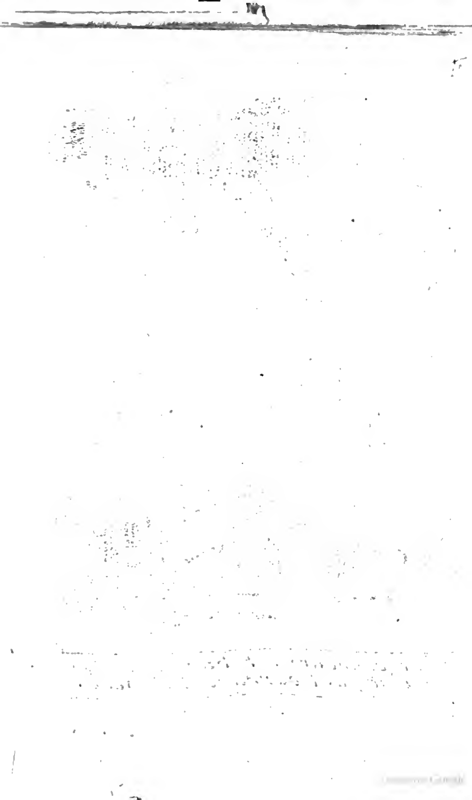
A.

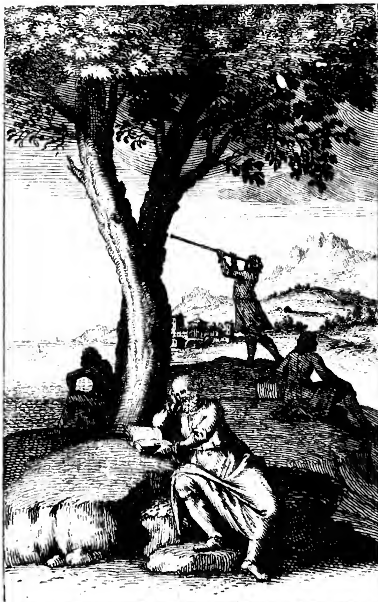
Morofio nel suo Polystore dice, che Isac Vossio sia Autore di questa Istoria, ma s'inganna, no fu un certo Ministro Dedon

Altri vogliono Autore un certo Siddino Capitano di Nave. Vedi Struvio in supplimento ad notitiam rei litterariæ a 151.

Vede: Morofhium in Polyh. lib. 1. cap. 11. Struvium de scriptoris Politicis a 164. Inter libros damnatos omni merito referendum est.

Ex Pag. Equitis Abb. Francisci de Marmi





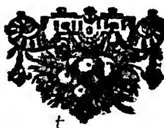
Tout connoître est bien difficille,
ce n'est pas l'ouvrage d'un seul.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES,
PEUPLES QUI HABITENT une Partie du troisiéme Continent, communément appellé
LA TERRE AUSTRALE.

Contenant une Relation du Gouvernement, des Mœurs, de la Religion, & du Langage de cette Nation, inconnuë jusques à present aux Peuples de l'Europe.

Nouvelle Edition, reveuë & corrigée.

PREMIE'RE PARTIE.





A AMSTERDAM,
Aux dépens d'ESTIENNE ROGER,
Marchand Libraire, chez qui l'on trouve un assortiment général de Musique.
M. D. C C X V I.

AU

LECTEUR.



„ *I vous avez leu la Republique*
„ *de Platon, l'Eutopie du Che-*
„ *valier Morus, ou la nouvelle*
„ *Atlantis du Chancelier Bacon,*
„ *qui ne sont que des productions*
„ *ingenieuses de l'imagination de ces Auteurs,*
„ *vous croirez peut-être que les Relations des*
„ *Païs nouvellement découverts, où vous trou-*
„ *verez quelque chose de merveilleux, sont de ce*
„ *genre. Je n'ose condamner la sage précaution*
„ *de ceux qui ne croient pas facilement tout ce*
„ *qu'on dit, pourveu que la moderation la borne,*
„ *mais ce seroit une aussi grande obstination de*
„ *rejetter sans examen tout ce qui paroît ex-*
„ *traordinaire, qu'un grand manque de juge-*
„ *ment de recevoir pour veritable tous les con-*
„ *tes que l'on fait souvent des Païs éloignez.*

„ *Mille exemples fameux confirment ce que*
„ *je viens de dire; & plusieurs choses ont au-*
„ *trefois passé pour des veritez constantes, que*
„ *les siecles suivans ont clairement fait voir n'ê-*
„ *tre que des mensonges ingenieux. Plusieurs*
„ *choses ont aussi été prises long-temps pour*
„ *fabuleuses, & même ont été rejettées com-*
„ *me impies, & contraires à la Religion,*

„ *qui dans la ſuite des temps, ont paſſé pour „ des veritez ſi conſtantes, que celuy qui oſe- „ roit les revoquer en doute, paſſeroit pour un „ ignorant, un ſtupide, & un ridicule.*

„ *Car ne peut-on pas dire que ce fut par une „ craſſe ignorance que Virgilius Evêque de „ Cologne courut riſque de perdre la vie par „ Ordonnance publique, pour avoir dit, qu'il „ y avoit des Antipodes; & pourtant rien qu'un „ deſaveu ſolemnel, ne put le ſauver des tour- „ mens, que le zele inconſideré des bigots de „ ſon temps luy préparoit.*

„ *C'eſt avec auſſi peu de raiſon que Chriſto- „ phle Colombo paſſa pour un viſionaire en An- „ gleterre, puis en Portugal, en rapportant qu'il „ y avoit des terres vers les parties Occidenta- „ les de l'Occident. Ceux qui depuis ont fait le „ tour du monde, ont veu clairement que Vir- „ gilius avoit dit la verité; Et la découverte „ de l'Amerique a juſtifié la Relation de Colom- „ bo de ſorte que l'on n'en doute pas aujour- „ d'huy, non plus que des Hiſtoires du Perou, „ du Mexique, & de la Chine, que l'on prit „ d'abord pour des Romans.*

„ *Ces Païs éloignez, & pluſieurs autres „ qu'on a découverts depuis, ont été non ſeu- „ lement ignorez pendant pluſieurs ſie- „ cles des peuples de l'Europe, mais „ même ne ſont encore guéres bien con-*

nus.

„*nus. Les voyageurs qui vont en ce païs là, „y allant plus ſouvent portez par l'eſperance du „gain que par leur curioſité, ſe contentent „d'en voir ſeulement les parties proches du ri„vage de la Mer, où ils font leur negoce, & „ne ſe ſoucient guéres des lieux où leurs Na„vires ne peuvent aller. Car comme ce ſont „auſſi preſque tous gens de Mer, ſouvent ils „paſſent devant des Iles, & même près des „Continents, ſans ſe ſoucier de les remar„quer, hors peut-être autant qu'il leur eſt „néceſſaire afin de les connoître pour les „éviter. De là vient que généralement toutes „les lumiéres que nous avons de ces Terres, „ſont duës au haſard; n'y ayant preſque per„ſonne qui ait la curioſité, ou les moyens né„ceſſaires pour faire de ces longs voyages, „ſans autre deſſein, que celuy de découvrir les „pays inconnus, & de ſe rendre capable d'en „faire de bonnes & de fidelles Relations.*

„*Il ſeroit à ſouhaiter qu'une heureuſe Paix „donnât aux Princes le loiſir de penſer à de „pareilles découvertes, & de faire travailler „à une choſe ſi louable & ſi utile, par laquel„le ils pouroient ſans une grande dépenſe, pro„curer un bien ineſtimable au monde, faire „honneur à leur Patrie, & s'acquerir une „gloire immortelle. En effet, s'ils vouloient „employer une partie de leur ſuperflu, à*

 l'en-

„ *l'entretien de quelques jeunes hommes habi-*
„ *les, & les envoyer sur les lieux, pour y ob-*
„ *server toutes les choses dignes de remarque,*
„ *& pour en faire après des Relations fidelles,*
„ *ils aquerroient une gloire solide, qui seroit*
„ *de bon exemple aux autres Grands, qui ren-*
„ *droit leur mémoire recommandable à la posté-*
„ *rité, & peut-être même seroit accompagnée*
„ *de beaucoup d'autres avantages, capables de*
„ *recompenser avec usure la dépense qu'ils au-*
„ *roient faite pour une si loüable entreprise. Il*
„ *ne faut point douter que les Relations que fe-*
„ *roient des gens destinés à cela, & qui au-*
„ *roient été élevez à l'étude des Sciences & des*
„ *Mathematiques, ne fussent beaucoup plus*
„ *exactes que celles des Marchands & des Ma-*
„ *telots, pour la plus grande partie gens igno-*
„ *rans, qui n'ont ni le temps, ni la commodité*
„ *de faire ces remarques, & qui souvent de-*
„ *meurent long-temps dans des pays sans y rien*
„ *observer que ce qui regarde leur trafic.*

„ *C'est ce qui paroît principalement dans la*
„ *conduite des Hollandois; ils ont beaucoup de*
„ *terres dans les Indes Orientales, ils voya-*
„ *gent encore en mille autres endroits, où leur*
„ *negoce les appelle, & cependant nous n'avons*
„ *que quelques Relations courtes & imparfai-*
„ *tes des pays mêmes où ils sont établis, où*
„ *proche desquels leurs vaisseaux passent tous*

les

„*les jours. Les Iles de la Sonde, & ſur tout*
„*celle de Borneo, qu'on décrit dans les Cartes,*
„*comme l'une des plus grandes du Monde, &*
„*qui eſt ſur le chemin de Java au Japon, n'eſt*
„*preſque point connuë & je ne ſçache pas en*
„*avoir jamais veu aucune Relation. Pluſieurs*
„*ont ſinglé le long des Côtes du troiſiéme Con-*
„*tinent, qu'on appelle communement*, les
„ Terres Auſtrales inconnuës, *mais per-*
„*ſonne n'a pris la peine de les aller viſiter pour*
„ *les décrire. Il eſt vray qu'on en void les riva-*
„ *ges dépeints ſur les Cartes, mais ſi impar-*
„*faitement, qu'on n'en peut tirer que des lu-*
„ *miéres fort confuſes.*

„ *Perſonne ne doute qu'il n'y ait un tel Con-*
„*tinent, puiſque pluſieurs l'ont veu, & mê-*
„*me y ont fait deſcente; mais comme ils n'ont*
„*oſé s'avancer dans le pays, n'y étant portez*
„*le plus ſouvent que contre leur gré, ils*
„*n'en ont pû donner que des deſcriptions fort*
„*legeres.*

„*Cette Hiſtoire, que nous donnons au pu-*
„*blic, ſuppléera beaucoup à ce defaut. El-*
„*le eſt écrite d'une maniére ſi ſimple, que per-*
„*ſonne à ce que j'eſpere, ne doutera de la ve-*
„*rité de ce qu'elle contient, le Lecteur pou-*
„*vans remarquer aiſément qu'elle a tous les*
„*caractéres d'une Hiſtoire veritable. J'ay crû*
„ *pourtant que je devois luy faire ſçavoir quel-*

„ques raiſons qui lui donnent beaucoup d'au-„torité.

„ L'Autheur de cette Hiſtoire, nommé le „Capitaine Siden, après avoir demeuré quin-„ze ou ſeize ans dans le pays, dont il donne „ici la Relation, en ſortit de la maniére, & „par les moyens qu'il raconte lui-même dans „ſon Hiſtoire, & vint enfin à Smyrne Ville „de Natolie, où il s'embarqua ſur un Navire „de la Flote Hollandoiſe, qui étoit prête à re-„venir en Europe. Cette Flote étoit la même „que les Anglois attaquérent dans la Manche „ce qui fut un commencement de la guerre qui „ſuivit incontinent après. Tout le monde ſçait „que les Hollandois ſe deffendirent très-bien & „qu'il y eut beaucoup de gens tuez & bleſſez „des deux côtez.

„ Le Capitaine Siden entr'autres fut bleſſé „à mort dans cette occaſion, & ne vêcut que „quelques heures après ſa bleſſure. Il y avoit „alors un Medecin dans le même vaiſſeau qui „étoit venu avec luy, & avec qui il avoit fait „connoiſſance avant de partir: Comme ils étoient „l'un & l'autre habiles & ſçavans, ils eu-„rent enſemble de longues converſations pen-„dant leur voyage, qui produiſirent entr'eux „une eſtime & une amitié reciproque, juſ-„ques-là que le Capitaine Siden, qui faiſoit „un ſecret de ſes avantures à tout le reſte des „hom-

„ *hommes, parce qu'il ne vouloit pas qu'un au- „ tre que lui eût l'honneur de les publier en Eu- „ rope, ce qu'il devoit faire quand il y seroit ar- „ rivé, les raconta presque toutes au Medecin, „ commençant depuis son départ de Hollande „ jusques à son arrivée à Smyrne. Mais comme „ Dieu ne luy permit pas de vivre assez long- „ temps pour acomplir le dessein qu'il avoit fait „ de les publier en Europe, quand il se vit près de „ mourir, il donna toutes ses hardes à son amy, „ & lui recommanda ses papiers en ces termes.*

„ *Mon cher Amy, puis que Dieu veut que „ je ne vive pas autant de temps que j'aurois „ pû faire, selon le cours de la nature, je me „ soumets à sa divine volonté, sans murmure, „ & je suis prêt de remettre mon âme entre ses „ mains, parce qu'il est mon Créateur & mon „ Dieu, qu'il a droit de me la redemander & „ d'en disposer suivant son bon plaisir. J'espe- „ re que selon sa misericorde infinie il me par- „ donnera mes pechez, & me rendra partici- „ pant de sa gloire éternelle. Je suis sur mon „ départ, & je ne vous verray plus; mais puis „ qu'il me reste encore quelques moments de „ vie, je veux m'en servir pour vous dire, que „ je meurs vôtre Amy, & que pour preuve de „ mon amitié, je vous donne tout ce que J'ay „ dans le vaisseau. Vous y trouverez un grand „ coffre où toutes mes hardes sont enfermées,*

„*avec quelque argent & quelques joyaux.*
„*Toutes ces choses ne sont pas d'un grand prix,*
„*mais telles qu'elles sont, je vous les donne de*
„*tout mon cœur : Outre ces hardes, cet argent,*
„*& ces pierreries, vous y trouverez un grand*
„*tresor, c'est l'Histoire de tout ce qui m'est ar-*
„*rivé depuis que je suis parti de Hollande pour*
„*aller aux Indes, comme je vous l'ay souvent*
„*raconté. Cette histoire est dans une grande*
„*confusion, elle est presque toute écrite sur des*
„*feüilles détachées, & en diverses langues,*
„*qui auront besoin d'être expliquées; il en*
„*faudra même ranger les événemens dans leur*
„*ordre naturel, selon le dessein que j'en avois*
„*fait moi-même : mais puis que Dieu ne*
„*me permet pas de l'executer, je vous en*
„*laisse le soin; & je vous assure avec toute la*
„*sincerité d'une personne mourante, que dans*
„*tous mes écrits il n'y a rien qui ne soit très*
„*véritable; ce que peut-être le temps & l'ex-*
„*perience feront connoître quelque jour.*

„*Ce sont là les dernières paroles de l'Au-*
„*theur, qui peu d'heures après rendit son ame*
„*à Dieu, avec une constance & une resignation*
„*exemplaire; & qui, selon le témoignage du*
„*Medecin son héritier, étoit un homme bien*
„*fait, qui avoit beaucoup d'esprit & dont tou-*
„*tes les maniéres étoient sages, très-honnêtes*
„*& accompagnées de toute la sincerité possible.*

A-

AU LECTEUR.

„ *Après sa mort le Medecin examina ses pa-
„ piers, & trouva qu'ils étoient écrits en La-
„ tin, en François, en Italien, & en Pro-
„ vençal, ce qui le mit dans un grand embar-
„ ras, paroe qu'il n'entendoit pas toutes ces
„ Langues, & qu'il ne vouloit pas confier ces
„ memoires à des mains étrangeres. Ces diffi-
„ cultez, & plusieurs affaires qui l'ont oc-
„ cupé depuis, ont été cause qu'il a négligé
„ jusques-ici cette Histoire : Mais étant ve-
„ nu de* Hollande *en* Angleterre, *depuis la con-
„ clusion de la Paix faitte entre ces deux Na-
„ tions, il me fit l'honneur il y a quelque temps
„ de me laisser ses papiers, pour les arranger,
„ & les traduire en une seule Langue. Je les
„ examinay avec soin, & je trouvay la ma-
„ tiére qu'ils contiennent, si extraordinaire
„ & si merveilleuse, que je n'eus point de re-
„ pos avant de l'avoir reduite dans l'ordre &
„ dans la clarté dont elle avoit besoin; me ser-
„ vant en cela de l'aide & du conseil de celuy
„ qui me les avoit mis entre les mains.*

„ *Au reste il y a beaucoup d'autres preu-
„ ves qui appuyent la vérité de cette Relation.
„ Diverses personnes de* Hollande, *peu de
„ temps après la mort du Capitaine* Siden,
„ *assûrerent le Medecin qu'il avoit fait son
„ héritier, qu'environ le temps marqué au
„ commencement de cette Histoire, il étoit
„ parti*

„*parti du Texel un Navire neuf, nommé le*
„*Dragon d'or, fretté pour Batavia, chargé*
„*d'argent, de passagers, & d'autres choses,*
„*& qu'on croyoit qu'il avoit fait naufrage,*
„*parce que depuis on n'en avoit jamais eu de*
„*nouvelles.*

„*De puis que j'ay les papiers entre les mains,*
„*& avant que de rien écrire, j'allay moy*
„*même voir Monsieur Van Dam, Avocat de*
„*la Compagnie des Indes, & l'un des Com-*
„*missaires envoyez par les Etats de Hollan-*
„*de, pour faire le Traité de Commerce avec*
„*l'Angleterre. Je lui demanday des nouvelles*
„*de ce vaisseau, & il me confirma tout ce*
„*qu'on en avoit dit en Hollande à mon Amy;*
„*Mais le témoignage qui établit le plus forte-*
„*ment la vérité de cette Histoire, se tire d'une*
„*Lettre écrite par un Flamand à un Gentil-*
„*homme François, touchant le vaisseau nom-*
„*mé le Dragon d'or. Cette Lettre m'a été mise*
„*entre les mains par le Gentil-homme qui la*
„*receut, & je croy qu'il sera bon de l'inserer*
„*icy, après avoir dit à quel sujet elle fut é-*
„*crite.*

Ce Gentil-homme m'a dit qu'étant un jour
„*à la promenade avec l'Autheur de la Lettre,*
„*& venant à parler des Indes, où il avoit*
„*demeuré long-temps, il lui dit, qu'une fois*
„*il avoit été poussé par le mauvais temps sur*
„*le*

„*le rivage de la Terre Australe, où il fut en „grand danger de perir, mais que par l'assistance Divine il en étoit heureusement échapé. „Un an ou deux après ce recit, nôtre Gentil-„homme se trouvant dans une compagnie où „l'on parloit de ces Terres inconnuës, il y raconta l'Histoire qu'il avoit apprise du Fla-„mand. Il n'eut pas plutôt achevé son recit, „qu'un Gentil-homme de Savoye lui fit plu-„sieurs questions sur ce sujet, avec beaucoup „d'empressement; Et parce qu'il ne pouvoit „répondre à toutes ces demandes, que suivant „ce qu'il en avoit oui dire, le Savoyard le „pria d'en écrire au Flamand, pour tirer de „lui toutes les lumiéres qu'il pouroit sur „cette affaire. Il ajoûta que son empressement „venoit de l'interêt qu'il avoit dans ce vais-„seau, un de ses parens s'y étant embarqué „dont on n'avoit pû sçavoir aucune nouvelle, „quelque recherche qu'on en eût pû faire: „qu'il avoit laissé chez lui une Terre, après „avoir vendu la plupart de tous ses autres „biens, & que ses parens étoient en procès tou-„chant la succession de cette Terre, après avoir „attendu son retour pendant plusieurs années. „Ce fut donc à la priere du Savoyard que „le François écrivit au Flamand, & en receut „la reponse suivante en François. Je l'ai mise*

icy

„*ici mot à mot , ſans vouloir y rien changer.*

MONSIEUR,

Selon voſtre deſir , & pour la ſatisfaction de voſtre Ami , je vous dirai que quand j'eſtois à Batavia l'An 1659. un Marinier Flamend, nommé Prince, entendant que j'avois eſté à la coſte de la Terre Auſtrale, me raconta que quelques années auparavant, il y fit naufrage dans un Navire neuf parti de Hollande, nommé le Dragon verd ou d'or, qui portoit quantité d'argent deſtiné pour Batavia, & quelques quatre cens perſonnes, qui tous, ou la pluſpart s'eſtoient ſauvez à la dite Terre, & tenus ſous la meſme diſcipline du Maiſtre comme ils eſtoient à bord, & s'eſtant retranchez avoient ſauvé entre-autres la pluſpart des vivres. Ils firent du débris du naufrage une Pinaſſe, jettans le ſort pour huit hommes, dont ledit Marinier eſtoit un, pour aller à Batavia avertir le General de la Compagnie Hollandoiſe de leur deſaſtre, afin qu'il y envoyaſt quelque Navire pour retirer ceux qui eſtoient échoüez. Cette Pinaſſe aprés bien de la peine eſtant arrivée à Batavia, le Général en fit auſſi toſt partir une fregate, qui eſtant ar-

arrivée sur cette Coste, envoya sa Chaloupe & ses gens à terre, au lieu & à la hauteur qu'on lui avoit prescrit; mais ils n'y trouverent personne, ny aucun signe qu'il y en eût jamais eu. Ils rangerent la Côte en divers autres lieux où ils perdirent leur Chaloupe, & quelques gens par le mauvais temps auquel cette Coste est sujette; & ainsi retournerent à Batavia sans effet. Le General y renvoya une seconde fregate, qui retourna aussi sans succès.

On parle diversement qu'au dedans du dit Païs il y a des peuples de grande taille, qui n'ont rien de barbare, & qui menent ceux qu'ils peuvent attraper avec eux dans leur Païs. Je fus prest pour aller à la hauteur d'environ vingt-sept degrés, mais comme un calme soudain qui nous prit durant la nuit nous sauva du naufrage, aussi une prompte tempeste me fit changer de resolution, m'estimant heureux de regagner la Mer. Voilà tout ce que je puis vous dire; vostre Ami pourra sçavoir plus de particularitez de ce Navire le Dragon, de ceux de ladite Compagnie en Hollande. C'estoit le General Maët suycker, qui étoit alors, & qui est encore à present General à Batavia; mais je n'ai ce recit que du Marinier. La terre du Païs est rou-

rougeaſtre, ſtérile, la coſte comme enchantée par les tempeſtes, quand on veut aller à terre ; c'eſt pourquoi ces fregates perdirent leur Chaloupe & leurs biens, & ne pouvant ainſi aborder, il croit qu'ils n'ont peu trouver le véritable lieu ; je croy que c'eſtoit à 23. degrés l'an 1656. ou 1657. Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre tres-humble Serviteur,
THOMAS SKINNER.

A Brugge ce 28 Octobre 1672.

„ *Le Lecteur poura, s'il lui plaît, comparer cette Lettre avec la Relation de l'Autheur, & juger après cette comparaiſon, ſi dans des matiéres ſi peu connuës, on peut avoir un témoignage plus fort que celui-ci, pour établir la verité de cette Hiſtoire.*

„ *Quant au ſtile & à la diſpoſition de l'Ouvrage, je lui laiſſe la liberté d'aprouver ou de condamner ce qui ne lui plaira pas : je me contente ſeulement de lui dire que l'on y a changé le moins que l'on a pû, ſans s'écarter de la maniére d'écrire de l'Autheur, qui eſt très-ſimple & très-naturelle. Dans ces ſortes Ouvrages, où la matiére attire toute l'attention du Lecteur, je croi qu'il ſuffit que le ſtile n'ait rien qui la détourne.*

„ *l'Au-*

„*L'Autheur a été un peu plus exact dans*
„*la Seconde Partie, où il parle des Loix & des*
„*mœurs des Sevarambes, dont le Gouverne-*
„*ment, est à mon avis, l'un des plus parfaits*
„*modèles de Gouvernement qu'on ait jamais*
„*vû.*

„*Mais on doit laisser à chacun la liberté d'en*
„*juger selon ses lumiéres, je souhaite seu-*
„*lement que le Lecteur puisse prendre quelque*
„*plaisir dans la lecture de cette Histoire admi-*
„*rable, dont cette Premiere Partie n'est qu'un*
„*espèce de Journal Historique, comme l'Au-*
„*theur le dit lui même sur la fin.*

HIS-

HISTOIRE DES SEVARAMBES.

MA plus forte paſſion dès ma jeuneſſe, fut celle de voyager. Cette inclination naturelle ſe fortifiant avec le tems, je ſentois croître tous les jours le violent deſir que j'avois de voir d'autres païs que celuy de ma naiſſance. Je prenois un plaiſir incroyable à lire des Livres de Voyage, des Relations de païs étrangers,& à entendre tout-ce qu'on racontoit des nouvelles decouvertes. Mais l'autorité de mes Parens, qui me deſtinoient à la Robbe, & le manquement de moyens néceſſaires pour entreprendre des voyages de long cours, furent de grands obſtacles à mes deſirs; j'éprouvai pourtant que rien ne peut s'oppoſer avec ſuccès au penchant qui nous entraine vers nôtre deſtinée. A peine étois je entré dans ma quinziéme année, que je fus à l'Armée en Italie revêtu d'un employ, qui m'y retint près de deux

deux ans, avant que je pûsse retourner dans mon païs, où je ne fus pas plutôt arrivé que je me vis obligé de marcher en Catalogne, avec un commandement plus considerable que celuy que j'avois auparavant J'y fis la guerre pendant trois ans, & je n'aurois pas quitté le service, si la mort impreveuë de mon Pere ne m'eût rappellé, pour prendre possession du bien qu'il m'avoit laissé, & pour obeïr aux ordres de ma mere, qui en mon absence ne pouvoit se consoler d'une si grande perte. Ces considerations m'obligerent à retourner en mon païs, où les commandemens de ma Mere me firent quitter l'épée pour la Robe; il fallut s'appliquer à l'étude du Droit, où je fis d'assez grands progrès dans quatre ou cinq années de de temps, pour pouvoir prendre le grade de Docteur. Je fus aussi reçu Avocat en la Cour Souveraine du lieu de ma naissance; degré par où il faut passer pour monter aux dignitez plus considerables. Après ma récéption je m'exerçay à faire des Déclamations, dont j'inventois les sujets; & puis j'en choisis de veritables pour les plaider avec éclat. Comme je ne me négligeois point, je m'aquitray assez bien de toutes ces choses pour m'attirer quelqu'estime de ceux qui

qui m'avoient entendu. Je me plaiſois dans ces ſortes d'exercices, où les jeunes gens aiment à faire briller leur eſprit & leur éloquence, ſans avoir nul égard à leur fortune. Mais lors qu'il me falut deſcendre à la pratique du Palais, je la trouvai ſi épineuſe & ſi ſervile qu'en peu de tems j'en fus entiérement dégouté. J'aimois naturellement une vie douce & agréable, acompagnée de Franchiſe & d'honnêteté & j'étois ſi mal propre pour l'emploi d'Avocat que j'eus un empreſſement extraordinaire de l'abandonner. Dans le temps que je penſois aux moyens de m'en delivrer, ma mere mourut : ſa mort me mit en état de pouvoir diſpoſer de moy-même & de mon bien ; & d'ailleurs j'en eus un deplaiſir ſi grand, que toutes choſes me devenant inſupportables, je reſolus de quitter mon païs pour un aſſés longtemps. Je mis ordre à mes affaires pour executer ce deſſein ; Je me defis de tout mon bien à une terre près, que je me reſervai pour une retraitte en cas de néceſſité, la laiſſant entre les mains d'un fidelle amy, qui m'en a toûjours rendu bon compte, tant qu'il a pû ſçavoir de mes nouvelles.

Après cela, je commençay de parcourir preſque toutes les Provinces du Royau-

me de France, & m'étant arrêté à Paris, Ville fameuse par tous les avantages dont-elle jouït, ce séjour me parut si charmant, qu'insensiblement j'y restay près de deux années sans m'en éloigner : Mais mon premier desir de voyager venant à se r'allumer par une occasion que j'eus de passer en Allemagne, je ne pus y faire un plus long sejour. Je vis donc toute l'Allemagne, la Cour de l'Empereur, & celle des Princes de l'Empire ; de là je fus en Suede & en Dannemark, & puis au Païs-Bas, où je finis tous mes voyages d'Europe, & où je me reposay jusqu'en 1655. que je m'embarquay pour aller aux Indes Orientales.

J'entrepris ce penible voyage, pour satisfaire ma curiosité naturelle, & la forte inclination que j'avois toûjours euë de voir un païs dont j'avois oüy dire tant de merveilles. J'y fus pourtant encore engagé par les pressantes sollicitations d'un amy, qui avoit du bien à Batavia, & qui devoit s'embarquer pour se rendre en ce païs-là ; Je dois encore avoüer de bonne foy que l'espoir du profit m'y determina entiérement ; Ces raisons furent si puissantes sur mon esprit que m'étant preparé pour ce voyage, je m'embarquay avec mon amy sur le Navire nommé le Dragon d'Or, nouvel-
le-

lement construit & équipé pour Batavia. Ce Navire étoit d'environ six cens tonneaux, & de trente-deux piéces de canon, portant près de quatre cens hommes, tant matelots que passagers, & de grandes sommes d'argent, où mon ami nommé Van-de Nuits, avoit beaucoup d'intérêt.

Nous levâmes l'ancre du Texel le 12. jour d'Avril 1655. & avec un vent frais d'Est, nous singlâmes à travers le Canal, entre la France & l'Angleterre, avec toute la diligence & le bon succès que nous pouvions desirer, ce qui dura jusques à la grande Mer. De là nous poursuivimes nôtre Voyage jusques aux Canaries, éprouvant quelquefois l'inconstance & la variété des vents, mais nous n'eûmes nulle tempête. Nous prîmes dans ces Iles les provisions que nous pûmes trouver, & dont nous pouvions avoir besoin, & suivimes nôtre route vers les Iles du Cap-verd, que nous apperçûmes d'assez loin, & dont nous approchâmes sans peine, & sans aucune avanture particuliére. Il est vrai que nous vimes plusieurs monstres Marins, des poissons volans, de nouvelles constellations, & d'autres choses de cette nature. Mais parce qu'elles sont ordinaires, qu'elles ont

été décrites, & que depuis plusieurs années elles ont perdu la grace de la nouveauté, je ne crois pas en devoir parler, ne voulant pas grossir ce Livre de narrations inutiles, qui ne feroient que lasser la patience du Lecteur & la mienne. Il suffira donc de dire que nous poursuivimes heureusement nôtre Voyage jusqu'au troisiéme degré de Latitude Meridionalle, où nous arrivâmes le 2. jour du mois d'Août de la même année 1655. Mais la Mer qui jusques ici nous avoit été très-favorable, commença de nous faire sentir les effets de son inconstance. Environ sur les trois heures après midi, le Ciel changea sa douceur & sa serenité precedente en nuages épais, en éclairs & en tonnerres, qui furent les avant coureurs des vents orageux, de la pluye mêlée de grêle, & de la tempête qui succederent peu après. Aux approches de cette tourmente, les visages de nos Matelots devinrent pâles & abatus. Car bien qu'ils eussent le loisir d'amarrer leurs voiles, d'attacher fortement leurs canons, & de ranger toutes choses comme ils le trouverent bon, neanmoins prévoyant le terrible Ouragan qui arriva, ils ne pouvoient qu'en redouter la vio-

violence. La Mer commença d'être agitée, & les vents parcoururent tous les points de la bouſſole en moins de deux heures. Nôtre vaiſſeau fut pouſſé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, tantôt en haut, & tantôt en bas, de la plus horrible maniére du monde: un vent nous pouſſoit en avant, & un autre en arriére; nos mâts, nos vergues, & nos cordages furent rompus & déchirez, & l'orage fut ſi violent, que la plupart de nos Mariniers qui étoient preſque tous malades, pouvoient à peine oüir & encore moins obeïr au commandement. Cependant nos paſſagers étoient tous enfermez ſous le pont, & mon ami & moi étions couchez au pied du grand mât, extrêmement abatus, & nous repentans tous deux, lui de ſon avare deſir de gagner, & moi de ma follé curioſité. Nous ſouhaitâmes mille fois d'être en Hollande, & mille fois nous deſeſperâmes de revoir jamais, ni ce païs, ni aucune autre terre. Car dans cet état toute ſorte de païs nous auroit ſemblé bon; Mais cependant nos Matelots ne s'endormoient pas, & loin de negliger aucune des choſes qui pouvoient contribuer à nôtre ſalut, ils mettoient en uſage toute leur induſtrie & toute leur force, les uns étant occupez au gouvernail,

 les

les autres aux pompes, & par tout où la neceſſité les appelloit. De ſorte que Dieu beniſſant leurs efforts, ils ſauverent le Navire de la violence de l'Ouragan, qui ſe convertit enfin en un vent particulier, & qui ſe rendant maître de tous les autres, nous pouſſa vers le Sud avec tant de force, qu'il nous fut impoſſible de ne pas courir ce bord. Nous fûmes donc contraints de ceder à l'impetuoſité de ce vent, & d'aller malgré nous par tous les endroits où il nous portoit. Après deux jours de courſe, le vent changea un peu, & nous écarta vers le Sud-Eſt, pendant l'eſpace de trois jours, au travers de broüillards ſi épais, qu'à peine pouvions-nous voir les objets à cinq ou ſix pas de diſtance. Au ſixiéme jour le vent ſe relâcha bien un peu, mais il continua toûjours vers le Sud-Eſt juſques à minuit. A la fin nous ſentîmes tout à coup un grand calme comme ſi nôtre vaiſſeau fût tombé dans un étang ou dans une mer morte, ce qui nous ſurprit extrêmement: Deux ou trois heures après le tems s'éclaircit, & nous commencâmes à voir pluſieurs étoiles, mais nous ne pûmes faire aucune bonne obſervation par leur moyen. Nous jugions en géneral que nous n'étions pas loin de Batavia, & que nous étions pour

pour le moins à cent lieües de la terre Auſtrale, mais nous trouvâmes quelque tems après que nous nous étions fort trompez dans nos conjectures. Le ſeptiéme jour nous continuâmes dans ce calme, & nous eûmes le tems de nous repoſer & d'examiner toutes les parties de nôtre Navire, nous trouvâmes qu'il n'étoit preſque point endommagé ; car il étoit ſi bien bâty qu'il ſoûtint toute la rage des flots ſans faire aucune voye d'eau qui pût l'incommoder. Le huitiéme jour il ſe leva un vent moderé qui nous pouſſa vers l'Eſt à nôtre grande joye ; car outre qu'il nous portoit vers nôtre but, il nous delivroit de la crainte d'un long calme. Vers la nuit du même jour le Ciel devint obſcur, l'air ſe remplit de broüillards, & le vent devint violent, ce qui nous fit craindre une autre tempête. Le broüillard continua tout le jour ſuivant qui étoit le neuviéme, & le vent ne ſouffloit que par ſecouſſes & par boutades, ce qui nous mettoit en très-grand danger. Sur le minuit le vent changea, devint plus fort, & nous pouſſa de nouveau vers le Sud-Eſt avec grande impetuoſité, le broüillard s'épaiſſiſſoit de plus en plus. Environ le minuit le vent étant fort haut, & nôtre vaiſſeau courant avec

beaucoup de rapidité, il heurta tout d'un coup contre un banc de sable, lors que nous craignions le moins, & il y demeura si fort attaché, qu'il s'y tenoit sans mouvement comme s'il avoit été cloüé. Ce fut alors que nous nous crûmes absolument perdus, & nous attendions à tout moment de voir nôtre vaisseau se briser en mille piéces par la violence des vents & des flots. Ainsi l'art & l'industrie des hommes étant inutiles, nous eûmes recours à Dieu, pour le prier que par sa misericorde infinie, il exauçât nos vœux, & qu'il nous fit rencontrer le salut où nous n'attendions que nôtre perte. Le matin étant venu, & le Soleil ayant dissipé l'épaisseur des broüillards, nous trouvâmes que nôtre vaisseau tenoit à un banc de sable proche du rivage d'une Ile, ou d'un Continent que nous ne connoissions pas. Cette découverte changea nôtre desespoir en esperance; car quoi que cette Terre fût inconnuë, & que nous ignorassions si nous y trouverions quelque soulagement à nos maux, toute sorte de terre étoit pourtant agreable à des gens qui durant plusieurs jours avoient été si miserablement ballotez sur les eaux entre la mort & la vie. Sur le midi le tems devint fort clair & fort chaud,

le

le Soleil ayant diſſipé les broüillards, & le vent perdant beaucoup de ſa violence, les flots perdirent auſſi beaucoup de leur agitation.

Environ les trois heures après midy, la Mer ſe retirant du rivage, laiſſa nôtre Navire ſur un ſable limonneux, où il ſembloit être enchaſſé dans un endroit qui n'avoit pas plus de cinq pieds d'eau. Ce lieu n'étoit qu'à une portée de mouſquet d'un rivage aſſez haut, mais pourtant acceſſible. Nous reſolumes d'y prendre terre, & d'y tranſporter ce que nous avions dans le vaiſſeau. Nous deſcendimes nôtre chaloupe, pour cet effet, dans laquelle nous mimes douze de nos plus braves hommes bien armez, que nous envoyâmes à terre pour découvrir le païs, & pour choiſir un lieu proche du rivage où nous puſſions camper, ſans nous éloigner de nôtre vaiſſeau. Ils n'eurent pas plutôt pris terre, qu'ils examinerent ſoigneuſement le païs du ſommet d'un tertre élevé, qui n'étoit pas loin du rivage: Mais ils ne virent ny maiſons, ny hameaux, ny rien qui leur pût perſuader que le païs fût habité; la terre étant ſablonneuſe, ſterile, & couverte ſeulement de buiſſons & de quelques arbriſſeaux ſauvages. Ils ne pûrent

découvrir ny ruiſſeau ny riviére dans les lieux qu'ils voyoient alentour, & n'ayant pas le temps ce jour-là de chercher plus loin, ils revinrent à nous trois heures aprés leur deſcente, ne jugeant pas à propos de ſe hazarder plus avant dans un païs inconnu. Le jour ſuivant ils retournerent à terre, avec ordre de nous renvoyer la chaloupe & le canot, pour tranſporter peu à peu nos gens hors du vaiſſeau. Nous reſolumes auſſi de mettre à terre ce que nous avions de plus precieux, & ſur tout, ce qui nous reſtoit de munitions, qui par la grace de Dieu n'étoient point gâtées. Tous ces ordres furent executés avec tant de ſoin & de diligence, que le jour d'aprés nôtre noffrage nous prîmes terre avec la meilleure partie de nos proviſions les plus neceſſaires. Ceux qui étoient deſcendus les premiers poſerent le camp ſur un terrain élevé prés de la Mer, vis à vis de nôtre vaiſſeau, & environ le 40. degré de Latitude Meridionalle, ſelon nos meilleures obſervations. Ce terrein les couvroit du côté de la terre, & les cachoit aux yeux de ceux qui auroient pû venir du côté de la Mer. De ſorte que nos ſentinelles pouvant du haut du terrein découvrir bien avant aux environs, ce nous étoit un lieu

ſeur

ſeur & commode. Ce fut là que peu à peu nous tranſportâmes tout nôtre monde, nos proviſions & nos Marchandiſes ; laiſſant dix de nos hommes dans le vaiſſeau, juſques à ce que nous puſſions le remorquer quand la Mer ſeroit haute, ou ſi la choſe n'étoit pas poſſible, prendre d'autres meſures. Nous ne fûmes pas plutôt à terre, que nous aſſemblâmes le Conſeil, pour penſer aux moyens de nous conſerver les uns les autres. On reſolut qu'on garderoit ſur Terre la même dicipline qu'on avoit obſervée ſur Mer, juſqu'à ce qu'on trouvât à propos de la changer. Enſuite il fut ordonné que nous ferions une priére générale pour rendre graces à Dieu de la bonté qu'il nous avoit montrée, en ſauvant nos vies & nos biens d'une maniére toute particuliére, & pour implorer ſon aſſiſtance dans un lieu tout à fait inconnu, où nous pouvions tomber entre les mains de quelque peuple Barbare, ou mourir de faim faute de proviſions, ſi par ſa miſericorde il ne pourvoyoit à nôtre ſubſiſtance, comme il avoit fait auparavant.

Après ces ordres & cette humiliation, les Officiers diviſerent leur monde en trois parties égales. Deux devoient inceſſamment travailler au Camp, le retrancher

tout alentour, pour nous mettre à couvert des invasions soudaines : L'autre fut employée à découvrir le Païs pour nous fournir de bois & des autres provisions qui s'en pourroient tirer. Ceux qui avoient la garde du vaisseau eurent ordre de voir en quel état il étoit, de travailler à le mettre en état de servir. Après une exacte recherche, ils trouverent que la quille en étoit rompuë par le choc violent qu'il avoit donné contre le sable, & qu'il tenoit si fort dans le limon, qu'il étoit impossible de l'en tirer, quand même il n'auroit point été brisé. Ils ajouterent, qu'à leur avis le meilleur étoit de le mettre en piéces, & de bâtir de ses débris une ou deux pinasses pour les envoyer à *Batavia*. Ce conseil fut approuvé, & l'on choisit les hommes les plus propres pour l'exécuter.

Le party qu'on avoit envoyé à la découverte n'osant pas se hazarder fort avant dans le païs, crainte de quelque accident, se retira de bonne heure au Camp ; esperant que lors qu'il seroit mieux fortifié, & qu'on y auroit posé du canon, ils se hazarderoient plus librement dans la plaine. Cependant ils nous avoient aporté du bois, & une espèce de meures sauvages, dont ils avoient trouvé quantité sur les arbrisseaux

& sur les buissons. Quelques-uns s'étendant le long du rivage trouverent en abondance des huîtres, & d'autres coquillages, qui nous épargnerent beaucoup de la provision du vaisseau, qui ne pouvoit durer que deux mois selon les rations ordinaires, & le calcul exact que nous en avions fait. Cette considération nous fit songer aux moyens de l'épargner du mieux que nous pourrions, pour la faire durer plus long-temps ; & comme cela ne se pouvoit faire qu'en y supléant par d'autres vivres, & retranchant ceux-là, nous eûmes soin de préparer nos filets & nos hameçons pour la pêche, après avoir connu que la Mer étoit fort poissonneuse en quelques endroits. Nôtre pêche fut si heureuse, qu'on se nourrissoit en partie de poisson, de coquillages & des meures dont nous avons déja parlé. C'est pourquoy nous retranchâmes les portions & les reduisimes à huit onces par jour. Nous n'avions encore pû trouver d'eau douce, & c'étoit la chose dont nous avions le plus de besoin ; car quoi que nous eussions creusé un puits dans la tranchée, qui nous en fournissoit abondamment, comme elle étoit salée à cause du voisinage de la Mer, elle étoit

mal faine & fort desagreable.

Nos avanturiers qui faisoient tous les jours quelque nouvelle découverte, s'étant avancez près de dix milles autour du Camp sans y trouver aucun vestige d'homme n'y de bête, se hazarderent de plus en plus. Ils ne virent aucune creature vivante dans cette grande plaine sablonneuse, hors quelques Serpens, un espèce de Rat presque aussi gros qu'un Lapin, & des oyseaux semblables aux Pigeons sauvages, mais un peu plus gros, qui se nourissoient de meures. Ils en tuérent quelques-uns à coup de fusil, & les apporterent au Camp, où après en avoir goûté, l'on trouva qu'ils étoient très bons à manger, & sur tout les oyseaux. Ces nouvelles découvertes nous firent un peu relâcher le travail de nos Fortications : nous nous contentâmes de faire une simple tranchée autour de nôtre Camp, jettant la terre en dedans qui formoit un espèce de Parapet, & nous crûmes que c'étoit une assez bonne defense pour un lieu où nous n'avions point trouvé d'habitans. Nous garnîmes de Canon les endroits les plus exposez, & n'apprehendant plus les hommes n'y les bêtes, nous ne craignîmes que la faim, & les injures de l'air, dont nous ne con-
noiſ-

noiſſions pas encore la temperature, bien qu'il eût paru fort ſain depuis que nous étions ſur cette Côte, où nous avions déja demeuré quatorze jours avant que nôtre Pinaſſe fût achevée. Quelques jours après elle fut prête à mettre en mer avec la proviſion de huit hommes pour ſix ſemaines, qui étoit tout ce que nous pouvions en donner. Quand il fut queſtion de choiſir huit hommes pour aller à Batavia, nos Matelots diſputoient pour ſçavoir qui feroit le voyage; car il y en avoit peu qui vouluſſent ſe commettre au hazard de cette navigation, & pourtant il étoit néceſſaire que quelques-uns l'entrepriſſent. On reſolut qu'un certain nombre des meilleurs Matelots feroient choiſis de toute la troupe, & qu'ils jetteroient au ſort entr'eux pour en decider; ce qui fut executé. Le ſort tomba ſur le Maître même, ſur un Matelot appellé Prince, & ſur ſix autres, dont j'ay oublié les noms. Lors qu'ils virent, que la fortune vouloit qu'ils fiſſent le voyage, il obeïrent ſans repugnance: & après être convenus enſemble du ſignal, que nous leur donnerions pour nous trouver ſi jamais ils revenoient avec du ſecours, ils prirent congé de nous

& furent à leur Pinasse. Un vent de terre, dont ils se servirent pour se mettre en Mer les poussa hors de nôtre veuë, & nous fimes des vœux & des priéres pour demander leur retour à Dieu, en la seule misericorde duquel nous mettions toute nôtre confiance.

Le même jour nous tinmes conseil pour regler le plus propre & le plus convenable à nôtre condition presente; car quelques-uns de nos Officiers étant partis dans la Pinasse, nôtre dicipline de Mer en étoit un peu changée, & par de bonnes considerations nous ne trouvions pas qu'elle fût propre sur terre. On proposa plusieurs moyens, qui tous eurent leur opposition: Mais enfin après plusieurs contestations, il fut resolu que nous observerions une dicipline Militaire sous l'autorité d'un General, & de quelques autres Officiers inferieurs, qui tous ensemble devoient composer un Souverain Conseil de Guerre, qui auroit l'autorité de regler & de conduire absolument toutes choses. Quand il fallut choisir un Chef parmy toute la Compagnie, chacun tournoit les yeux du côté de Van de Nuits mon ami, & tous vouloient lui déférer cet honneur,

neur, parce que c'étoit la personne la plus considerable d'entr'eux, & qui avoit le plus d'intérêt dans le vaisseau; mais il s'en excusa modestement, disant, qu'il étoit trop jeune & trop peu experimenté dans les Armes pour s'aquiter dignement d'un Employ de cette nature. Qu'en une telle occasion il falloit choisir un homme plus experimenté que lui, qui n'avoit jamais fait la Guerre, n'y exercé de Charge puplique. Alors remarquant du trouble & de l'embaras sur le visage des assistans, il leur dit; *Qu'il leur rendoit mille graces de l'estime & de l'affection qu'ils avoient pour luy, qu'il voudroit meriter le commandement qu'on lui offroit; mais que, puis qu'il n'avoit pas cette capacité, & qu'il ne pouvoit raisonnablement leur servir de Général, il les prioit de luy donner la liberté de leur recommander une personne très-capable de cette Charge, qui avoit eu du commandement en Europe dans deux Armées differentes, & voyagé durant plusieurs années, ce qui devoit infailliblement lui avoir acquis de grandes lumières dans la Politique. Il ajouta, qu'ils le connoissoient tous, & qu'il osoit même avancer qu'ils avoient déja de l'estime pour luy, quoi qu'il ne leur fût pas si bien*

bien connu qu'à lui-même, qui par une longue habitude connoissoit & sa bonne conduite & sa probité. La personne dont je vous parle, dit-il, me montrant de la main, est le Capitaine Siden, au commandement & à l'autorité duquel je me soumettray volontiers, s'il vous plaît de le choisir pour nôtre Général.

Ce discours impreveu, & les regards des assistans, qui tournerent tous les yeux sur moy, me causerent quelque embaras, mais en étant bien-tôt revenu, je repondis, que la recommandation de Monsieur de Nuits procédoit plutôt de l'amitié, qu'il avoit pour moy, que d'aucune connoissance qu'il eût de ma capacité, ou de mon mérite; Que j'étois un étranger, né dans un païs fort éloigné de la Hollande; & que je croyois qu'il y avoit des gens dans la troupe beaucoup plus capables de ce commandement que moy; que je souhaitois donc qu'on m'en dispensât: aimant mieux obeïr aux Superieurs qu'ils choisiroient que de leur commander.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler qu'un certain Swart, homme fort hardy & fort agissant, & qui m'avoit toûjours suivi dans toutes les découvertes que nous avions faites dans le païs, prenant brusquement la

la parole, me dit, *Monsieur, toutes ces excuses ne vous serviront de rien, & si le conseil de Monsieur de Nuits & le mien sont suivis, vous serez malgré vous nôtre Général; car outre ce qu'il a rapporté de vôtre merite, toute la Compagnie sçait, & moy particuliérement, que depuis que nous sommes sur ces Côtes, vous avez paru l'homme de la Troupe le plus prudent & le plus actif pour le bien & pour le salut de toute la Compagnie. Quand il n'y auroit que cette raison, vous meritez déja de commander; Mais d'ailleurs nous sommes tous negocians, ou Mariniers, qui n'entendons ny la guerre ny la discipline, & vous pouvez nous l'enseigner. Vous avez seul les qualitez requises pour un tel employ, & vous êtes le seul capable de nous commander. Je declare donc que je ne me soumettray au commandement de qui que ce soit qu'au vôtre.*

Le discours que cet homme prononça d'un certain air fier & brusque, fit tant d'impression sur l'esprit de la Compagnie, déja disposée à me choisir pour Chef, que tous d'une voix se mirent à crier, il faut que le Capitaine Siden soit nôtre Général.

Quand je vis que je ne pouvois m'en deffendre, je leur fis signe de me donner

ner audience, & je leur parlai de cette sorte.

MESSIEURS, *Puisque vous me forcez de prendre le commandement, je l'accepte avec reconnoissance, & je souhaite de tout mon cœur que ce soit à vôtre avantage. Mais afin que toutes choses se fussent en bon ordre & puissent être vigoureusement executées, je vous demande quelques privileges, s'il vous plaît de me les accorder, je ferai tous mes efforts pour vous garder & pour vous tenir dans la discipline que je jugerai la plus propre pour vôtre conservation.*

La premiére chose que je vous demande, c'est que chacun de vous en particulier, & tous en général, s'obligent par serment de m'obeïr & au Conseil, sur peine d'être condamné à tous les châtimens que le Conseil trouvera à propos de lui faire soufrir.

La seconde, que j'aurai le pouvoir de regler la Milice dans l'ordre qui me semblera le meilleur, & de choisir les principaux Officiers, qui ne pourront exercer aucune Charge, s'ils ne la tiennent de moi.

La troisiéme, que dans le Conseil ma voix vaudra trois suffrages.

Et la derniére, que moi ou mon Lieutenant aurons une voix negative dans toutes les déliberations publiques.

Tous

Tous ces avantages me furent accordez, & je fus en même temps salué de tous en qualité de Général. Pour premiére marque de mon autorité, l'on me dressa au milieu du Camp une Tente plus grande que toutes les autres, où je couchai cette même nuit, prenant Van de Nuits avec moi, & me servant de son conseil en diverses choses.

Le jour suivant je fis assembler tout nôtre monde, & je fis en leur presence Van-de Nuits Súrintendant de toutes les Marchandises & des provisions que nous avions déja, ou que nous pourrions avoir. Je fis Swart Grand-Maître de l'Artillerie, des armes & des munitions de guerre. Je fis Maurice, Matelot expert & diligent Admiral de nôtre Flote, qui devoit consister en une Chaloupe, un canot, & une autre Pinasse, que nous faisions des ruïnes de nôtre vaisseau. Nous avions parmi nous un Anglois nommé Moreton, qui avoit été Sergent au Païs-Bas, je le fis Capitaine de la premiére Compagnie; de Haes, homme sobre & vigilant, eut la séconde. Un certain Vansluts eût la troisiéme, & un autre nommé de Bosh eut la quatriéme. Je nommai le Brun Major Géneral, & tous eurent la liberté de choisir leurs

leurs Officiers inferieurs, qui devoient avoir mon approbation.

J'avois deux Valets, dont l'un nommé d'Eveze, avoit été mon Sergent en Catalogne. Il étoit homme de cœur & d'entendement, sobre & fidelle, & m'avoit toûjours servy depuis que j'avois quitté la guerre, je le fis mon Lieutenant; & je fis mon autre Valet nommé Tursi, mon Secretaire.

Les Officiers étant ainsi choisis, nous fimes le dénombrement de tout nôtre monde, & nous trouvâmes que nous avions en tout trois cent sept hommes, trois garçons, & soixante & quatorze Femmes, tous en bonne santé. Car quoi que plusieurs fussent malades quand ils descendirent du vaisseau, ils se porterent tous bien huit jours après, marque que l'air du Païs étoit fort sain. Je divisay tout ce monde en quatre parties, & donnay à Maurice vingt-six Matelots & les trois Garçons pour équiper sa Flote. Swart eut trente Hommes pour son Artillerie. Je divisay deux cens Hommes en quatre Compagnies égales, & le reste des hommes & des Femmes devoir obeïr à Van de Nuits. Nous avions deux Trompettes, qui outre leur employ faisoient or-
di-

dinairement la priere dans le vaisseau, à la mode de Hollande. Van de Nuits en eut un, & je pris l'autre pour moi, les confirmans dans toutes leurs charges. Nos affaires étant ainsi reglées, sur le soir je fis assembler les Officiers superieurs, & leur dis, qu'avant que nos provisions fussent consumées, il falloit aller par Mer & par Terre en chercher de nouvelles, & tâcher de découvrir quelque lieu plus commode que celui de nôtre Camp, où dans peu de tems toutes choses viendroient à nous manquer, où même nous n'avions pu trouver de bonne eau; qu'il falloit, selon mon sentiment, envoyer divers partis armez, pour découvrir le païs, & pour aller plus loin qu'on n'étoit encore allé. Ils consentirent aisément à ma proposition, & dirent qu'ils étoient prêts d'obeïr à mes ordres. Je commandai donc à Maurice d'armer sa Chaloupe & son Canot, d'aller lui même tout le long du rivage vers la droite du Camp, & d'envoyer le Canot vers la gauche. J'ordonnai à Morton de tirer vingt hommes de sa Compagnie, & de marcher aussi vers la gauche tout le long du rivage, sans s'éloigner du Canot. De Haës eut ordre de tirer trente hommes de la sienne, & de marcher vers le mi-

milieu du païs. Pour moi je pris quarante Hommes des deux autres Compagnies, & laissai mon Lieutenant dans le Camp pour y commander en mon absence. Nous primes tous pour trois jours de munitions de guerre & de bouche, & nous étant armez d'épées, de picques, de bâtons & de mousquets, je leur commanday de se tenir prêts pour le lendemain de bon matin, & de venir recevoir mes ordres, à quoi ils obeïrent tous le jour suivant, qui étoit le vingtiéme depuis nôtre descente.

Ils furent prêts dès la pointe du jour, & vinrent me trouver comme je leur avois ordonné. Je ne changeai rien aux ordres du jour précédent, j'y ajoutai seulement, que s'ils rencontroient quelque chose de considerable, ils en fissent porter aussi-tôt la nouvelle au Camp. Je dis encore à Morton de ne s'éloigner pas du Canot, & de le joindre tous les soirs sur le rivage avant le Soleil couché, comme j'avois résolu de faire moi-même avec Maurice.

Ces ordres ne furent pas plutôt donnez, que chaque parti se mit en campagne, plein d'esperance & de joye. Je marchai avec mes gens en ordre Militaire, les divisant en trois Corps; L'Avant-garde é-

toit

toit composée de six Mousquetaires & d'un Caporal : le corps de bataille de douze Soldats & d'un Sergent, & je menois moi-même l'Arriere-garde. Nous allions à une portée de mousquet les uns des autres, aussi près du rivage que nous pouvions, de crainte de perdre nôtre Chaloupe de veuë. La Mer étoit fort calme, & le temps tranquille, mais assez chaud. Sur le Midi Maurice s'approcha du rivage, & vint à nous ; Nous prîmes ensemble du rafraîchissement & nous reposâmes pendant deux heures. Le terrain sur lequel nous marchâmes pendant dix ou douze milles, étoit semblable à celui qui étoit autour du Camp, sans source ni ruisseau, tout étant plein de pierres & de sable, où rien ne croissoit que des buissons. Nous marchâmes cinq milles plus loin, & la terre commença d'être inégale, & de s'élever en petites butes. A deux milles plus loin nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce qui se jettoit dans la Mer, ce qui ne nous donna pas peu de joie ; sur tout quand nous découvrîmes qu'un peu plus haut le long de ses bords il y avoit quelques arbres touffus fort épais & fort verds. Nous nous arrêtâmes en cet endroit, faisant signe à nôtre Chaloupe de venir à nous ; ce qu'el-

milieu du païs. Pour moi je pris quarante Hommes des deux autres Compagnies, & laissai mon Lieutenant dans le Camp, pour y commander en mon absence. Nous primes tous pour trois jours de munitions de guerre & de bouche, & nous étant armez d'épées, de picques, de bâtons & de mousquets, je leur commanday de se tenir prêts pour le lendemain de bon matin, & de venir recevoir mes ordres, à quoi ils obeïrent tous le jour suivant, qui étoit le vingtiéme depuis nôtre descente.

Ils furent prêts dès la pointe du jour, & vinrent me trouver comme je leur avois ordonné. Je ne changeai rien aux ordres du jour précédent, j'y ajoutai seulement, que s'ils rencontroient quelque chose de considerable, ils en fissent porter aussi-tôt la nouvelle au Camp. Je dis encore à Morton de ne s'éloigner pas du Canot, & de le joindre tous les soirs sur le rivage avant le Soleil couché, comme j'avois résolu de faire moi-même avec Maurice.

Ces ordres ne furent pas plutôt donnez, que chaque parti se mit en campagne, plein d'esperance & de joye. Je marchai avec mes gens en ordre Militaire, les divisant en trois Corps; L'Avant-garde é-

toit

toit composée de six Mousquetaires & d'un Caporal : le corps de bataille de douze Soldats & d'un Sergent, & je menois moi-même l'Arriere-garde. Nous allions à une portée de mousquet les uns des autres, aussi près du rivage que nous pouvions, de crainte de perdre nôtre Chaloupe de veuë. La Mer étoit fort calme, & le temps tranquille, mais assez chaud. Sur le Midi Maurice s'approcha du rivage, & vint à nous ; Nous prîmes ensemble du rafraîchissement & nous reposâmes pendant deux heures. Le terrain sur lequel nous marchâmes pendant dix ou douze milles, étoit semblable à celui qui étoit autour du Camp, sans source ni ruisseau, tout étant plein de pierres & de sable, où rien ne croissoit que des buissons. Nous marchâmes cinq milles plus loin, & la terre commença d'être inégale, & de s'élever en petites butes. A deux milles plus loin nous trouvâmes un ruisseau d'eau douce qui se jettoit dans la Mer, ce qui ne nous donna pas peu de joie ; sur tout quand nous découvrîmes qu'un peu plus haut le long de ses bords il y avoit quelques arbres touffus fort épais & fort verds. Nous nous arrêtâmes en cet endroit, faisant signe à nôtre Chaloupe de venir à nous ; ce qu'el-

qu'elle fit à la faveur de la Marée, qui la porta dans le ruisseau. Ils tirerent à l'aviron un mille au dessus de l'embouchure jusques aux Arbres verds, où nous les attendions, & ou nous posâmes nôtre Camp pour cette nuit. Maurice nous aporta beaucoup de poisson, des huîtres & d'autres coquillages, dont nous fimes un bon souper. Nous posâmes une bonne garde aux endroits où nous la jugeâmes néceſſaire, nous couvrîmes aussi nôtre feu avec des branches vertes, que nous mîmes en terre tout alentour, afin qu'il ne fût pas apperceu de loin dans l'obscurité de la nuit. Le lendemain je renvoyay trois de mes Hommes vers le Camp, pour les avertir de la commodité du lieu où nous avions couché, & pour leur dire que nous avions dessein d'aller plus avant. Pour decouvrir le païs un peu plus loin le long des bords du ruisseau, j'y envoyay cinq de mes hommes, avec ordre de revenir dans deux heures, ce qu'ils firent précisément, & nous raporterent que le païs d'enhaut étoit un peu plus montagneux que celui par où nous avions passé, mais qu'il étoit aussi sterile, & aussi sec. Après ce rapport nous fimes descendre nôtre Chaloupe vers la Mer, quand nous nous en fûmes servis

vis pour passer de l'autre côté du raisseau, qui n'étoit guéable qu'à deux ou trois milles plus haut; Nous allâmes tout le long du rivage, sans nous écarter de nôtre Chaloupe que le moins que nous pouvions, & nous remarquâmes que la terre s'élevoit toûjours de plus en plus. Quand nous eumes encore avancé cinq ou six milles, nous arrivâmes sur le sommet d'une assez haute montagne, d'où nous apperçumes qu'à trois ou quatre milles par delà, il y avoit un bois de haute futaye, sur un terrain élevé qui s'avançoit fort vers la Mer: Nous eûmes bien de la joye de voir ce bois, & nous resolûmes d'y aller; après nous être un peu reposés nous marchâmes de ce côté-là, traversant une plaine sablonneuse qui separe la montagne & le bois. Dans deux heures de temps nous arrivâmes au pied de ce terrain élevé, & de là nous montâmes dans la forêt, où nous trouvâmes des arbres fort hauts, mais clair semez, & qui n'avoient pas beaucoup de petit bois au dessous, ce qui en rendoit le passage fort aisé. Je serrai là mes gens, & les fis marcher plus près l'un de l'autre, doublant l'Avant garde, afin qu'elle fût plus capable de resister, si elle étoit attaquée par des hommes ou par des bê-

tes farouches, En traversant le bois nous coupâmes des branches & des rameaux, que nous répandimes sur nôtre route, pour la pouvoir reconnoître à nôtre retour. Nous marchâmes pendant trois milles droit au travers du bois, jusqu'à ce que nous fussions arrivez à l'autre côté, où nous apperçumes la Mer & d'autres arbres au delà d'un Golfe qu'elle faisoit en cet endroit, qui étoit entre deux grands Caps ou Promontoires fort avancez dans la Mer. Cet endroit étant agreable, & ayant une belle veuë dessus, & au de là du Golfe, nous souhaitâmes d'avoir été jettez plus proche de ces lieux que nous n'étions. Nôtre Chaloupe étoit de l'autre côté du bois, & nous avions été contraints de l'y laisser, parce qu'elle auroit eu un trop grand détour à faire pour venir à nous. J'envoyay dix de mes hommes sur le bord de l'eau, où ils trouverent une grande quantité d'huîtres & de coquillages : ce qui nous réjouit. J'en envoyai dix autres vers la pointe du Cap, & tout autant vers le bas du bois pour chercher de l'eau douce. Ceux qui allèrent vers la pointe du Cap, marcherent deux milles sans en trouver; mais enfin le penchant de la terre les mena dans une espèce de vallée couverte d'ar-

d'arbres épais & verds, au fond de laquelle couroit un ruisseau d'eau douce, qui s'alloit precipiter dans le Golfe. Ils s'arrêterent dans cet agreable valon, d'où ils envoyerent trois de leurs compagnons pour m'en donner avis un quart-d'heure après leur arrivée. Ceux qui avoient pris le chemin opposé vinrent à nous, & nous dirent qu'ils avoient marché fort avant dans le bois, qui selon ce qu'ils en avoient pû juger, s'élargissoit du côté de la Terre, qu'ils avoient trouvé une troupe de Cerfs proche d'un petit ruisseau, & qu'ils en avoient tué deux. Ils avoient coupé ces deux Cerfs en quatre pieces, qu'ils avoient portées sur leur dos pour nous en regaler. Je dépêchay cinq de mes hommes vers Maurice, pour l'avertir de cette bonne fortune, & pour lui dire de venir aussi vîte qu'il pourroit, vers la pointe du Cap, où quelqu'un de nous l'iroit rencontrer avec de nouveaux ordres. Je leur commandai, quand ils auroient parlé à Maurice, d'aller vers le Camp, pour y annnoncer nôtre bonne fortune, & dire à nos gens, que je ne tarderois pas de les aller trouver, je leur fis aussi porter un quartier de venaison ; Ensuite je marchay avec tous mes hommes vers le petit valon,

où nous étions attendus. Je trouvay le lieu si agreable & si commode, que je resolus d'y camper, non seulement cette nuit, mais d'y transporter le vieux Camp le plutôt qu'il nous seroit possible: Mes gens firent du feu, & rôtirent leur venaison. J'envoyay cinq hommes vers la pointe du Cap pour rencontrer Maurice, ils s'avancerent deux milles plus loin jusques au bout du Promontoire, & se tinrent sur le lieu le plus élevé. Ils n'y eurent pas demeuré un quart-d'heure, qu'ils virent venir la chaloupe qui faisoit diligence. Elle les aborda un peu avant le Soleil couché, & lors qu'ils l'eurent tirée à terre ils vinrent tous ensemble vers le nouveau Camp, où ils arrivirent un peu avant minuit. Ils nous trouverent fort gais, les uns autour du feu occupez à rôtir la viande, & les autres couchez sur des licts de mousse & de feüilles seches, qu'ils avoient amassées sous les arbres.

Nous passâmes cette nuit avec beaucoup de douceur & de tranquillité, & le lendemain je me levay de bon matin, & commanday à Maurice & à sa troupe de se preparer pour aller au vieux Camp, où j'avois dessein de retourner par eau, avec deux

deux de mes hommes seulement, outre l'équipage de la Chaloupe. Je laissai le commandement des autres à l'un de mes Officiers, avec ordre de ne ne point sortir du valon, qu'il n'eût de mes nouvelles, lui promettant que je serois de retour dans moins de trois ou quatre jours; que cependant ils trouveroient de quoi subsister par la chasse, par la pêche, & par les coquillages, dont tout le rivage étoit abondant. Ces ordres donnez, nous allâmes au lieu où l'on avoit laissé la Chaloupe, & nous arrivâmes le même jour au vieux Camp, un vent agreable favorisant nôtre voyage : Nous prîmes terre au coucher du Soleil, & fûmes reçus avec une très-grande joye. Ceux que je leur avois envoyés, pour les avertir de nôtre découverte leur avoient parlé du nouveau Camp, & tous souhaittoient d'y aller. Je leur répondis que j'avois dessein d'y retourner avec toute la diligence possible, ce lieu étant le plus commode de tous ceux que nous avions veus.

Morton & de Haës étoient arrivez deux ou trois heures avant moi, & me vinrent rendre compte de leurs Voyages. Le premier me dit, qu'il avoit marché quinze ou seize milles sur la gauche du Camp,

 dans

dans un païs sec & sablonneux, sans y trouver la moindre source, ny aucun ruisseau, que la nuit étant venuë, ils s'étoient mis sur le rivage, & y avoient couché tous ensemble selon l'ordre que je leur en avois donné; Que le lendemain ils avoient poursuivy leur Voyage vers le couchant, de la même maniére que le jour precedent, à travers un païs pierreux, sans y trouver une goûte d'eau jusques à l'heure de midy, qu'ils avoient rencontré une assez grande riviére, où ils s'étoient arrêtez pour y attendre leur Canot: Qu'ils avoient observé que la Marée entroit dans cette riviére avec beaucoup de bruit & d'impetuosité, & que l'eau en étoit salée à l'endroit où ils étoient arrivez, parce qu'il n'étoit pas fort loin de la Mer, ce qui les avoit obligez de monter plus haut pour y trouver de l'eau douce, qu'ils en avoient eu dans un ruisseau qui se precipitoit dans la riviére; que de là s'avançant dans le païs, ils avoient été attaquez par deux grands Crocodiles, qui étoient sortis de la riviére pour les devorer; mais que s'en étant apperceus avant qu'ils fussent assez près pour cela, ils leur avoient tiré quelques coups de mousquet, dont le bruit avoit si fort épouvanté ces mons-

monstres, qu'ils avoient reculé. Que voyant le danger qu'il y avoit le long de cette riviére, tant à cause de ces Crocodiles, que de quelques autres bêtes farouches qu'on pouvoit y rençontrer, & n'ayant pas des vivres pour aller plus loin dans le païs, où ils ne trouvoient que des coquillages sur le bord de la Mer, ils avoient cru ne devoir pas aller plus avant; & qu'ainsi ils avoient repris le chemin par où ils étoient venus, ne voulant pas demeurer plus de trois jours, selon l'ordre que je leur avois donné.

De Haës dit, qu'il avoit marché vingt milles le premier jour dans une plaine sablonneuse, que la nuit ils étoient arrivez à une petite montagne couverte de bruyere, ou ils avoient couché; que le matin suivant au lever du Soleil ils avoient apperceu un grand broüillard à cinq ou six milles au delà, qui se dissipant à mesure qu'ils avançoient de ce côté-là, leur avoit découvert un grand étang d'eau dormante, qui ne pouvoit pas avoir moins de dix milles de diametre? Que s'en étant approchez, ils y avoient veu quantité de roseaux & de joncs, qui croissoient le long du rivage, & servoient de retraite à un nombre infiny de Canards

& d'autres oyseaux aquatiques, qui y font un bruit épouvantable ; qu'ils avoient marché long-temps autour de ce lac sans pouvoir approcher de l'eau, à cause des marais bourbeux qui l'environnent, où l'on ne peut marcher sans danger d'y enfoncer : Et qu'enfin ils étoient arrivez sur un terrain sablonneux près d'une Montagne, un peu plus haute que celle où ils avoient couché la nuit precedente ; qu'ils avoient monté jusques au sommet, d'où ils avoient veu fort loin tout alentour un grand païs de landes, & plus avant vers le Midy une ceinture de hautes montagnes, droites comme une muraille, & qui s'étendoient de l'Orient à l'Occident, aussi avant que leur veuë pouvoit s'étendre ; Et qu'après cela craignant de manquer de vivres, ils étoient retournez au Camp le troisiéme jour. Par ces Relations nous trouvâmes que nous avions été beaucoup plus heureux que ces deux Capitaines : Ce qui augmenta le desir qu'on avoit d'aller au nouveau Camp, où nous avions trouvé des commoditez qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Le jour suivant j'assemblay le Conseil, & j'y proposay d'aller camper au valon verd, où j'avois laissé mes gens. Ma proposition fut d'abord

re-

receuë avec applaudiſſement: Nous reſolûmes d'y aller peu à peu, commençant par y transporter les choſes les plus néceſſaires & les plus faciles. La nouvelle Pinaſſe que nous conſtruiſions devoit être achevée dans peu de jours, & pouvoit ſervir à tranſporter nos canons, nos barriques, & autres choſes peſantes. Cependant nous nous ſervîmes de la Chaloupe & du Canot pour tranſporter nos vivres, & nous envoyâmes pluſieurs de nos gens par terre, avec des haches, des cloux, des bêches, & d'autres inſtrumens que nous avions ſauvez. Le Major fut avec le premier parti, & mon Lieutenant avec le dernier. Enſuite comme je vis que la pinaſſe étoit prête, je l'envoyai chargée de bagage, & fis moi-même le chemin par terre.

J'ai oublié de dire que Maurice dans le ſecond voyage doubla le Cap ſans aucun danger, à cauſe du calme de la Mer, qui fut tranquille & ſans orage durant plus de ſix ſemaines après nôtre deſcente. L'air étoit ſi temperé, que nous ne ſentions ni froid ni chaud, hormis ſur le midi que le Soleil étoit aſſez ardent, & le devenoit de plus en plus, à meſure qu'il s'approchoit de nous, & qu'il ramenoit le

Printemps, qui commence en ce païs-là au mois d'Août, lors que l'Eté nous abandonne en Europe. Maurice donc me dit, qu'en doublant le Cap, il avoit trouvé pluſieurs petites Iles dans la Mer fort proches les unes des autres, qui s'étendoient juſqu'à une grande Ile oppoſée, qui deffendoit le Golfe de la fureur des flots; qu'il croyoit que la Baye étoit un Havre excellent, mais qu'il craignoit que l'accès n'en fût difficile aux grands vaiſſeaux, à cauſe du grand nombre d'écueils & de rochers qu'il y avoit entre le Cap & cette grande Ile ou ce Promontoire, qui ſeparoit la Baye de l'Ocean. Je lui répondis, que quand nous aurions tranſporté tout nôtre monde & nôtre bagage au nouveau Camp, & que nous y ſerions bien établis, nous aurions aſſez de temps pour découvrir toutes ces Iles, & qu'il en auroit le ſoin. Dans moins de douze jours après la découverte du valon, nous eûmes tranſporté tout nôtre monde du vieux Camp au nouveau; que Van de Nuits, & quelques autres Officiers avoient nommé Siden-Berg. Cela ſe fit en mon abſence de deux ou trois jours; & ce nom fut ſi ſouvent repeté, que dans la ſuite il fut impoſſible de le changer.

Mes-

Mes gens, tant par mon ordre, que de leur propre mouvement, firent diverses bonnes hutes le long du ruisseau, sur une terre qui avoit près d'un mille de longueur, & qui aboutissoit à la Baye du côté d'Orient. Nous avions quantité de bois sur les lieux, nos Pêcheurs prirent un si grand nombre de poissons dans la Baye, que nous ne sçavions qu'en faire, faute de sel pour les conserver. Mais Maurice nous en fournit bien-tôt; car étant allé sur quelques-uns des rochers voisins, il en trouva assez pour nous en fournir tant que nous en pouvions avoir besoin, quand même nous aurions demeuré vingt ans en ces lieux. Ce sel se fait naturellement de l'eau de la Mer, qui dans les grandes tempêtes étant jettée sur ces rochers, & y trouvant quelques concavitez, les remplit, & la chaleur du Soleil le durcit ensuite. Nous envoyions tous les jours des partis dans les bois pour découvrir, & pour chasser les Cerfs dont on faisoit un grand carnage. Nous voyions des Oyseaux aquatiques qui voloient dans la Baye; ce qui nous fit juger qu'ils faisoient leur retraite dans quelque endroit qui nous étoit inconnu, & nous ne fûmez pas trompez: car Maurice se hazardant tous les jours plus avant

dans le Golfe & vers les Iles, découvrit un lieu plein de joncs & de roseaux, où la plupart de ces Oyseaux faisoient leur retraite. Il trouva aussi une Ile ou grand banc de sable, où plusieurs tortuës vertes venoient pondre leurs œufs, & d'où l'on pouvoit tirer une grande partie de nôtre subsistance. Enfin nous trouvâmes tant de choses pour nous aider dans nôtre besoin, que nous étions asseurez de ne manquer pas de vivres, quand nous aurions demeuré mille ans en ce païs. Le deffaut de poudre étoit le plus grand de nos besoins: car bien que nous en eussions une assez bonne quantité, nous voyions pourtant que ce que nous avions ne pourroit pas durer long-temps. Nous prévoions aussi que nos habits, nôtre linge, nos armes, & nos instrumens ne seroient pas de longue durée, & que, si la pinasse que nous avions envoyée à Batavia venoit à se perdre, nous n'en tirerions aucun secours. Mais nous avions déja tant de preuves de la misericorde de Dieu, que nous esperions qu'il ne nous abondonneroit pas à l'avenir.

Cependant le Printemps s'avançoit, & nous ramassions tous les jours des provisions, qui nous épargnoient celles du vaisseau,

ſeau, & principalement quelques tonneaux de pois & d'autres legumes que nous avions apportez d'Europe. Je m'aviſai d'en faire ſemer, après en avoir conſulté quelques-uns de mes Officiers qui approuverent mon deſſein. Pour cet effet nous abatîmes pluſieurs arbres au deſſus de nôtre Camp; & brûlâmes tout ce bois, pour conſumer les herbes & les racines, qui pouvoient nuire à nôtre ſemence. Nous fîmes enſuite divers ſillons dans la terre, & y plantâmes nos pois, les couvrant de terre, les arroſant par fois de l'eau du ruiſſeau, & recommandant le tout à celui qui donne l'accroiſſement à toutes choſes.

Quelques-uns de nos Chaſſeurs étant allez fort avant dans la forêt, tuerent beaucop de Cerfs, & ne pouvant pas tout emporter, ils en pendirent deux ſur un grand arbre épais, dans le deſſein de les aller prendre le jour ſuivant. Sept d'entr'eux retournerent en ce lieu, & ils virent ſur l'arbre un Tygre qui rongeoit l'un des Cerfs; Ils furent fort ſurpris de le voir, & ſe cacherent derriére quelque arbre, juſqu'à ce que deux d'entre-eux ayant bandé leurs fuſils chargez à balle, le coucherent en jouë, tirant tous deux à la fois, & le firent tomber à terre bleſſé à mort.

Il

Il fit un cry hideux & épouvantable en tombant, & mourut un moment après, étant blessé au travers du corps en deux endroits. Ils le dépouillerent de sa belle beau mouchetée, & descendant leurs Cerfs de l'arbre, les porterent au Camp comme en Triomphe. Mais quoy que leur bon succès me réjoüit, cette avanture me donna de nouvelles craintes; car je jugeay bien, que, puis qu'on avoit trouvé ce terrible animal dans la forêt, il devoit y en avoir bien d'autres, qui pourroient quelque jour venir jusques à nôtre Camp, & se jetter sur nôtre monde. Je proposay ces raisons dans le Conseil, où il fut resolu qu'on feroit une forte pallissade alentour de nos hutes. Nous y mimes la main le jour suivant, & dans dix jours nous fûmes à couvert des attaques des bêtes farouches, qui auroient pû nous attaquer pendant la nuit. Nos Chasseurs devinrent plus circonspects qu'auparavant, & n'oserent plus s'écarter seuls de crainte de rencontrer quelqu'un de ces animaux.

Il y avoit déja sept semaines que nous étions sur cette Côte, & nous n'avions eu ny bruit ny querelle, parce que nous avions toûjours été en crainte & en danger.. Mais dès que nous nous crûmes en

seu-

feureté, & que nous n'aprehendâmes plus ni la faim, ni la soif, quand toutes choses nous parurent en abondance ; enfin dans le temps que nous mangions tous les jours de la chair & du poisson frais; que nous ne travaillions plus comme auparavant, l'amour & les querelles commencerent à troubler nôtre monde. Nous avions parmy nous plusieurs Femmes, dont je n'ay presque point parlé faute d'occasion ; mais il me semble qu'il est temps d'en dire quelque chose. Quelques-unes d'elles étoient de pauvres Femmes, que la pauvreté & l'esperance d'avancer leur fortune avoient engagé d'aller aux Indes. D'autres y avoient ou leurs maris, ou des parens, mais la plupart avoient été tirées des lieux de débauche, ou avoient été seduites par des gens qui les avoient achetées pour peu d'argent. Ces Femmes eurent de la complaisance pour les hommes, qui commencerent aussi à leur parler d'amour. Il y eut bien-tôt des commerces lies ; & comme nous étions tous dans un petit Camp, où l'on faisoit bonne garde, il leur étoit difficile de se rencontrer sans être découverts. Cela causoit souvent des jalousies & des querelles, qui ne se terminoient
que

que par des coups. Il est vrai que craignant la sévérité de nos Loix, ils se cachoient le mieux qu'ils pouvoient, mais pourtant mes occupations ordinaires, & la négligence des autres Officiers étoient cause que je n'étois adverti que rarement de ces sortes de desordres. En voici un qui fit plus de bruit.

Deux jeunes hommes avoient un commerce secret avec une femme, & chacun d'eux croyoit en joüir seul. Il arriva que la femme promit à l'un des deux de le recevoir pendant la nuit, ce qu'elle fit; mais l'autre venant peu de temps après, & lui demandant une pareille faveur, elle le renvoya sur des pretextes assez legers. Ce refus le chagrina, & comme il étoit naturellement jaloux, soupçonnant quelque chose de la verité, il resolut de si bien observer sa Maitresse, qu'il découvriroit la cause de sa rigueur. En effet, il l'observa si bien, qu'il la surprît avec son Galand, ce qui le mit en si grosse colere, qu'il tira son épée & la leur enfonça dans le corps, & se retira sans être apperceu de qui que ce soit. Ces Amans ne purent retenir leurs cris, on accourut, & ils furent trouvez par la sentinelle, & puis par toute la garde, qui ayant tiré l'épée hors de

de leurs corps, & hors de la terre, où elle étoit entrée plus d'un pied, firent venir le Chirurgien pour mettre l'appareil à leurs blessures; Il le fit, & ensuite il me vint rendre compte de l'état auquel il les avoit laissez. Le lendemain j'assemblay le Conseil, & nous ne pûmes jamais découvrir l'autheur de cet assassinat. Nous demandâmes au jeune blessé s'il n'avoit point d'ennemy qu'il pût soupçonner, il nous répondit, que, comme il n'avoit offensé ny desobligé personne de la troupe, il ne sçavoit qui accuser. Nous interrogeâmes la Femme, mais quoi qu'elle soupconnât son autre Amant, elle fut si généreuse que de ne pas l'accuser, sçachant que c'étoit par un transport d'amour qu'il s'étoit ainsi vengé d'elle. Comme nous vîmes qu'il ne nous étoit pas possible de rien découvrir, nous fimes mettre tout nôtre monde sous les armes; nous les appellâmes tous par leur nom, & nout crûmes avoir découvert le coupable; parce que nous en trouvâmes un qui n'avoit point d'épée. Nous lui demandâmes pourquoy il venoit dans les rangs sans épée. A quoi il répondit hardiment, qu'il n'en avoit point. N'en avez-vous jamais eu, lui dis-je, depuis que vous êtes avec nous? Pardon-

nez-

nez moy, repliqua-t-il, mais je l'ay prêtée à l'un de mes camarades, dont je ne sçay pas le nom, qui en l'empruntant me dit qu'il avoit ordre d'aller sur la Chaloupe. Alors luy presentant l'épée, qu'on avoit trouvée dans les corps des blessez, nous luy demandâmes si ce n'étoit pas la sienne? Il répondit qu'oüy, & que c'étoit la même qu'il avoit prêtée à son camarade. D'où vient donc, lui dis-je, assez rudement, qu'elle a été trouvée dans le corps de ces malheureux? Ne faites point de jugement à mon desavantage, me dit-il, & permettez moy, s'il vous plaît, de vous dire qu'il y a beaucoup plus d'apparence que celuy à qui j'ay prêté mon épée a fait le coup, puis qu'il est party ce matin, & qu'il ne me l'a demandée que pour rejetter le soupçon sur moy. Je luy fis encore quelque autre question, & je lui demanday pourquoy il ne sçavoit pas le nom de cet homme qui étoit son camarade. Il me répondit sans s'étonner, que cela n'étoit pas étrange, & qu'il n'y avoit personne dans la troupe, qui sçût le nom de tous ceux qu'il connoissoit, & qu'il voyoit tous les jours. Celuy à qui j'ay prêté mon épée, ajouta-t-il, n'est pas plus mon camarade que les autres, & même je

je ne le vois pas si souvent, parce qu'il est presque toûjours en Mer. Ainsi quoy que je le connoisse de vuë, & que j'aye même souvent parlé avec lui, je ne me suis jamais avisé de luy demander son nom.

Toutes ces réponses promptes & subtiles étoient plutôt un témoignage de son esprit, que de son innocence ; mais parce que nous n'avions point de preuves convaincantes contre luy, nous remîmes le jugement de cette affaire jusques au retour de la Chaloupe, qui en effet étoit partie le matin, & qui ne revint que quelques jours après. Cependant nous nous contentâmes de le tenir en prison.

Il arriva par hazard, que quelques-uns de l'équipage étant sur les Iles de sable, où ils tournoient des tortuës, eurent envie de s'aller baigner dans la Mer; comme ils se baignoient, quelques-uns des meilleurs nageurs s'avancerent si avant, qu'une Lamie les ayant sentis, devora l'un des plus avancez, & fit tant de peur aux autres, qu'ils firent tous leurs efforts pour se sauver à terre, laissant ce miserable à la mercy du monstre, qui l'eut bien-tôt englouty. Le prisonnier sceut tout le détail de cette affaire, avant que nous le fis-

sions

ſions venir à un ſecond interrogatoire, & ſe ſervant adroitement de cette occaſion, il ſoutint fortement que celuy qui avoit été devoré étoit le même auquel il avoit prêté ſon épée, & il le décrivit ſi bien, que perſonne ne put trouver à redire au portrait qu'il nous en fit. Ainſi comme nous ne pouvions le convaincre, & que les bleſſez n'étoient plus en danger de mourir, nous nous contentâmes de le tenir encore quelque temps dans les fers, & puis nous le mimes en liberté. On ſceut dans la ſuite le denoûment de cette avanture telle que je viens de la rapporter.

Cet accident donna lieu à de nouvelles Loix. Nous conſiderâmes que tant que nous aurions des Femmes parmy nous, elles ſeroient cauſe de quelques troubles, ſi nous n'y mettions ordre de bonne heure, & ne permettions à nos hommes de s'en ſervir d'une maniére reglée. Mais le mal étoit que n'ayant que ſoixante & quatorze Femmes, & étant plus de trois cens hommes il n'étoit pas poſſible de donner une Femme à chacun. Nous conſultâmes long-temps pour trouver un expédient raiſonnable; enfin il fut reſolu, que chaque principal Officier auroit une Femme pour lui,

luy, & que chacun d'eux en choisiroit une selon son rang. Nous distribuâmes les autres en diverses classes selon le rang des personnes, & reglâmes si bien la chose, que les Officiers inférieurs pouvoient habiter avec une Femme deux nuits de chaque semaine, les gens du commun une, & quelques-uns une fois seulement en dix jours, ayant égard à l'âge & à la dignité d'un chacun.

Nous separâmes du reste les hommes qui avoient passé cinquante ans, & quatre Femmes qui alloient trouver leurs maris à Batavia, & qui se piquerent de constance. Elles étoient toûjours ensemble, & n'avoient point de commerce avec les autres. Mais quand elles eurent vêu que celles dont elles fuyoient la conversation, avoient des amis dont on aprouvoit la conduite, & que le secours qu'on attendoit de Batavia ne venoit point, elles parurent melancoliques, & se repentirent du choix qu'elles avoient fait. Elles témoignerent leur chagrin en tant de differentes maniéres, que nous fumez obligez de leur donner des maris comme aux autres. L'experience nous fit voir en cette rencontre que la pluralité des hommes est contraire à la génération; car peu de celles

les qui avoient plusieurs maris devinrent grosses ; & au contraire, presque toutes celles qui n'en avoient qu'un, le furent. Aussi la Poligamie des femmes a été souvent pratiquée, & elle l'est encore aujourd'huy parmy quelques nations : mais je n'ay pas encore lû que celle de plusieurs maris ait jamais été en usage.

Cependant comme le temps étoit déja venu auquel il falloit donner le signal, dont on étoit demeuré d'accord avec les huit hommes, qui étoient allez à Batavia, j'ordonnay à quelques-uns de mes gens, de couper dans la forêt quelque arbre haut & droit pour le planter à la pointe du Cap, & y attacher une voile blanche, la plus grande que nous eussions : ce qui fut executé. Je commanday aussi qu'on y fît grand feu toutes les nuits, afin que les Navires envoyez à nôtre secours pûssent le découvrir dans les tenèbres. Nous esperions que la Pinasse seroit arrivée à Batavia, & que le Général ne manqueroit pas de nous envoyer du secours. Mais il semble que Dieu en avoit ordonné autrement ; car le temps qui depuis leur depart avoit été fort beau, se changea tellement en pluyes & orages, qu'on ne voyoit presque point de jour sans tempête,

pête, quoy que nôtre Baye fût assez à l'abry de l'agitation des flots, à cause du Promontoire & des Iles qui la separoient de la Mer, & qui la mettoient à couvert des vents. Il plut presque tous les jours durant trois semaines, & le Soleil luisoit aussi tous les jours, de sorte que c'étoit un mélange perpétuel de bon & de mauvais temps; nôtre prevoyance nous fut utile d'avoir salé & seché de la viande & du poisson, dans des tonneaux vuides que nous avions tirez du vaisseau. Le temps se remit un peu, mais non pas si beau, qu'il n'y eût une fois ou deux la semaine de la pluye, du vent, des tourmentes, & des calmes soudains, qui nous firent perdre tout espoir de jamais recevoir du secours de Batavia, quand même nos hommes y seroient arrivez. Cette pensée nous fit resoudre à songer à nous, sans comter en aucune maniére sur le secours de nos amis, mais seulement sur la Providence divine, & sur nôtre propre industrie. Le temps devint fort chaud, & depuis la pluye toutes choses croissoient à veuë d'œil, nos pois aussi croissoient & selon toute apparence nous devions en avoir une fort grande recolte, ce qui nous fit penser à défricher encore d'autre terre,

pour

pour y en ſemer de nouveaux. Il y avoit une infinité de poiſſons & d'oiſeaux dans la Baye ; lors qu'elle étoit-calme, nous en prenions autant que nous voulions, mais nos filets commençant à s'uſer, nous fûmes contraints de déchirer quelques cables pour en faire de nouveaux, qui quoy que groſſiers & mal faits, ne laiſſoient pas de nous ſervir dans la néceſſité.

Nos Chaſſeurs avoient fait tant de bruit dans le bois, qu'ils avoient épouvanté tous les Cerfs, & il n'en venoit preſque plus à neuf ou dix milles de nous. Cela les fit reſoudre à prendre une autre voye, & d'aller par eau à l'autre côté de la Baye où nous voyions des bois par tout. Maurice eut ordre premiérement d'aller découvrir le païs, ce qu'il fit, & nous raporta qu'il y avoit de grands bois composez d'arbres de diverſes eſpèces, & une petite riviére aſſez profonde, qui ſe déchargeoit dans la Baye. Il dit qu'il s'étoit avancé quatre ou cinq milles ſur cette riviére, & qu'il n'avoit veu que des arbres, & quelques marais ſur ſes bords, mais qu'il croyoit qu'on y trouveroit de la chaſſe, ce que nous crûmes auſſi : Il ajouta, qu'il ſeroit à propos d'y envoyer des gens. Cinquante de nos hommes ayant pris des pro-

provisions pour une semaine, se mirent dans la Pinasse & dans la Chaloupe, & se firent porter à l'autre côté de l'eau, sur la riviére dont Maurice nous avoit parlé. Ils y firent leur descente, choisirent un lieu commode pour s'y huter, & retenant la Chaloupe, ils nous renvoyerent la Pinasse. Le même jour quelques-uns d'entr'eux s'étant avancez dans le bois, ils y trouverent plusieurs Cerfs, dont ils firent un grand carnage; ils y trouverent aussi de certains animaux semblables à des Cochons, mais plus gros & plus lourds: ils alloient en grandes troupes, & vivoient des fruits & des racines du bois. Ils en tuerent, dont ils trouverent la chair beaucoup meilleure que celle des Pourceaux qu'on mange en Europe.

Maurice voulant reconnoître la grande Ile ou le Promontoire qui couvroit la Baye, & la separoit de la Mer, y prît terre avec vingt hommes: La premiére terre qu'il découvrit étoit du côté de la Baye, & n'étoit couverte que de pierres & de rochers; mais quand il eut passé un peu au delà du côté de la Mer, il trouva que c'étoit une Ile, dont le terroir marécageux, & alors desséché par la chaleur de l'Eté, faisoit un très-beau pâtu-

rage. Ils y trouverent un grand nombre de Cerfs & du Gibier, qui se laissoit approcher de fort près. Ensuite s'avançant à l'Orient de l'Ile, ils trouverent qu'elle étoit separée du Continent par un Canal étroit, que les Cerfs passoient à la nage pour venir paître dans le Marais. L'Ile pouvoit avoir en tout douze milles de Diamétre, sa figure étant presque ronde. Ces nouvelles découvertes & si heureuses, nous donnoient bien de la joye, & une nouvelle asseurance que nous ne manquerions jamais de vivres, quand nous serions dix fois plus que nous n'étions.

Maurice devenu plus hardi & plus glorieux de ses bons succès, & des applaudissemens qu'on lui donnoit, ne trouvoit rien de difficile, & ne songeoit qu'à faire de nouvelles découvertes. Comme il étoit homme de bien, sage & agissant, & qu'il avoit toûjours réüssi dans ses entreprises, je lui fus toûjours favorable dans ses desseins. Il me dit un jour, qu'il avoit observé que la Baye s'étendoit fort en long vers le Sud-est, qu'il croyoit que de ce côté venoit une grande Riviére, qui se jettoit dans la Baye, & qu'il seroit bon de la découvrir. Il y avoit de l'apparence à ce qu'il disoit, & comme je vou-

voulois lui faire plaiſir, je lui permis de prendre la Pinaſſe, avec tel nombre de perſonnes qu'il voudroit, & des vivres pour une ſemaine.

Après cette permiſſion il eut bien-tôt préparé toutes choſes, & réſolut d'aller auſſi loin qu'il pourroit pour découvrir le païs. Nous lui ſouhaitâmes un bon ſuccès, & un heureux retour, & fimes nos autres affaires dans l'eſperance de le revoir bien-tôt. Cependant nos pois étoient preſque meurs, & neuf ou dix jours après le départ de Maurice, nous en eumes une recolte prodigieuſe, chaque meſure en rendant plus de cent, choſe preſque incroyable. Nous en attendions une ſeconde récolte, qui ne promettoit pas moins que la premiére. Nous les ſéchâmes ſoigneuſement, & les mîmes dans des tonneaux, comme nous mettions tout ce qui ſe pouvoit garder juſques à l'Hiver, nous contentant de manger ce qui ne pouvoit pas ſe conſerver.

Il y avoit déja plus de trois mois que nous étions à Siden-Berg ſans avoir receu de nouvelles de Batavia, ce qui nous fit croire que nôtre Pinaſſe avoit peri, & nous primes le parti de n'y plus ſonger. Mais nôtre plus grand chagrin étoit de voir

que Maurice étoit parti depuis plus de dix jours, & que le temps qu'il avoit pris pour ſon voyage étoit expiré, ſans que nous ſçuſſions ce qu'il étoit devenu. Nous étions bien embaraſſez, ne ſçachant à quoi nous reſoudre: Nous n'ozions envoyer la chaloupe de peur de la perdre; car ſans ce ſecours nous aurions eu toutes les peines du monde à ſubſiſter. Nos Chaſſeurs avoient fait un eſpèce de nouveau Camp de l'autre côté de la Baye pour la commodité de la chaſſe, & ſans nos batteaux nous ne pouvions avoir de commerce avec eux.

Toutes ces réflexions cauſerent une triſteſſe & une affliction générale par tout le Camp, où nous fûmes à deplorer nos pertes durant plus de quinze jours ſans recevoir aucune nouvelle de Maurice. Nous ne ſçavions quel jugement en faire, ſçachant que n'y ayant point eu d'orage depuis ſon départ, il ne pouvoit être perdu par la tempête. Nous ne pouvions auſſi croire qu'il fût tombé entre les mains des Pyrates ou d'autres ennemis, ayant lieu de croire par nôtre propre experience, qu'il n'y avoit point d'hommes dans le païs, & que les bêtes ne pouvoient l'attaquer ſur la Mer où il étoit. Comme nous flottions ainſi entre l'eſ-

l'esperance & la crainte, qu'il faisoit fort calme nous vîmes paroître la Pinasse de Maurice accompagnée de deux autres vaisseaux, qui s'avançoient avec elle vers Siden-Berg. Nous la regardions avec étonnement, ne pouvant concevoir où il avoit trouvé ces deux autres vaisseaux, ny quelles gens ce pouvoient être : nous apperçumes encore dix voiles qui les suivoient de loin. Cette flote mit tout nôtre Camp dans une extrême consternation; nous courûmes tous aux armes, préparâmes nos Canons pour nôtre defense, & nous envoyâmes du monde sur le rivage pour observer les mouvemens de cette Flote, & pour s'opposer à leur décente. Cependant ils s'approchoient toûjours de nous, quoy que lentement, parce qu'ils n'avoient pas beaucoup de vent: Mais enfin ils arriverent à la portée du mousquet du rivage, où ils jetterent l'ancre en fort bon ordre, pendant que la Pinasse de Maurice s'aprocha si près de nous, que nous pouvions facilement le voir lui & ses gens, & parler à eux. Il nous exhorta à n'avoir point de peur, mais à lui envoyer le Canot avec trois hommes seulement, pour les porter à terre. Après quelque consultation nous le

lui envoyâmes, & il sauta dedans avec un de ses hommes. Après cela il y receut un grand homme vêtu d'une robe noire, portant un chapeau sur la tête, & un drapeau blanc à la main en signe de paix. Il vint à terre avec Maurice : & quelques-uns de mes Officiers & moy qui n'étions pas loin, allâmes à sa rencontre. Maurice nous dit en peu de paroles, que cet homme étoit envoyé de la part du Gouverneur d'une Ville où ils avoient receu mille civilitez, située environ soixante milles au dessus de la Baye, ce qui l'obligeoit à nous prier de le traitter honnêtement, & avec beaucoup de respect. Après cet avis nous fûmes lui faire la reverence; Il nous receut avec beaucoup de douceur & de gravité, & levant la main droite vers le Ciel, il nous dit en assez bon Hollandois; *Le Dieu Eternel vous benisse, le Soleil son grand Ministre & nôtre Roy glorieux luise doucement sur vous, & cette Terre nôtre Patrie vous soit heureuse & fortunée.*

Après cette Salutation, qui nous sembla fort extraordinaire, Maurice lui ayant dit que j'étois le Général, il me tendit la main, que je lui baisay fort humblement. Il m'embrassa ensuite, & me baisa au front, & puis il souhaita d'aller à nôtre



tre Camp, où nous le reçumes du mieux qu'il nous fut possible. Il regada nos hutes & nos pallissades, & admirant nos travaux, il nous parla de cette sorte, en m'adressant la parole.

J'ai apris l'histoire de vôtre malheur, & quel est vôtre mérite & vôtre vertu, c'est pourquoi je n'ay pas fait difficulté de commettre ma personne entre vos mains.. Je croy qu'elle y sera en seureté, & que dans quelque temps vous ne refuserez pas de commettre la vôtre entre les miennes, quand vous aurez appris qui je suis. Mais pour ne pas vous tenir long-temps dans l'incertitude, & pour vous laissez entendre le recit que Maurice doit vous faire de ses avantures, je vais me reposer un peu pendant que vous luy donnerez audience, & que vous satisferez vôtre curiosité. Nous ne lui repondimes que par une profonde révérence, & le laissant dans ma hute, nous courûmes à celle de Van de Nuits où Maurice nous attendoit avec impatience. Nous n'y fûmes pas plutôt entrez que nous lui demandâmes compte de son voyage. Après m'avoir demandé permission de parler, il nous fit ce recit en m'adressant la parole.

Il y a environ trois semaines que je partis de Siden-Berg dans le dessein de faire de

nouvelles decouvertes dans la Baye. Le premier jour nous finglâmes vers le Sud-Est, environ vingt milles & au dessus, & nous ne vîmes d'un & d'autre côté que de grands bois éloignez de cinq ou six milles les uns des autres. Sur le soir nous moüillâmes l'ancre à un mille de la rive doite du fleuve, & nous y passâmes toute la nuit. Le lendemain nous en partîmes, avec vent & marée, montans toûjours vers le Sud-Est. Environ cinq milles au dessus nous trouvâmes que la Riviére se retrécissoit, & n'avoit là que deux milles de large. Nous montâmes toûjours, quoy qu'avec un peu plus de difficulté, jusques à ce que nous fussions arrivez en un endroit où l'eau s'étendoit extrêmement, & faisoit un grand Lac, du milieu duquel à peine pouvions-nous voir le rivage d'alentour. Nous y voyions seulement dix ou douze petites Iles en divers endroits, la plupart ombragées d'arbres élevez, fort verds, & fort agreables. Le vent s'étoit alors changé, & le Lac étoit si calme, que nous pouvions à peine y remarquer aucun mouvement: mais comme il étoit d'une grande étenduë, nous allions d'un & d'autre côté au gré du vent sans dessein d'aborder plutôt sur la droite que sur la gauche du rivage. Il est vray que quand nous le pouvions

vions commodément, nous tirions vers le Sud-Eſt.

Sur le ſoir il ſe leva un petit vent frais, qui nous pouſſa vers le Sud-Eſt;& quand la nuit fut venuë, nous moüillâmes l'ancre entre deux ou trois de ces petites Iles éloignées l'une de l'autre d'environ deux ou trois milles, avec deſſein de les aller viſiter le jour ſuivant. Nous paſſâmes là toute la nuit ſans aucune crainte, ne croyant pas qu'il y eût des habitans dans ces Iles: Mais nous nous trompions fort;car dès qu'il fut jour nous vîmes autour de nous dix ou douze vaiſſeaux pleins d'hommes armez,qui nous environnoient de telle ſorte, que nous ne pouvions éviter de tomber entre leurs mains.Nous en fûmes bien effrayez,dans la penſée que nous ſerions tous pris ou tuez; car nous n'avions que deux voyes à prendre, l'une de combattre, & l'autre de nous rendre à des gens inconnus, qui pouvoient nous traitter comme il leur plairoit. Cette dernière conſideration prevalut, & nous fit reſoudre à nous deffendre juſques au dernier homme;de ſorte que nous courûmes aux armes, car nous ne pouvions prendre la fuite, le temps étoit extrémement calme, & ceux que nous voyions autour de nous avoient diverſes chaloupes bien équipées de Rameurs, que

 nous

nous voïons venir droit à nous. Quand ils furent à la portée du mousquet de nôtre Pinasse, ils s'arrêterent tous, hors un seul petit vaisseau, où nous vîmes un homme tenant un drapeau à la main, qu'il nous montroit en signe de paix & d'amitié. Nous demeurâmes sous les armes, & le laissâmes approcher, voyant bien qu'il n'étoit pas assez fort pour nous attaquer seul. Quand ce petit vaisseau fut à la portée du pistolet celuy qui avoit le drapeau faisant une profonde reverence, nous parla en Espagnol, & nous dit de n'avoir point de peur, & qu'on ne nous feroit aucun mal. Un de mes gens qui entendoit cette langue, nous expliqua ce qu'il avoit dit, & lui demanda pourquoy on nous environnoit de cette sorte. Il répondit que c'étoit la coutume du païs, & qu'on ne nous feroit point de mal. Il voulut sçavoir d'où nous étions; & ayant appris que nous étions des Païs-Bas, il nous en témoigna de la joye, & souhaita d'être receu avec encore un autre dans nôtre Pinasse, où il s'offrit de demeurer en ôtage jusques à ce que toutes choses fussent mieux reglées. Comme sa demande étoit juste, nous luy accordâmes tout ce qu'il voulut, & il vint dans nôtre Pinasse avec un de ses gens seulement. C'étoit un homme très bien fait vêtu d'une robe rouge,

qui

luy pendoit jusques au milieu des jambes, avec un bonnet & une ceinture de la même couleur. Celuy qui l'accompagnoit étoit vêtu de la même maniére, tous deux étoient âgez d'environ quarante ans. Il ne fut pas plutôt sur nôtre Pinasse qu'il demanda en Hollandois le Commandant, & ayant appris que c'étoit moy, il s'avança d'une maniére très-civile, il m'embrassa, & me dit qu'il se réjoüissoit de nous voir dans le païs; mais qu'il ne sçavoit pas comment nous avions pû y aborder dans un aussi petit bâtiment qu'étoit le nôtre. Je répondis que nous y étions venus dans un plus grand, mais qu'il étoit échoüé sur les côtes, & que du debris nous avions fait cette Pinasse. Alors il me demanda si tout nôtre monde étoit sauvé. Je luy dis, que nous étions les seuls, & que tout le reste y étoit pery; Car je crus qu'il ne falloit pas luy parler de vous, ni du reste de nôtre troupe que nous n'eussions veu de quelle maniére ils nous traiteroient. Il nous témoigna qu'il étoit touché de nôtre perte, & qu'il prenoit beaucoup de part à nôtre afliction. Ensuite il me fit plusieurs questions au sujet de nôtre voyage, de nôtre malheur, & de l'état present de l'Europe; A quoy je répondis tout ce que je trouvay à propos. Il parut fort satisfait

de mes réponses, & il me dit que nous étions venus dans un païs où nous trouverions plus de secours & plus de civilité, que dans le nôtre propre, & que nous ne manquerions d'aucune des choses qui peuvent rendre heureux les hommes moderez. Nous lui rendîmes graces, & le priâmes de nous dire le nom du païs où nous étions. Il nous dit que le païs s'appelloit en leur langage Sporoumbe, les habitans Sporouï, & qu'il étoit sujet à un païs plus grand & plus heureux, situé au delà des Monts qui s'appelloit Sevarambe, & les habitans *Sevarambi*, dont les principaux demeuroient dans une grande Ville appellée Sevarinde, & que nous n'étions qu'à treize ou quatorze milles d'une autre Ville, mais beaucoup moindre, nommée Sporoude, où il avoit dessein de nous mener. Ce compliment nous surprît, & nôtre visage lui faisant connoître nôtre crainte, il tâcha de la dissiper par ce discours. *Je vous ay déja protesté, nous dit-il, que vous ne devez rien craindre, je vous le redis encore, & je vous asseure que vous n'aurez aucun mal si vous ne vous l'attirez par vôtre défiance & par vôtre opiniâtreté. Vous êtes si peu de monde dans ce petit bâtiment, que vous n'êtes nul-*

nullement en état de vous deffendre contre nos vaiſſeaux remplis de bons hommes, qui ne ſçavent pas moins comment-il faut ſe battre que vous. Vous trouverez qu'ils ne ſont pas ſi barbares que vous pourriez-vous l'imaginer; & peut-être avoüerez-vous qu'ils ne manquent ny d'honneur, ny de charité, ny de bonne foy. Après cela ils ſe retirerent à l'un des bouts de la Pinaſſe, comme pour nous donner la commodité de nous déterminer quel parti nous voulions prendre. Nous reſolûmes de ſuivre le conſeil qu'on nous avoit donné, & de nous confier en la Providence Divine. Celuy qui nous avoit parlé s'avança vers nous, & nous demanda ce que nous avions reſolu. Nous avons reſolu, lui dis-je, de vous obeïr en toutes choſes, & nous nous croyons heureux d'être ſous vôtre protection. Nous ſommes de pauvres malheureux plutôt des objets de pitié que de colere, & nous eſperons de trouver par vôtre moien le ſecours & la conſolation que vous nous offrez avec tant de bonté, paroiſſant touchez de nôtre miſere. Vous y trouverez tout cela, dit-il, & de plus vous verrez en ce païs des merveilles qu'on ne voit point ailleurs. Cependant il fit ſigne à ceux de ſa Chaloupe de s'approcher; ce qu'ils firent

rent, & ils nous apporterent du pain, du vin, des dattes, des raisins, des figues, & de diverses sortes de noix séches, dont nous fimes un bon repas. Celuy qui nous avoit entretenus, me dit que son nom étoit Carchida, & celuy de son compagnon Benoscar. Il voulut aussi sçavoir le mien, que je luy dis. Après cela je le priay de me dire comment il sçavoit parler Hollandois dans un païs si éloigné de la Hollande. Je vous satisferay une autrefois, répondit-il, songeons à nôtre voyage de Sporounde, afin que nous y puissions arriver aujourd'huy avant la nuit. Il commanda de faire avancer une Chaloupe qui n'étoit pas loin de nous, à laquelle on attacha nôtre Pinasse & ils nous tirerent vers le Sud-Est, l'autre vaisseau nous suivant à la rame. Nous abandonnâmes les petites Iles, & nous nous éloignâmes de leur flote, qui ne quita point son poste qu'elle ne nous eût perdu de veuë. Nous voguâmes jusques à deux heures après midy, à travers ce grand Lac salé, qui ressemble plus à une Mer qu'à un Lac, peu après nous eûmes un vent favorable, qui dans deux heures de temps nous poussa hors du Lac dans une grande Riviére, dont nous trouvâmes l'eau douce, & qui nous pa-

parut bordée des deux côtez d'un très beau païs. Nous n'eûmes pas fait deux milles sur cette Riviére que nous arrivâmes à un lieu assez étoit, où l'eau est resserrée par deux murailles épaisses, que les gens du païs ont bâties pour empêcher les débordemens du fleuve. Nous apperceumes le long de ces murailles des bâtimens de pierre, & de brique mêlées ensemble, & bâtis comme de grands châteaux de figure quarrée. Nous montâmes deux milles plus haut, côtoyant toûjours ces murailles, & voyant toûjours de ces bâtimens quarrez, jusques à ce que nous fumez arrivez à la ville de Sporounde. Elle est située sur le confluant de deux grandes Riviéres, dans une grande plaine, où l'on voit des champs semez de bled, des prairies, des vignes, des jardins, & des bôcages très-agréables. La petite chaloupe qui nous suivoit au commencement, nous avoit dévancé pour aller avertir ceux de la Ville. Ce qui fit que quand nous debarquâmes sur le Quay, qui est grand & magnifique, nous trouvâmes beaucoup de peuple qui s'y étoit assemblé pour nous y voir descendre. Carchida qui mit pied à terre le premier fut receu par des hommes graves & majestueux vêtus de noir, avec lesquels

quels ayant parlé quelque temps, il fit ſigne à Benoſcar de nous mettre à terre. Celuy-cy nous dit en peu de mots ce que nous avions à faire, & nous commanda de le ſuivre. En arrivant ſur le Quay, où ces Meſſieurs nous attendoient, en nous inclinant trois fois juſques à terre, nous nous approchâmes d'eux. Ils ſe baiſſerent auſſi un peu en nous ſalüant; & le plus apparent de la troupe me prenant entre les bras, m'embraſſa avec bonté, me baiſa au milieu du front, & me dit: Soyez tous les bien venus à Sporounde. De là ils nous menerent dans la Ville & nous firent paſſer par une porte grande & magnifique, où aboutiſſoit une belle ruë entre-coupée de pluſieurs autres ruës toutes ſemblables. Enfin on nous mena dans une très-belle, maiſon, dont la porte étoit auſſi très-belle, & dont les appartemens étoient diſpoſez à la maniére des Cloîtres, entourez de tous côtez de galleries fort larges, & ayant au milieu un parterre à compartimens de gazon verd. De cette cour on nous fit paſſer dans une grande ſalle baſſe où nous demeurâmes quelque temps debout avec les Meſſieurs qui nous avoient receu au Port, qui nous avoient accompagnez, & qui nous firent diverſes queſtions

tions conformes à celles que Carchida nous avoit déja faites. Peu de temps après on nous mena dans une autre salle, où nous trouvâmes des tables couvertes de viande, & servies à peu près à la manière d'Europe. Alors Sermodas, qui est celui qui est venu presentement avec nous, me demanda si j'avois bon appetit. A quoy je répondis, qu'il y avoit si long-temps que nous n'avions veu un tel souper, que je ne croyois pas qu'aucun de nous en dût manquer. Il sourit, & me prenant par la main, il me fit asseoir près de lui au haut bout de la table. Les autres s'assirent aussi, & Carchida avec Benoscar menerent mes gens à une autre table. On nous regala d'un souper fort propre, après on nous fit monter dans une grande chambre où nous trouvâmes plusieurs licts sur des treteaux de fer, où l'on dit à mes gens de se coucher deux à deux. Pour moy j'eus une chambre en particulier, où Sermodas & les autres m'accompagnerent, & puis m'ayant souhaité le bon soir ils se retirerent. Un moment après Carchida revint, pour me dire qu'il falloit nous preparer à visiter le lendemain Albicormas Gouverneur de Sporounde. Il me dit qu'il nous donneroit

roit les inſtructions néceſſaires pour cette viſite, & il me ſouhaita le bon ſoir.

Le lendemain environ les ſix heures du matin nous entendîmes ſonner une groſſe cloche; une heure après Carchida & Benoſcar entrerent dans ma chambre & me demanderent ſi j'avois bien repoſé, & ſi j'avois beſoin de quelque choſe. Je voulus me lever d'abord; mais ils me dirent que je ne devois pas ſortir du lict qu'on ne m'eût apporté des habits, & que j'en aurois dans un moment. Benoſcar ſortit, & il revint peu après avec des domeſtiques qui m'aporterent du linge, & des habits tiſſus de laine & de corton à la mode du païs. Il en vint encore d'autres avec une cuve pleine d'eau tiéde, où Carchida me dit qu'il falloit me laver tout le corps, avant que de prendre mes habits neufs; il ſortit en attendant avec tous les autres, & ne me laiſſa qu'un valet pour me ſervir. Je me levay donc, & pris le linge & les habits qu'on m'avoit apportez. Je mis par-deſſus une robe de diverſes couleurs, que je liay avec une ceinture, & je me laiſſay ajuſter comme il plut au valet qu'on m'avoit donné pour me ſervir. Carchida étant revenu peu après, me dit qu'il falloit que j'allaſſe avec mes gens trouver Al-

Albicormas, & qu'on n'attendoit que moy. Il m'apprit ensuite de quelle maniére je devois faire cette visite de cérémonie, & nous descendimes dans la Cour, où je trouvay tous mes gens vêtus de neuf a peu près comme moy. Benoscar étoit avec eux qui leur apprenoit de quelle maniére ils devoient se comporter. Nous fumes quelque temps debout dans cette Cour, nous regardant l'un l'autre, jusques à ce que Sermoda entra avec sa suite. Il me demanda si nous étions prêts à le suivre au Conseil. Je répondis que ouï: alors il me prit par la main, & me fit marcher à sa main gauche. Carchida se mit à la tête de mes gens, qu'on faisoit marcher deux à deux comme des Soldats, & Benoscar menoit l'Arriére-garde. Dans cet ordre nous traversâmes quelques ruës, avant que d'arriver à une grande place, qui est au milieu de la Ville. Je vis dans le milieu de cette place un Palais magnifique de figure quarrée, bâty de pierre de taille blanche & de marbre, qui paroissoit noir, mais si propre & si poly, que nous crûmes que l'ouvrier ne faisoit que de l'achever, quoi qu'il fût bâty depuis long-temps. La porte de ce Palais étoit ornée de plusieurs statuës de bronze; & nous trouvâmes de cha-
que

que côté deux rangs de Mousquetaires couverts de robes bleuës. Nous vîmes dans la premiére Cour des Halebardiers en robe rouge, rangez en haye, & dès que nous fûmes entrez nous entendîmes des Trompettes & d'autres Instrumens de guerre, qui faisoient un bruit assez agréable. De là nous passâmes dans une autre Cour de marbre noir, ornée de belles statuës de marbre blanc. Il y avoit au milieu de cette Cour plus de cent hommes vêtus de robes noires, & d'un âge plus avancé que ceux que nous avions veus en entrant. Nous fûmes là quelque temps à les regarder, jusqu'à ce que deux hommes habillez comme ces derniers, avec une écharpe de couleur d'or sur l'épaule, dirent à Sermodas de nous faire avancer Nous montâmes dans le même ordre que nous étions venus jusques dans une grande salle peinte & dorée, où nous nous arrêtâmes encore quelque tems. De-là on nous fit passer dans une seconde salle encore plus belle que la premiére, & puis dans une troisiéme qui les surpassoit toutes deux en richesse & en beauté. Nous apperceumes au bout de cette derniére un throne médiocrement élevé, & à chaque côté divers siéges un peu plus bas. Nous vîmes sur ce throne un homme vêtu de pourpre, qui avoit

avoit l'air majeſtueux ; & ſur les autres ſiéges des hommes vénerables vêtus comme ceux qui nous étoient venus prendre dans la cour. On nous dit que le premier étoit Albicormas, & les autres les principaux Officiers de la Ville, qui gouvernoient avec lui tout le païs de Sporounde. En entrant nous fimes une reverence au milieu de la ſalle ; enſuite nous en fimes une autre plus profonde que la premiére : mais quand nous fûmes arrivez au pied d'un baluſtre qui étoit proche du thrône, & qui le ſeparoit du parterre, nous nous inclinâmes encore plus bas qu'auparavant. Alors tous les Conſeillers ſe leverent, & nous ayant ſalüé par une petite inclination de corps, ils ſe remirent à leur place ; mais Albicormas ſe contenta de nous faire ſigne de la tête. Enſuite Sermodas me prit par la main, me mena près du baluſtre, & faiſant une profonde révérence au Gouverneur, il lui raconta en ſon langage tout ce qu'il avoit appris de nos avantures. Il me ſembla que cette langue avoit quelque choſe de ſemblable dans la prononciation à la Grecque & à la Latine, & qu'elle étoit douce & majeſtueuſe. Quand Sermodas eut achevé de parler, on fit venir Carchida, qui

qui fit au Conſeil une Relation plus étenduë que n'avoit fait le premier, diſant de quelle maniére nous étions venus dans le Lac, qu'ils appellent *Sporaſcumpſo*, comment nous avions été découverts & pris. Ce fut de la maniére que je vai vous dire, ſelon le rapport que l'on m'en fit peu de jours après. Le jour que nous arrivâmes dans le Lac étoit un jour de Fête ſolemnelle par tout le païs, & les Inſulaires étant occupez à la célébrer, il n'y avoit perſonne ſur l'eau, c'eſt pourquoi nous n'y pûmes voir aucun vaiſſeau, quoi qu'il y en ait ordinairement pluſieurs qui vont à la pêche; mais quoi que nous ne viſſions perſonne, nous ne laiſſâmes pas d'être découverts par ceux des Iles, qui ne voulurent pas ſe montrer d'abord, craignant de nous épouvanter: Mais durant la nuit, ils envoyerent des vaiſſeaux pour nous prendre le matin, & pour s'aſſurer ſi bien de nous, que nous ne pûſſions pas fuïr; Car ces peuples font ordinairement bonne garde ſur leurs frontiéres, parce qu'ils craignent que les étrangers ne viennent corrompre, par leur mauvais exemple, leur innocence & leur tranquillité, en introduiſant leurs vices parmi eux.

Dès que Carchida eut achevé de parler,

ler, Albicormas ſe leva, & nous dit en ſon langage, que Sermodas nous expliqua, que nous ſerions bien receus dans le païs, que nous y trouverions toute ſorte de douceur, & que nous demeurerions à Sporounde, juſques à ce qu'il eût receu des nouvelles de Sevarminas Vice-Roi du Soleil, qui demeuroit à la Ville de Sevarinde, où il dépêcheroit un Courier ce jour même, pour l'avertir de nôtre arrivée, & pour lui demander ſes ordres; que cependant nous ne manquerions de rien, & qu'on nous fourniroit tout ce dont nous aurions beſoin, pourveu que nous euſſions ſoin de ſuivre les avis de Sermodas & de ſes Officiers. Je vous exhorte à la moderation & à l'honnêteté ajoûta-t-il, puis il nous congedia.

Je remarquai qu'Albicormas étoit un peu boſſu, & que pluſieurs de ſes Conſeillers avoient le même deffaut; A cela près, il étoit très-bien fait & avoit fort bonne mine. Nous ſceumes enſuite qu'on trouvoit parmi les habitans de cette Ville diverſes perſonnes qui avoient des deffauts naturels, outre un très-grand nombre de perſonnes bien faites, parce que ceux de Sevarinde y envoient tous les gens contrefaits qui naiſſent parmi eux, n'en voulant point ſouf-

frir

frir de semblables dans leur Ville. Nous sceumes aussi que le mot d'*Esperou*, signifioit en leur langage une personne deffectueuse de corps ou d'esprit, & Sporounde la Ville ou le séjour des personnes de cette sorte.

Après qu'Albicormas nous eut congédiez, nous retournâmes à nôtre logis, où nous trouvâmes que le dîner nous attendoit. Nous demeurâmes dans la maison tout l'aprèsmidi, & sur le soir Sermodas & Carchida nous vinrent prendre pour nous fair voir la Ville, où le peuple sortoit de tous côtez pour nous regarder. C'est la ville la plus réguliére que j'aie veuë de ma vie; elle a de grands bâtimens quarrez tous d'une même façon, & qui contiennent plus de mille personnes chacun. Il y en a soixante & seize en toute la Ville, qui a plus de quatre milles de circuit. J'ai déja dit qu'elle est située entre deux grandes Riviéres, qui font naturellement une peninsule, mais l'industrie de ce peuple en a fait une Ile parfaite, en tirant un Canal d'une Riviére à l'autre, environ deux milles au dessus de la Ville. Ce Canal est bordé de deux grandes murailles, entre lesquelles on void dix ou douze ponts qui les lient ensemble, & qui sont tous de

bois

bois, hormi celui du milieu qui eſt fort large, & fortement bâti de pierre de taille. On nous fit voir ce Canal & le païs d'alentour deux ou trois jours après nôtre premiére audience. La nuit environ deux heures après ſouper, on nous mena dans une grande ſalle, où nous trouvâmes quinze jeunes femmes qui nous y attendoient. Elles étoient pour la plupart de belle taille, potelées & vêtuës de robes de toile de coton peintes, & leurs cheveux noirs tomboient à grandes treſſes ſur leurs épaules. Nous fûmes un peu ſurpris de les voir toutes enſemble en rang, ne ſçachant pas pourquoi elles étoient en ce lieu. Sermodas prenant la parole, me parla de cette maniére pour me l'apprendre. *Vous vous étonnez, Maurice, de voir tant de jeunes Femmes enſemble, & vous n'en ſçavez pas la raiſon. Je ſuis même aſſeuré que vous êtes ſurpris de les voir ainſi rangées, & avec des habits un peu differens de ceux des autres Femmes, qui d'ordinaire portent un voile ſur la tête. Scachez donc que ce ſont des eſclaves, qui ne ſont ici que pour vous rendre ſervice. Toutes les Nations du monde ont leurs coutumes: Il y en a qui ſont naturellement mauvaiſes, parce qu'elles ſont oppoſées à la raiſon. Il y en a d'autres qui ſont*

indifferentes, & qui ne ſemblent bonnes ou mauvaiſes que ſelon l'opinion & le préjugé des hommes qui les pratiquent; Mais il y en a auſſi qui ſont fondées en raiſon, & qui ſont véritablement bonnes d'elles-mêmes pourveu qu'on les conſidere ſans préoccupation. Les nôtres ſont preſque toutes de ce dernier genre, & à peine en avons-nous aucune qui ne ſoit établie ſur la raiſon. Vous n'ignorez pas ſans doute, que l'uſage modéré des choſes que la Nature a deſtinées pour ſervir aux créatures vivantes ne ſoit bon de ſoi, & qu'il n'y a que l'abus qu'on en fait qui ſoit effectivement mauvais. Parmi toutes ces choſes il y en a trois principales: La premiére regarde la conſervation de chaque particulier: La ſeconde, l'entretien dans un état heureux: Et la troiſiéme enfin, a pour but l'accroiſſement ou la multiplication de chaque eſpèce.

Pour ce qui regarde la conſervation de chaque particulier; d'un homme, par exemple, elle dépend de certains biens ſans l'uſage deſquels il ne ſçauroit ſubſiſter, parce qu'ils lui ſont abſolument néceſſaires. Le manger, le boire, le dormir, ſont aſſurement de ce genre: Mais parce que l'homme ne ſçauroit être heureux avec ces choſes ſeulement, & que, quoi qu'elles ſoient ſuffiſantes pour ſa conſervation, elles ne ſont pas capables de

lui

lui rendre la vie douce & agréable, l'Autheur de la Nature lui a donné d'autres biens, qui joints avec les premiers, le rendent content, s'il veut être sage & moderé, s'il ne court pas follement après les apparences trompeuses d'un bien imaginaire, & s'il ne suit pas aveuglement la fureur & le dereglement de ses passions. Ces biens qui rendent l'homme satisfait, sont à nôtre avis, la santé du corps, la tranquillité de l'esprit, la liberté, la bonne éducation, la pratique de la vertu, la société des bonnêtes gens, les bonnes viandes, les vêtemens, & les maisons commodes, qui rendent la vie heureuse, pourveu qu'on en use sobrement, & qu'on n'y attache point son cœur.

Mais comme la Nature a voulu borner nôtre vie à certain nombre d'années, au delà desquelles nous ne pouvons plus joüir de tous ces biens, & que nos corps cessant de vivre, ils sont enfin dissous, & chacune de leurs parties reprend sa première forme, ou se revêt d'une nouvelle, elle a aussi voulu conserver chaque espèce, & même l'augmenter par le moyen de la génération, qui pour ainsi dire, fait revivre toutes les creatures, & conserve au monde tous les animaux & les plantes, qui sont un de ses plus beaux ornemens. Pour donc parvenir à son but, elle

a mis dans chaque espèce des mâles & des femelles, afin que de l'union de ces deux sexes vint la génération des animaux, qui est son ouvrage le plus noble, & auquel elle s'occupe le plus. Mais pour rendre l'état de chaque animal encore plus heureux, & pour venir plus facilement à bout de son dessein, elle a voulu attacher à cette union un plaisir, que nous appellons amour; Cet amour est le lien & le conservateur de toutes choses, & lors qu'il est reglé par la droite raison, il ne produit que de bons effets, parce qu'il ne se propose que de bonnes fins; sçavoir, les plaisirs honnêtes, l'accroissement & la conservation de chaque espèce, où tous les animaux tendent naturellement. Sevarias nôtre grand & illustre Legislateur, ayant consideré toutes choses, a bien ordonné de punir l'intemperance & la brutalité; mais il pretend aussi qu'on songe à suivre les desseins de Dieu & de la Nature pour la conservation du genre humain; C'est pour cela qu'il ordonne que ceux qui sont arrivez à un certain âge reglé par les Loix, se marient, & que les Voyageurs puissent habiter avec les esclaves, dont nous avons un assez grand nombre. Ce grand homme nous a dessendu de regarder comme une chose criminelle ce qui sert à la conservation de l'espèce: Mais il ne pré-

prétend point que les excès troublent la moderation qui doit se trouver dans l'usage de tous les plaisirs. C'est pour cette raison que nous ne souffrons pas que personne soit ici sans femme. Vous voiez aussi qu'on vous en a amené autant que vous êtes ici d'hommes, qui vous rendront visite de deux en deux jours durant le reste du temps que vous devez être parmy nous. Je sçai bien que cette coûtume seroit condamnée en Europe, où l'on ne considere pas assez que la vertu se trouve dans l'usage honnête de l'amour, & non pas à y renoncer entiérement; Mais aussi nous ne voyons parmy nous aucun de ces crimes abominables qui deshonorent vôtre païs.

Il ajouta beaucoup de choses, qui n'étoient pas necessaires, pour nous persuader d'accepter l'offre qu'il nous faisoit, dont nous luy rendîmes mille graces, & il fut bien-aise de nous voir satisfaits, & que nous approuvions la conduite de son Legislateur.

Il ne fut pas plutôt party, que deux hommes, qui entrerent dans la salle, nous saluërent en François. Le premier nous dit, qu'il étoit Medecin, & son compagnon Chirurgien; ils nous prierent de leur dire, s'il n'y en avoit pas quelqu'un de nous attaqué du mal de Naples: Nous avons

vons ordre de vous visiter, ajoûterent-ils, si quelqu'un nous déguise la vérité, il en aura de la honte, au contraire s'il la confesse ingenûment, on ne l'en estimera pas moins, & il sera guery en peu de temps. Nous dîmes tous que nous n'avions point de ces sortes de maux ; mais malgré nos protestations, nous fumez visitez chacun en particulier dans une chambre proche de celle où nous étions. Après leur visite, ils nous dirent, qu'ils étoient bien aises de nous trouver exempts d'une maladie très-commune dans les autres Continents, & qu'on ne connoissoit que par ouïr dire dans les Terres Australes. Ils nous dirent de plus, qu'ils avoient demeuré en France durant six années entiéres, & qu'ils avoient veu la plupart de l'Europe & de l'Asie pendant douze ans qu'ils avoient employé à voyager ; que de temps en temps on faisoit partir des vaisseaux de Sporounde, qui passoient les Mers pour le même dessein, & que par ce moyen ils avoient des gens parmy eux qui connoissoient toutes ces nations ; & qui en sçavoient parler les langues. Ce discours nous tira de l'étonnement où nous avions été, lors que Carchida nous parla Espagnol & Hollandois, & que nous vîmes des maniéres

niéres & des coutumes si semblables aux nôtres dans un païs si éloigné, où nous croyions même qu'on ne pouvoit trouver que des hommes barbares. Nous aurions fait diverses questions à ces Messieurs, si nous eussions pû le faire commodément, mais ils se retirerent, & nous nous consultâmes de quelle maniére nous choisirions nos femmes. On trouva bon que j'en prisse une le premier, que mes deux Officiers en fissent de même après moy, & que les autres jetteroient au sort ce qui se fit sans querelle & sans dispute; de sorte que chacun prit une compagne. Ensuite on me ramena dans la chambre où j'avois couché la nuit precedente, & l'on conduisit mes gens dans une longue gallerie, où il y avoit de chaque côté plusieurs petites chambres separées les unes des autres. Ils prirent chacun une de ces chambres, & ils y passerent la nuit. Le lendemain matin la cloche ayant sonné à l'heure ordinaire, Carchida me vint demander comment j'avois reposé la nuit; & me dire qu'il étoit temps de se lever. Ma compagne s'étoit jettée hors du lict, & s'étoit habillée dès qu'elle avoit oüy sonner la cloche: elle ne faisoit que de sortir lors que Carchida entra dans ma cham-

bre. Il me dit que Benoscar étoit allé tirer mes gens de captivité, voulant dire hors des bras de leurs Maitresses, & hors des chambres où ils avoient été enfermez toute la nuit, pour empêcher le desordre & l'échange qu'on auroit pû faire; Ce qui n'étoit pas permis, de peur que si les Femmes devenoient grosses, les Peres des Enfans qu'elles feroient ne fussent inconnus. Quand je fus habillé, je descendis dans la grande salle, où mes gens me vinrent trouver, & où nos Guides nous vinrent prendre pour nous aller montrer divers quartiers de la Ville où l'on travailloit à plusieurs ouvrages; Car les uns y sont occupez à faire des toiles & des étoffes, les autres à coudre, & les autres à forger, ou à d'autres ouvrages differents; Mais Carchida me dit que les bâtimens & l'agriculture étoient les principaux emplois de la Nation.

Nous demeurâmes ainsi dans Sporounde, vivant à peu près de cette maniére, jusques au sixiéme jour, que le Courier qu'Albicormas avoit envoyé à Sevarinde arriva, avec ordre de Sevarminas de nous envoyer à la grande Ville, où il avoit beaucoup d'envie de nous voir. Quand je sceus que nous devions marcher vers Sevarinde,

de, je fus fâché de n'avoir pas dit que vous étiez icy, & sur tout après avoir été bien traité Je ne sçavois de quelle maniére me tirer d'affaire ; mais la raison qui m'avoit porté à cacher la verité étant bonne & solide, je crus qu'Albicormas s'en contenteroit, & nous pardonneroit nôtre déguisement, fondé sur le soin que nous prenions de vôtre seureté, dans le temps que nous doutions même de la nôtre. J'avoüay ingenûment la chose à Sermodas, qui d'abord fut en avertir le Gouverneur. Nous eûmes ordre d'attendre dans Sporounde le retour d'un second Courier qu'on envoya à Sevarminas, pour luy faire sçavoir la cause de nôtre retardement. Il revint six jours après son départ, apportant des ordres au Gouverneur, qui pour y obeïr a fait partir cette flotte pour venir nous prendre, & nous mener tous à Sevarinde, où nous devons comparoître devant le Souverain Magistrat qui y fait sa résidence, & où Sermodas me dit que nous serions encore mieux traitez qu'à Sporounde.

HISTOIRE
DES
SEVARAMBES.

SECONDE PARTIE.


Aurice finit ainſi ſon diſcours, qui nous remplit de joye & d'admiration, ſans nous avoir ennuyé, quoi qu'en effet il eût été long: Mais les choſes qu'il nous avoit racontées étoient ſi extraordinaires, que nous l'aurions paiſiblement écouté, quand ſon recit auroit duré tout un jour. Nous conſultâmes quelque tems ſur la conduite que nous devions tenir, & nous reſolûmes enfin de ſuivre Sermodas, d'aller par tout où il voudroit nous mener, de nous ſoumettre entiérement aux ſoins de la Providence Divine, & de nous fier au bon naturel du peuple de ce païs.

Dans le temps que Maurice nous racontoit toutes ces avantures, quelques-uns

uns de ses gens, poussez du desir d'en parler à leurs amis, vinrent à terre, & en entretinrent presque tout nôtre monde, qui s'assemblant autour d'eux, étoit surpris d'entendre le recit des choses qui leur étoient arrivées. Ainsi ils sceurent toutes ces nouvelles presqu'aussi-tôt que nous, & il ne fut pas besoin d'une seconde Relation pour leur apprendre l'état de nos affaires: Ils étoient disposez d'aller dans ce beau païs dont on leur avoit fait la description: Mais comme la Pinasse que nous avions envoyée à Batavia pouvoit être arrivée à bon port, & que nous ne doutions nullement que le Général n'envoyât des vaisseaux pour nous secourir dès qu'il seroit informé de nôtre malheur & de nôtre nécessité, nous avions encore de ce côté là quelque reste d'esperance, ce qui nous donnoit du chagrin, parce que nous voyions bien que si ces vaisseaux arrivoient, & ne trouvoient personne, ils nous croiroient perdus, & qu'ainsi nous ne pourrions plus esperer de jamais revoir nos amis, ny nôtre patrie. Sur cela Maurice nous dit, qu'à l'égard de la Pinasse il falloit nécessairement qu'elle fût perie, puis que nous n'en avions point eu de nouvelles depuis le temps

qu'elle étoit partie, que par cette raison il n'y avoit pas lieu d'esperer aucun secours de Batavia, & que nôtre retour en Hollande ne seroit pas impossible, ny peut-être difficile, puis que nous étions parmy une nation civile & honnête, qui de temps en temps envoyoit des vaisseaux par delà les Mers, & qui vray-semblablement nous permetroit d'y retourner, nous en fourniroit même les moyens si nous le desirions, & ne voudroit pas nous retenir par force dans leur païs dès que nous n'aurions plus envie d'y demeurer; Enfin que nôtre condition auroit été beaucoup pire, s'il nous eût fallu toûjours demeurer dans le Camp, exposez à mille dangers, & sujets à mille peines. Ces raisons solides de Maurice, qui étoit un homme de bon sens, & qui s'étoit acquis beaucoup de credit parmy nous, par les grands services qu'il avoit rendus, dissiperent tout nôtre chagrin. Nous retournâmes dans ma hute, où nous trouvâmes Sermodas, qui sourit quand il nous vit entrer; & qui nous demanda ce qu'il nous sembloit de la description que Maurice nous avoit faite de la Ville & du peuple de Sporounde. Nous ne pouvons, luy dis-je, en avoir que

des

des pensées avantageuses, & nous souhaiterions déja d'y être, & sommes prêts d'y aller au plutôt, s'il vous plaît de nous y mener. Je suis venu pour cela, repliqua-t-il, je suis bien-aise de vous trouver si bien disposez à me suivre, & vous pouvez vous assurer que vous trouverez le séjour de nos Villes plus beau que celuy de ce Camp, quoy que par vôtre industrie vous en ayez fait une demeure commode. Nous eûmes encore quelque entretien sur cette matiére, & nous lui demandâmes après, s'il ne vouloit pas manger de nos viandes telles que nous pouvions les luy donner: Il nous dit qu'il en mangeroit à condition que nous mangerions aussi des leurs; & il pria Maurice de dire à quelqu'un de ses gens qu'il apportât du vin & des autres provisions du vaisseau. Après diné Sermodas nous dit, que, puis que nous étions resolus de le suivre, nous devions nous mettre en état de partir, & de faire transporter nos gens de la maniére que nous trouverions le plus à propos; mais que selon luy les principaux d'entre nous, & toutes nos femmes, devoient aller le même jour à bord, & qu'il laisseroit quelques-uns des siens qui aideroient nos gens à s'embarquer, & qui nous suivroient a-

près à Sporounde. Je lui dis, que nous avions une partie de nos gens de l'autre côté de la Baye, & que, s'il vouloit nous le permettre, nous y envoyerions Maurice avec un vaisseau ou deux pour les ramener. Vous pouvez le faire, repliqua-t-il, & je donnerai ordre à l'un de nos vaisseaux d'y aller avec lui, & de porter ces gens à la Ville, sans revenir au Camp. Pour, vous, dit-il, s'adressant à moi, prenez ceux de vos Officiers que vous voudrez pour être avec vous, & venez à bord de mon vaisseau, où vous serez peut-être assez commodément. Je pris Van de Nuits & Turcy mon Secretaire, & j'ordonnai à Deveze & aux autre Capitaines de commander en mon absence, & de faire diligemment transporter nôtre bagage. Sermodas laissa Benoscar avec Deveze pour lui aider, & pour le conduire. Après ces ordres donnez nous fimes voiles vers Sporounde, où nous arrivâmes trois jours après nôtre départ de Siden-Berg. Nous fumes reçus presque de même que Maurice, avec cette différence qu'on témoigna beaucoup plus de respect à Van de Nuits & à moi qu'on n'en avoit témoigné aux autres. Albicormas nous fit beaucoup de caresses, & particuliérement à moi, avec
qui

qui il eut pluſieurs converſations touchant l'état de l'Empire, ſur quoy j'étois beaucoup plus capable de le ſatiſaire qu'aucun de nôtre Compagnie. Je trouvay que c'étoit un homme excellent en pluſieurs choſes, & qui avoit une admirable ſolidité d'eſprit. Il m'inſtruiſit de pluſieurs de leurs coutumes & du gouvernement de ſa nation, dont je parleray dans la ſuite, quand je décriray la Ville, les Loix & les Mœurs des Sevarambes. Le jour d'après nôtre arrivée, le bagage fut porté à la Ville, & l'on ne laiſſa rien dans le Camp que ce qui ne valoit pas la peine d'être tranſporté. Nos gens furent traitez comme l'avoient été ceux de Maurice, & tous eurent un habit neuf.

Nous eumes une difficulté au ſujet de nos Femmes. J'ay déja dit que nous avions ordonné dans le Camp, qu'une ſeule ſerviroit à cinq hommes du commun, & que les principaux Officiers auroient ſeuls le privilége d'en avoir chacun une pour eux. Sermodas & ſes compagnons deſapprouverent cette conduite ; L'habitude d'honnêteté qui leur eſt inviolable les obligea de nous en parler comme d'une choſe brutale. Ils m'avoûerent qu'elle deshonoroit leur Païs & leurs Loix, & qu'il

qu'il leur étoit impossible de la souffrir. Je m'excusay sur la nécessité, qui nous avoit obligé de prendre ce party plutôt que d'exposer nos gens à s'égorger. Sermodas me demanda si nous voulions nous soumettre à leurs Loix : Je luy témoignai que nous le souhaitions avec passion, & voyci les mesures qu'il prit. Comptez, nous dit-il, exactement vos gens tant hommes que femmes, & donnez-m'en le rôle, & principalement de ces derniéres qui sont grosses. Cependant vous pourrez garder celles que vous avez déja, ou bien nous vous en donnerons d'autres. Nous consultâmes quelque temps, & ceux des Officiers qui voulurent s'attacher à leurs femmes ne les changerent point. Les autres tirerent au sort comme avoient fait les compagnons de Maurice, à qui il ne fut pas permis de faire un nouveau choix. Les Femmes qui se trouverent enceintes de quelques-uns des Officiers, furent obligées de continuer avec ceux de qui elles étoient grosses. Celles du commun, qui se trouverent aussi enceintes, furent exhortées de s'atacher à celuy qu'elles croyoient le pere de l'enfant qu'elles portoient. Et c'est ainsi que toutes choses furent réglées.

Le

Le cinquiéme jour qui ſuivit nôtre arrivée à Sporounde, Sermodas me vint prendre pour aller au Temple, où *l'Oſparenibon*, ou ſolemnité du Mariage ſe devoit celebrer. Il me dit que c'étoit autant pour nous faire voir cette cérémonie, que pour nous repoſer, qu'on nous avoit fait demeurer ſi long-temps à Sporounde. Il ajoûta que cela ſe faiſoit quatre fois l'année, & que c'étoit une de leurs plus grandes Fêtes, quoi qu'inferieure à celle de Sevarinde. Je me levai d'abord, & pris les habits neufs qu'on m'apporta. On en donna de même à tous mes principaux Officiers, qui me vinrent trouver dans ma chambre pour m'accompagner au Temple, où Sermodas & Carchida nous devoient mener. Nous allâmes enſemble au Palais ou Albicormas nous avoit donné audience; & ayant traverſé diverſes Cours, nous arrivâmes enfin à un Temple grand & ſuperbe, où nous trouvâmes pluſieurs jeunes hommes & pluſieurs jeunes filles tous en habits neufs. Les jeunes hommes avoient ſur leur tête des Couronnes de feüilles vertes, & les Filles y avoient des guirlandes de fleurs. Je n'avois jamais rien veu de ſi aimable que cette troupe de jeunes gens, qui la plupart avoient tous bon air, &

& qui faisoient tous paroître beaucoup de joye.

Un grand rideau tendu sur le milieu du Temple nous empêchoit d'en voir plus de la moitié : nous y demeurâmes près d'une heure occupez à regarder les riches ornemens dont il est embelly, avant qu'il se fit aucun changement. Mais enfin nous entendîmes le son de diverses trompettes, de haut-bois, & d'autres instrumens, puis nous vîmes entrer plusieurs personnes avec des flambeaux allumez, qu'ils mirent dans des chandeliers diversement disposez dans tous les endroits du Temple. On ferma toutes les fenêtres, & l'on tira le rideau qui nous en cachoit l'autre moitié. Nous y découvrîmes un Autel riche & somptueux, orné de guirlandes, & de festons de fleurs ingenieusement rangées sur cet Autel qui étoit au fond du Temple. Nous vîmes à main droite de l'Autel, & dans une hauteur médiocre; un grand Globe de cristal ou de verre fort clair, que quatre hommes n'auroient pû embrasser qu'avec peine. Ce Globe étoit si lumineux, qu'il éclairoit tout le fond du Temple, & jettoit sa lumiére bien avant dans le milieu. Il y avoit de l'autre côté de l'Autel une grande statuë, de pareille hauteur qui re-

reprefentoit une Nourriffe avec plufieurs mammelles qui allaitoient divers petits Enfans artiftement élaborez de même que la ftatuë, qui fembloit leur donner à teter. Entre ces deux figures, & au deffus de l'Autel, il n'y avoit qu'un grand voile noir tout uni & fans ornement.

Cependant la Mufique s'aprochoit toûjours de nous, enfin elle arriva à la porte du Temple, où nous vîmes entrer Albicormas & fes Senateurs, qui s'avancerent vers l'Autel avec beaucoup de pompe & de magnificence. Plufieurs Prêtres allerent à fa rencontre avec des Encenfoirs à la main, en chantant un Cantique. Ils luy firent trois fois la révérence, & puis le menerent à l'Autel, où luy & les Senateurs s'inclinerent trois fois devant le rideau noir, deux fois devant la Statuë, enfuite ils furent s'affeoir fur des Thrônez élevez aux deux côtez de l'Autel. Sermodas me fit mettre aux pieds d'Albicormas avec trois de mes hommes, & il plaça les autres à l'oppofite. Nous ne fûmes pas plutôt affis que les Prêtres allerent vers les jeunes gens dont nous avons parlé, & ils les firent approcher de l'Autel. Ils étoient partagez en deux rangs, les hommes à droite, & les Femmes à gauche. Dès qu'ils

fu-

furent arrivez près de l'Autel, le grand Prêtre monta ſur un ſiége élevé au milieu des deux rangs, & leur fit un diſcours fort ſuccint, aprés lequel on prit un flambeau qui avoit été allumé aux rayons du Soleil, comme j'appris enſuite; & Albicormas deſcendant de ſon Trône, & le prenant à la main, en alluma quelque bois aromatique qu'on voyoit ſur l'Autel, puis ſe mit à genoux devant le Globe lumineux, & y prononça quelques paroles. De là il paſſa vers la Statuë, devant laquelle il plia ſeulement un genoüil, & y prononça auſſi quelques mots comme il avoit fait devant le Globe. Alors les Prêtres entonnerent un Cantique, auquel tout le peuple répondit; & quand il fut achevé, pluſieurs inſtrumens de muſique commencérent à joüer; Cette agreable ſimphonie fut ſuivie d'un concert de voix ſi charmantes, que nous avouâmes que nôtre Muſique de l'Europe n'avoit rien de comparable à celle-ci. Après cela le grand Prêtre s'avança vers la Fille qui étoit la premiére du rang, & lui demanda ſi elle vouloit être mariée. Elle répondit qu'oüy, en faiſant une grande révérence, & rougiſſant en même temps. Il fit enſuite la même demande à toutes les autres, & en receut une

ne

ne pareille réponſe. Pendant qu'il interrogeoit les Filles, un autre Prêtre interrogeoit de même les jeunes hommes qui étoient de l'autre côté; ce qui étant fait, le Prêtre retourna à la premiére Fille, & lui demanda ſi elle vouloit épouſer quelqu'un des jeunes hommes qu'elle voyoit de l'autre côté. Et lors qu'elle eut répondu que c'étoit ſon deſſein, il la prit par le bras, la mena au bout du rang des Garçons, & lui dit de choiſir un Mari. Elle regarda le premier jeune homme, & puis les autres ſucceſſivement juſques au ſixiéme, où elle s'arrêta, & lui demanda s'il vouloit être ſon bon Seigneur & ſon fidelle Mari. Il lui répondit, qu'il le vouloit bien, pourveu qu'elle voulût auſſi l'aimer comme une chaſte & loyalle épouſe doit aimer ſon époux, ce qu'elle promit de faire juſques à la mort. Après cette promeſſe ſolemnelle, il la prit par la main, la baiſa, & la mena vers le bas du Temple. Tous les autres firent ſucceſſivement la même cérémonie, & s'allerent joindre aux premiers. Il y reſta huit jeunes Filles, qui ne purent avoir des maris dont cinq pleines de honte & de confuſion, verſoient des larmes en abondance. Les trois autres n'étoient pas ſi affligées;

&

& quand le grand Prêtre vint vers elles, elles se prirent à sa robe, & elles le suivirent vers Albicormas. Il leur dit quelques paroles, après quoy elles s'avancerent vers les Senateurs, & en choisissant trois d'entr'eux, leur dirent que, puisque par un effet de leur mauvaise fortune elles ne pouvoient avoir un homme pour être entiérement leur mari, elles les choisissoient pour ôter leur opprobre, après avoir été par trois fois publiquement refusées, qu'elles les prioient de les recevoir au nombre de leurs Femmes selon les Loix du païs, & les privileges qu'elles leur accordoient, promettant de leur être toûjours très-affectionnées & très-fidelles. Les trois Senateurs descendirent incontinent, & les prenant par la main les menerent à l'Autel, où ils se tinrent avec elles jusques à ce que tous les autres s'y furent rangez deux à deux. Ces Magistrats étoient des hommes âgez d'environ quarante ou cinquante ans; mais les mieux faits de tout leur Corps.

Les cinq autres Filles étant ensuite interrogées par le grand Prêtre, pour sçavoir si elles vouloient prendre pour mari quelqu'un des Senateurs, ou des autres Officiers de l'Etat; elles répondirent, que n'a-

n'ayant encore tenté le hazard qu'une seule fois, elles vouloient le tenter encore deux, avant que de prendre ce parti. Alors abatant leur voile, elles sortirent du Temple, & furent receues à la porte dans un Chariot couvert, qui les y attendoit, & qui les ramena chez elles. Dès qu'elles furent sorties du Temple, la Musique recommença, & Albicormas allant à l'Autel y prononça quelques mots à haute voix; puis prenant les trois Filles & les trois Officiers, qu'elles avoient choisi, leur joignit ensemble les mains, & leur dit quelques paroles, ausquelles ils respondirent avec une profonde révérence. Il en fit autant à sept ou huit des autres, & laissant faire le reste de la cérémonie à quelques-uns des Senateurs, il alla se rasseoir sur son Trône. Deux Prêtres porterent le feu de l'Autel au milieu du Temple, où les nouveaux mariez, qui portoient des pastilles & des parfums dans leurs mains, firent un cercle entour & chacun des hommes mêlant ses parfums avec ceux de sa Femme, ils les jetterent dans le feu. Puis étant à genoux, chacun d'eux mit la main sur un Livre doré que deux Prêtres leur presenterent. Ils y jurerent obeïssance aux Loix, promettant de les maintenir de tout leur

leur pouvoir pendant tout le cours de leur vie, prenant le grand Dieu, le Soleil & leur Patrie à temoin de leurs ſermens. Cela étant fait, ils marcherent vers l'Autel, où Albicormas fit une courte priére pendant qu'ils étoient à genoux, puis ſe tournant vers eux, il leur donna ſa bénédiction, & ſortit du Temple ſuivi de toute la Compagnie, & d'un nouveau concert de Muſique. De là ils paſſerent dans une ſalle proche du Temple, où nous trouvâmes pluſieurs tables, qui furent tout auſſi-tôt couvertes de viandes. Albicormas me prit avec Van de Nuits, & nous dit que nous ſerions ſes hôtes ce jour là, nous menant à ſa table, où il nous fit aſſeoir parmi les Senateurs. Sermodas prit ceux de mes Officiers qui étoient venus avec moi, & les mena à une autre table; & Carchida & Benoſcar prirent ſoin de ramener au logis le reſte de nos gens, qui pendant toute la cérémonie s'étoient tenus ſur une des galleries du Temple. Le feſtin fut magnifique, & les inſtrumens de Muſique, joüerent durant le repas. Quand il fut fini nous allâmes à un amphitheâtre éloigné du Temple d'environ une portée de mouſquet, & trouvâmes toutes les ruës par où nous paſſions parſemées de fleurs;

fleurs; nous y entendîmes les acclamations d'une grande miltitude de peuple qui étoit sorty pour nous voir. Cet amphitheâtre est bâty de grandes pierres, & n'a pas moins de cinquante pas de diamètre, à compter depuis la muraille extérieure jusques à celle qui lui est opposée. Il est couvert d'une grande voute, dont la hauteur est prodigieuse, & qui le defend du Soleil, de la pluye, & de toutes les autres injures de l'air. Il est plein de siéges tout alentour, depuis le haut jusques au bas, qui occupent une grande partie du lieu, & rendent le parterre d'une grandeur médiocre. Ces siéges étoient pleins de peuple quand nous y entrâmes, mais personne ne fut reçû dans le parterre que les Officiers, les nouveaux mariez & nous. On nous fit asseoir sur les siéges d'en-bas, qui étoient séparez de ceux d'en-haut par une balustrade ronde. Cependant plusieurs jeunes hommes s'exerçoient à la lute, à l'escrime, & à plusieurs autres exercices de force & d'adresse, dont ils s'acquitterent admirablement bien. Après ces exercices tous nos nouveaux mariez se mirent à danser, ce qui dura jusques peu avant la nuit, que les trompettes & autres instrumens sonnerent la retraite.

Nous sortîmes de la même maniére que nous étions entrez, & trouvâmes les ruës pleines de flambeaux & de feux d'artifice, qui faisoient presque un second jour de la nuit.

Albicormas & sa compagnie monterent dans des chariots pour s'en retourner chez eux; les nouveaux mariez se rendirent en ordre aux logis qu'on leur avoit préparez, & Sermodas nous ramena chez nous, où il nous expliqua divers endroits de la cérémonie.

Il nous vint trouver le lendemain au matin, pour nous demander si nous voulions retourner au Temple, voir une autre cérémonie qui n'étoit qu'une suite de la premiére. Nous y consentîmes; dès que nous fûmes prêts, il nous mena vers la porte du Temple, & nous y fit tenir quelque temps. Nous y eûmes à peine demeuré un quart d'heure, que nous entendîmes un concert de musique qui s'avançoit vers nous, & peu après nous vîmes venir vers le Temple les jeunes hommes nouvellement mariez, portant chacun dans leur main une branche d'arbre longue & verte, où pendoit la couronne que chacun avoit le jour precedent, avec la guirlande de sa Femme liez ensemble, d'un linge

linge blanc tout ensanglanté, qui étoit une marque de la virginité des nouvelles mariées. Ils entrerent en triomphe dans le Temple, & quand ils furent arrivez à l'Autel, ils y poserent chacun leur branche d'arbre, la consacrant à Dieu, au Soleil & à la Patrie, qui est representée par la statuë de cette Nourrisse dont j'ai déja parlé.

Cette consécration finie, ils sortirent tous ensemble, dansant au son des instrumens ; & s'en furent chez eux de cette maniére. Cette Fête dura trois jours entiers, avec une réjoüissance générale par toute la Ville.

Cependant le temps étoit venu, que nous devions quitter Sporounde pour aller à Sevarinde, & Sermodas vint nous avertir un jour avant nôtre départ. Il nous mena, moy, Van de Nuits & Maurice chez Albicormas pour prendre congé de luy; Nous le trouvâmes dans sa maison, qui est un beau Palais, quoy que beaucoup inferieur à celuy de la Ville. Il nous receut fort honnêtement, & nous dit que le jour suivant nous partirions pour Sevarinde, ou nous devions comparoître devant le grand Sevarminas. Il nous demanda ensuite ce qu'il nous sembloit de

Sporounde, & des cérémonies que nous avions veûës dans la célébration de *l'Ospa-renibon*. Nous luy répondîmes que nous en étions charmez. Vous allez dans un païs, nous dit-il, où tout est plus beau & plus magnifique, je ne veux pas vous préocuper par la description avantageuse que je pourrois vous en faire, l'experience vous en fera voir beaucoup plus que je ne sçaurois vous en dire. Sermodas doit être vôtre Guide, il vous traitera avec beaucoup de douceur & d'amitié, & je vous exhorte à suivre ses conseils en toutes choses, & à vous gouverner si prudemment, que le grand Sevarminas vous puisse aimer aussi tendrement que je le fais. Alors il nous embrassa, nous baisa au front, & nous dit adieu.

Le lendemain on nous conduisit de bon matin sur le bord de la Riviére, qui coule près de la Ville du côté d'Occident, où nous trouvâmes plusieurs bateaux qu'on nous avoit préparez. Sermodas me mena avec trois ou quatre de mes Officiers dans un bateau couvert d'une grandeur médiocre, mais embelly d'ouvrages de sculpture, bien dorez & bien peints. Nos hommes & nos femmes furent mis dans diverses barques, &

nous

nous remontâmes cette Riviére ſans beaucoup de difficulté, car comme elle paſſe à travers une grande plaine unie, elle coule fort doucement. Nous vîmes ſur ſes bords pluſieurs grands bâtimens ſemblables à ceux que nous avions vûs au deſſous de la Ville que nous ne pûmes pas conſiderer attentivement, parce que nous paſſions fort vîte, & qu'ayant pluſieurs Rameurs, qui s'entrerelevoient de temps en temps, nous faiſions grande diligence. Nous navigeâmes ainſi tout le jour depuis le matin juſques au Soleil couchant, ſans nous arrêter en aucun lieu. Nous arrivâmes ce jour-là à une Ville nommée Sporoümé éloignée d'environ trente milles de Sporounde. On nous y attendoit ce jour-là; car nous trouvâmes un grand peuple aſſemblé ſur le Quay, qui n'y étoit venu que pour nous voir arriver. Sermodas & ceux de nôtre batteau deſcendirent les premiers à terre; nous y rencontrâmes le Gouverneur de la place, nommé Pſarkimbas, qui vint au devant de nous, & nous fit beaucoup de civilités. Il parla quelque temps avec Sermodas, & enfin s'approchant de moy, il me dit, qu'il ſeroit bien aiſe de s'entretenir une heure ou deux avec moy. Je luy répondis que je ſerois toûjours prêt à luy obeïr;

après quoy nous entrâmes dans la Ville de Sporoümé. Elle eſt bâtie comme celle de Sporounde, mais elle n'eſt pas ſi grande de la moitié. Sa ſituation eſt dans un païs très fertile & très-agreable, nous y fûmes reçûs tout de même qu'à Sporounde. Nous y demeurâmes tout le jour ſuivant, ſans y rien voir de remarquable que la punition exemplaire qu'on y fit ſouffrir à quatorze criminels, ce qui ſe paſſa de cette maniére. On les tira de priſon attachez enſemble avec des cordes, & ſéparez en trois bandes. Dans la premiére il y avoit ſix hommes, qui comme nous l'apprîmes, avoient été condamnez à dix ans de punition, quelques-uns pour avoir tué, & d'autres pour avoir commis adultére. Dans le ſecond rang il y avoit cinq jeunes femmes, dont deux devoient être punies durant ſept ans pour ſatisfaire aux Loix, enſuite elles devoient ſouffrir auſſi long-temps qu'il plairoit à leurs maris, parce qu'elles avoient été convaincuës d'infidélité. Les trois autres étoient des filles condamnées à trois années de punition, pour s'être laiſſé ſurprendre avant leur Oſparenibon, c'eſt-à dire le temps de leur Mariage, qui ſe célèbre lors qu'elles ont l'âge de dix huit ans. Les trois jeunes hommes

mes qui les avoient débauchées étoient dans le troisiéme rang, ils étoient condamnez au même châtiment, puis ils devoient les épouser. On les mena de la prison jusques à la porte du Palais, où se devoit commencer l'execution, & où je vis un grand nombre de peuple assemblé.

Je me souviens très-bien qu'une de celles qui étoient infidelles, étoit une femme très-bien faite & de belle taille. Elle avoit le visage parfaitement beau, les yeux noirs, les cheveux châtains, la bouche vermeille, & le teint très-vif & très-delicat. Sa gorge, qui étoit découverte, étoit la plus blanche & la mieux formée que j'aye veûë. C'étoit la premiére fois qu'on l'avoit exposée aux yeux du public pour la punir, de sorte que sa honte & sa confusion étoient extrêmes. Ses larmes couloient sur ses joues en abondance; mais bien loin d'ôter quelque chose à sa beauté naturelle, elles en relevoient l'éclat, & la faisoient encore plus admirer. L'admiration produisoit l'amour, & la pitié se jognant à ces deux passions, touchoient si fort le cœur de tous les assistans, qu'il n'y avoit pas une personne raisonnable parmy eux qui n'en témoignât de la dou-

leur. Mais leur pitié passoit dans un espèce de généreux desespoir, quand ils consideroient que dans peu de momens tous ces charmes alloient être soüillez par les mains cruelles d'un infame bourreau. Toutefois c'étoit un acte de justice ordonné par les Loix contre un crime, qui parmy ces peuples passe pour un des plus énormes; de sorte qu'on ne pouvoit pas sauver cette aimable personne de la rigueur des Ordonnances. L'Executeur alloit déja lever la main pour la frapper, quand tout d'un coup un homme fendant la presse, cria à haute voix: Arrête, arrête. Tous les spectateurs & même les Officiers tournerent les yeux du côté d'où venoit la voix, suspendant l'execution jusques à ce qu'ils sceussent ce que cet homme vouloit dire. Il vint à eux tout hors d'haleine ayant passé difficilement à travers la foule, & s'adressant au principal Officier, il dit, montrant la belle coupable; Qu'il étoit le mary de cette femme, & par consequent fort intéressé dans cette execution; Quil souhaitoit de luy parler avant qu'elle souffrît son châtiment, & qu'après il luy feroit mieux connoître ses sentimens. Alors en ayant obtenu la permission

ſion, il parla publiquement à ſa femme à peu près de cette maniére.

Vous ſçavez, Ulisbe, avec quelle paſſion je vous aimay trois ans avant nôtre Mariage. Vous ſcavez auſſi que depuis que nous ſommes unis par ce lien ſacré, mon amour bien loin de diminuer, a repris toûjours de nouvelles forces, & que la joüiſſance qui finit la paſſion de preſque tous les amans, n'a fait qu'augmenter la mienne. Vous ſcavez enfin, que depuis quatre ans que je ſuis avec vous, je vous ay donné tous les témoignages de l'affection tendre & conſtante qu'une femme pouvoit raiſonnablement attendre d'un bon mary. J'étois perſuadé que vous aviez pour moy les mêmes ſentimens, comme vous me l'aviez mille fois juré, & que vôtre flamme étoit égale à la mienne, & toute infidelle que vous avez été depuis, je croy avoir encore la meilleure partie de vôtre cœur partagé, puis que vous avez été ſeduite par les fineſſes & les ruſes du perfide Flanibas, & que c'eſt par des voyes infames qu'il vous a portée à commettre un crime que vous n'auriez jamais commis par vôtre propre inclination. Il n'y a pas plus de deux heures que j'ay été clairement inſtruit de toute la vérité, & que j'ay ſceu qu'il ne put jamais vous porter à ſatisfaire ſes deſirs illegitimes, qu'après vous avoir

 fait

fait croire par ses lâches pratiques, que je vous avois fait tort, & que j'avois commis avec sa propre femme la faute que vôtre indignation mal fondée, & vôtre injuste desir de vengeance, vous a depuis fait commettre avec lui. Si j'avois sçû plutôt toutes ces choses, vous ne seriez pas venuë icy de cette maniére ignominieuse, & en vous pardonnant l'offense que vous avez faite à nôtre lict conjugal, j'aurois si bien caché vôtre crime, que vous n'auriez jamais été exposée à cette sévére & honteuse punition. Mais puisqu'il n'est pas en ma puissance de vous exempter entiérement de la peine qui vous est préparée, & que vous devez souffrir pour satisfaire aux loix de la Patrie, que vous avez griévement offensées, je feray du moins ce que je puis pour vous; & si les larmes que je vois couler de vos yeux, sont des marques véritables de vôtre repentir; s'il est vray qu'il y ait encore dans vôtre cœur quelque reste de cet amour sincere que vous m'avez jurée tant de fois & dont vous me donniez des témoignages si évidens; enfin si vous me promettez de me rendre entiérement vôtre cœur, sans y souffrir jamais de partage, ce qui me rendra mon premier bonheur, je détourneray de vôtre personne sur la mienne la punition que vous êtes prête de souffrir; Parlez Ulisbe, & faites

que vôtre silence ne soit pas une marque de vôtre peu de tendresse. Il se teut après ces paroles. Sa femme presque noyée dans ses larmes, fut quelque temps sans pouvoir dire une seule parole : mais enfin se tournant vers luy, elle luy répondit. *Mon silence, trop généreux Bramistas, n'est pas une marque de mon peu d'amour, mais c'en est une plutôt de mon desespoir. Je vous ay offensé contre les Loix sacrées de la justice & de l'honneur. Pourquoy trop généreux mary, & digne d'une femme plus fidelle, prenez-vous soin d'une perfide qui vous a trahy, & qui s'est laissée emporter à une vengeance si outrageante ? Pourquoy souffririez-vous les playes que je mérite ? Non, non, Bramistas, que je n'ose plus nommer mon époux, ne prenez plus aucun soin d'une miserable, qui doit être l'objet de vôtre colere, plutôt que de vôtre pitié; mais qui voudroit pourtant de toute son ame souffrir les plus cruels tourmens, & même finir sa vie malheureuse pour effacer son crime. Cessez, cessez de blesser mon cœur par les temoignages d'une bonté & d'une générosité sans égale; Abandonnez ce cœur perfide au cruel chagrin qui le devore, & aux remords éternel que luy doit causer l'horreur de sa faute, & ne vous opposez plus à l'execution des Loix, dont je n'ay que trop merité*

rité la rigueur & la sévérité. Cet entretien arrachoit les larmes des yeux de tous les assistans : Mais enfin le Mary s'étant fait attacher au lieu de sa Femme, &'ayant découvert la moitié de son corps, il y receut les coups que la criminelle devoit souffrir sur le sien. Tous les autres furent aussi châtiez en même temps, on leur fit faire trois fois le tour du Palais; & ils furent traitez si rudement, que le sang couloit de leurs playes. Après cette execution on les ramena dans la prison d'où on les avoit tirez.

Nous apprîmes qu'en de pareilles occasions, le privilège des Femmes de ce païs, qui ont merité châtiment, est d'être exemptées des coups, si leur mari s'offre à les souffrir pour elles; & qu'il y avoit eu plusieurs tels exemples de l'amour des hommes avant celuy-là.

Après cette execution, nous nous en retournâmes chez nous, où nous eûmes Psarkimbas & moy, une heure ou deux d'entretien sur les affaires d'Europe, comme j'en avois eu avec Albicormas & les autres, qui m'avoient fait plusieurs demandes sur ce sujet.

Le jour suivant nous partîmes de bon matin

matin de Sporoümé, & ayant trouvé des bateaux tout prêts, Sermodas me prit moy & les autres qui luy avions tenu compagnie le jour précédent, & nous mena dans le plus commode. Après avoir pris congé de Pfarkimbas nous voguâmes avec diligence jufques à fix milles de Sporoümé, où nous trouvâmes une petite Ville compofée de huit bâtimens quarrez feulement, nommée Sporoünide. Nous y trouvâmes des bateaux differents de ceux dans lefquels nous étions venus, & qui devoient être tirez par des chevaux, parce que l'eau étant plus rapide dans cet endroit, il étoit impoffible de plus remonter à force de rames. En montant nous approchions toûjours des hautes montagnes, que de Haës avoit découvertes de proche le Lac, qu'il avoit trouvé dans la plaine vis à vis du vieux Camp. Elles s'étendoient d'Orient en Occident auffi loin que nous pouvions voir, & paroiffoient fort hautes & fort droites. Nous les avions apperçûës auparavant; mais de cet endroit elles fe découvroient plus diftinctement, & fembloient être très proches.

De Sporoünide, nous fûmes tirez jufqu'à un autre lieu, où nous primes des

chevaux frais, qui nous menerent à une petite Ville nommée Sporoümé, où nous en prîmes encore d'autres, & de la nous fûmes coucher à une petite Ville par delà appellée Sporavité. C'étoit le dernier lieu où nous devions aller par eau, & nous n'y vimes rien de remarquable.

Le lendemain de bon matin nous trouvâmes divers chariots qu'on nous avoit preparez: nous y montâmes pour continuer nôtre voyage par terre. Sermodas me prit avec de Nuis & Maurice dans son chariot pour luy tenir compagnie; laissant la Riviére sur le Couchant, nous tirâmes droit vers le Midy à travers un beau païs ouvert, qui s'élevoit peu à peu vers les montagnes, quoy qu'insensiblement, car la plaine s'étend jusques au pied des montagnes, & c'est ce qui les fait paroître si hautes & si droites. Comme nous traversions le païs nous y découvrions en plusieurs endroits des Villes & des bâtimens quarrez fort beaux & fort agréables. Nous arrivâmes de cette maniére sur les onze heures du matin à une Ville nommée Sporagoüeste: nous nous y reposâmes jusques à deux heures après midy, puis nous poursuivimes nôtre voyage jusques à une Ville nommée Sporagoundo, où nous arrivâmes

vâmes ſur le ſoir, nous y fûmes reçus fort honnêtement par Aſtorbas, qui en étoit Gouverneur. Cette Ville ſituée au pied des montagnes eſt la derniére du païs de Sporoümbe & & contient quatorſe bâtimens quarrez. Nous n'y vimes rien de remarquable que les merveilleux canaux qu'on a faits en divers endroits pour arroſer le païs, qui par le moyen des eaux & la fertilité naturelle du terroir, a les plus beaux pâturages qu'on puiſſe voir. Par ces canaux & par diverſes murailles, ponts & écluſes, on conduit une grande quantité d'eau bien avant dans la plaine; tous ces ouvrages ſont ſi forts & d'un travail ſi prodigieux, qu'on n'en ſçauroit autant faire en Europe pour cinquante millions de livres; & néanmoins l'induſtrie de ces peuples a fait tout cela ſans argent; car ils ne s'en ſervent dans aucun endroit de leur domination, & en eſtiment l'uſage pernicieux. Nous demeurâmes trois jours dans Sporagoundo pour nous y repoſer, & pour voir le pays avant que d'entrer à Sevarambe, qui eſt de l'autre côté des montagnes: Nos Guides ayant tant d'humanité & de civilité qu'ils ne nous preſſoient point du tout, & nous donnoient le temps de prendre du repos, & de nous

nous divertir. Pendant nôtre séjour à Sporagoundo, Astorbas voulut nous donner le divertissement de la chasse & de la pêche. Il nous mena dans des chariots jusques à un bois de Cyprès, qui est à trois milles de la Ville, tirant vers l'Occident. Ce bois est pour la plupart disposé en allées, excepté vers le pied des montagnes, où il y a des arbres de diverses espèces plantez confusément. Ils sont fort épais & fort touffus, & portent diverses sortes de fruits, dont se nourrit un animal semblable au blaireau, quoy que plus gros, dont la chair est fort delicate. Il y en a un grand nombre dans le bois, où personne n'ose chasser que le Gouverneur, qui pour cet effet a des meutes de chiens: ceux du pays nomment cet animal Abroulta. Dès que nous fûmes arrivez à ce bois, nous descendîmes de nos chariots, & entrâmes dans les allées, qui sont, comme j'ay dit, de Cyprès, mais les plus hauts, les plus droits & les plus touffus que j'aye jamais veus. Astorbas nous dit qu'on en coupoit quelquefois pour en faire des mâts de Navire, & qu'ils étoient incomparablement meilleurs que les Sapins. Nous en avions veu d'assez beaux près de Sporounde, mais ils n'étoient pas la moitié si grands.

grands que ceux-là, ny d'un bois si ferme & si serré. Comme nous nous amusions à considerer la beauté de ces arbres, & la maniére dont ils étoient rangez, nous entendimes les chiens qui avoient trouvé la bête, & qui la poussoient vers le milieu du bois, où il y avoit un lieu spacieux environné de hayes épaisses. C'est un endroit où l'on chasse ordinairement les Abroustes; elles y viennent par divers sentiers qui menent à ce lieu, & ne peuvent se sauver parce qu'il est enclos de tous les autres cotez, & ainsi l'on peut sans obstacle les voir combattre avec les chiens.

Nous courûmes en diligence vers ce lieu-là, & nous fûmes nous poster sur un petit tertre élevé au milieu de cet endroit, & d'où l'on peut voir commodément tout alentour. Nous n'y eûmes pas demeuré demi quart-d'heure, que nous y vimes entrer deux Abroustes poursuivis par une trentaine de petits chiens qui les chassoient, sans pourtant en oser aprocher, ils suyoient les uns deça, les autres delà, dès que les Abroustes se tournoient pour se jetter sur eux. Ces petits chiens sont fort adroits, & les Abroustes, qui sont gras & lourds, les atrapent rarement; ils

sont

ſont ſi bien faits à cette chaſſe, & connoiſſent ſi parfaitement la force de leur ennemy, qu'ils ne s'y expoſent qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour les chaſſer. Ils pourſuivirent toûjours les deux Abrouſtes, & leur firent faire trois ou quatre fois le tour du tertre où nous étions, juſqu'à ce qu'ils les euſſent mis hors d'haleine. Ces deux pauvres animaux, qui étoient mâle & femelle, & qui à ce qu'on nous dit, ne ſe quittent jamais s'acculant l'un contre l'autre, ſe deffendirent pendant une demi-heure contre toute cette meute de chiens, qui faiſant un cercle autour d'eux ne leur donnoient aucun repos. Quelquefois ils ſe jettoient ſur les chiens, & puis revenoient ſe poſter l'un contre l'autre comme auparavant, & ſe deffendoient ainſi mutuellement. L'un d'eux ſe coucha une fois ſur ſon ventre comme s'il n'eût pû ſe ſoutenir, ce qui enhardit quelques chiens de s'approcher de luy pour le tourmenter, mais il prit ſi bien ſon temps, que s'élançant ſur le plus avancé, il le prit par la jambe de derriére, & la luy caſſa d'un ſeul coup de dent; après quoy il le déchira avec tant de furie, que je n'ay jamais veu un animal plus cruel ny plus enragé. Cela fit peur à tous les autres chiens, qui

qui n'oſant plus tant s'approcher ſe tinrent mieux ſur leur garde ; Mais ce divertiſſement ayant aſſez duré, on les fit tous retirer, & l'on fit venir à leur place deux grandes bêtes fort ſemblables à des loups, mais beaucoup plus velus, & d'un poil noir & friſé comme la laine des moutons. On les avoit tenus en leſſe juſqu'alors, & dès que ces Abrouſtes les apperçûrent, ils ſe hériſſerent de crainte, & ſe mirent à hurler épouvantablement, connoiſſant les redoutables ennemis avec qui ils devoient combattre, & ſentant les approches de leur mort. Ces deux animaux, qu'on apelle Ouſtabars, étant lâchez, s'avancerent aſſez lentement, firent quelques tours autour d'eux, & puis ſe jetterent deſſus avec beaucoup d'impetuoſité. Les autres ſe deffendirent aſſez long-temps, mais le poil des Ouſtabars les deffendoit contre leurs morſures : de ſorte qu'après un combat d'un quart-d'heure, les pauvres Abrouſtes ne pouvant plus ſe ſoutenir de laſſitude, & du ſang qu'ils avoient perdu, furent tous deux étranglez par les Ouſtabars, & la chaſſe s'acheva de cette maniére.

Après ce divertiſſement, Aſtorbas nous reconduiſit à la Ville, où il nous regala de

de la chair des Abroustes qu'on avoit tuez : nous la trouvâmes fort bonne & fort nourrissante, ayant presque le même goût que la chair des Chevreuils qu'on mange en Europe.

Le lendemain Astorbas nous vint trouver, pour nous dire qu'après le divertissement de la chasse il vouloit encore nous donner celuy de la pêche ; il nous pria de nous y preparer sur le soir, & qu'il viendroit nous prendre pour cela : Il n'y manqua pas ; car environ les deux heures après midy, il vint nous trouver pour nous mener dans un grand Bassin environné de murailles, qui contient une grande quantité d'eau qu'on y fait venir des montagnes, pour la disperser dans plusieurs canaux, qui la conduisent en divers endroits de la plaine, qu'on arrose. Ce Bassin est de figure ovale, & n'a pas moins de trois milles de circuit ; il est près de la Ville du côté d'Orient, & contient une prodigieuse quantité de poisson. Nous y entrâmes sur de grands bateaux plats couverts de toile, pour nous deffendre de l'ardeur du Soleil, qui est très-chaud près de ces montagnes. Il y avoit autour des bords de ces bateaux des trous, où l'on mit de longues perches courbées en arc,

au

au bout desquelles étoient des lignes & des hameçons, amorcez de chair cruë. Quand nous fumes avancez vers le milieu du Lac, on ajusta ces hameçons, après avoir moüillé l'ancre pour faire arrêter ces bateaux. Nous vimes des poissons presque aussi gros que des Saumons, qui s'élancerent deux ou trois pieds hors de l'eau, pour gober la chair qui étoit penduë aux hameçons : Mais comme ces poissons ont beaucoup de force, ils tiroient la ligne, faisoient courber les perches bien avant dans l'eau, & les auroient même rompuës, si elles n'eussent été faites d'un bois très-fort & très-pliant ; après s'être débattus long-temps, ils demeuroient enfin pendus à la perche, & se demenoient dans l'air plus d'un quart-d'heure avant que de mourir. Il y en avoit souvent deux ou trois qui s'élançoient en l'air pour attraper la même amorce, & qui s'entre-choquant les uns les autres, s'empêchoient mutuellement de la prendre : lorsqu'ils pouvoient le moins reüssir, le plaisir en étoit d'autant plus grand. Ils avoient les écailles bleuës, & les plus gros pesoient environ sept ou huit livres. Ils sont très-fermes très-délicats, & aussi bons que les truites saumonnées qu'on prend dans le Lac de Genéve. Nous en pri-

primes environ une trentaine en moins de deux heures de temps avec un plaisir extraordinaire; & ce ne fut pas sans étonnement que nous vimes pêcher en l'air des poissons qui vivent dans l'eau. Je m'informay du nom de ce poisson, & l'on me dit qu'il s'appelloit Fostila en langue du pays.

Après la pêche du Fostila, nous quitâmes nôtre grand bateau pour entrer dans de plus petits, plus legers & plus propres au divertissement qu'on nous alloit donner, qui n'est proprement ny pêche ny chasse, & qui tient néanmoins de tous les deux. Il y a du côté du Bassin, où la terre est la plus élevée, un endroit ou l'on voit croître beaucoup de roseaux, des joncs & d'autres plantes aquatiques. Nous nous avancâmes vers ce lieu-là, & lors que nous en fûmes à un jet de pierre, nous mimes dans l'eau deux animaux un peu plus gros qu'un chat, mais semblables à une Loutre, si ce n'est qu'ils ont le poil d'un gris blanc, qui fait qu'on ne les void pas bien dans l'eau, parce que leur couleur n'en est pas fort differente. On les appelle Safpêmas; & quand ils sont bien apprivoisez, on s'en sert pour prendre un espèce de Canard ou Poule-d'eau, qui

qui ne vole jamais loin, parce que ses aîles sont fort courtes, & que son corps est fort gras; on l'apelle Ebousta. Les deux Safpêmes ne furent pas plutôt dans l'eau qu'ils nagerent avec une vîtesse incroyable vers les roseaux dont ils firent sortir dans un moment dix ou douze Eboustes. Chacun poursuivit le sien; & ce fut un plaisir extrême de voir les tours & les fuites de ces oiseaux, qui tantôt fuioient à demy vol, tantôt plongeoient dans l'eau, & puis s'alloient cacher dans les roseaux, pour éviter les poursuites de leurs ennemis, qui sans se rebuter les suivoient par tout, & ne leur donnoient aucun relâche. Enfin après plusieurs détours, les Eboustes se lasserent si fort, que ne pouvant presque plus se remuer, les Safpêmes les prirent au cou, & les porterent encore vivans au bateau de ceux qui les avoient lâchez, & qui prenoient soin de les nourrir. Après que les Eboustes furent pris, Astorbas en vouloit encore faire prendre davantage; mais Sermodas ne voulut pas le souffrir, il dit que c'étoit assez pour une fois; & nous retournâmes à la Ville très satisfaits de cet agreable divertissement.

Le lendemain nous partîmes de Sporagoundo, marchâmes à pied jusques aux mon-

montagnes, & entràmes dans un valon étroit entre deux rochers fort escarpez à un mille de la Ville. A l'entrée de ce valon Sermodas nous dit, qu'il nous alloit mener en Paradis par le chemin de l'Enfer. Je luy demanday ce qu'il vouloit dire par là, il me répondit, qu'il y avoit deux chemins pour aller à ce Paradis, celuy du Ciel & celuy de l'Enfer; mais que ce dernier étoit le plus court & le plus commode, & que l'experience nous feroit connoître cette vérité. Ce discours nous mit en peine & venant aux oreilles de nos femmes, il leur donna de la crainte & de l'étonnement. Nous marchions sans oser en demander l'explication à Sermodas, voyant qu'il n'avoit répondu à nos premiéres demandes que par un soûris, & qu'il nous avoit renvoyez à l'expérience.

Quand nous fûmes plus avancez dans le valon, nous arrivâmes en un endroit où nous remarquâmes un chemin presque tout çoupé dans le roc. Il fallut y monter par cinq ou six marches, après lesquelles le chemin étoit uni jusques à un jet de pierre de là, où nous trouvâmes d'autres degrez, & puis d'autres, montant ainsi d'étage en étage cinq diverses fois; nous

nous nous trouvâmes alors au pied d'un grand rocher escarpé, au milieu duquel nous vimes une grande voûte très-obscure, par où Sermodas nous dit qu'il falloit passer pour aller au Paradis dont il nous avoit parlé, & que déja toutes nos hardes y étoient entrées sur des traineaux. Il nous fit remarquer en même temps, que sur la main gauche du chemin par où nous étions venus, il y avoit un sentier uny & sans degrez, sur lequel on faisoit glisser les traineaux, qu'on tiroit en haut avec de grosses cordes par le moyen de certaines roues, que des hommes faisoient tourner. Quand nous fûmes arrivez à l'entrée de la voûte, nous y trouvâmes deux maisons bâties de chaque côté, d'où l'on tira des flambeaux pour nous éclairer dans l'obscurité, & des capes de toile cirée doublées de toile de cotton, pour nous couvrir & nous deffendre du froid & de l'humidité. Nous trouvâmes encore un long traineau à l'entrée de la voûte, preparé pour tirer les femmes qui étoient grosses, & pour ceux qui ne pouvoient marcher, & l'on nous dit qu'il y en avoit plusieurs autres dans la voûte preparez pour le même sujet. Tout cela nous donnoit de l'étonnement; cependant nous étions tous assez re-

resolus de marcher par tout où l'on voudroit nous mener, & de céder à nôtre destin : Mais nos femmes se mirent à pleurer comme si on les eût menées au suplice : Sermodas en fut fort surpris. Je demanday quelle en étoit la cause, mais pas un de nos hommes ne put me le dire, ce qui m'obligea d'aller moy-même vers elles, & de leur demander quelle étoit la cause de leur douleur. Alors elles se mirent à lever les mains au Ciel, à se battre le sein, & à me dire que nous allions tous périr, & qu'après être rechapez de la fureur des flots, & avoir surmonté l'horreur du desert, où nous étions menacez de mourir de faim & de soif, nôtre sort étoit bien triste d'être menez par des endroits où nous joüissions d'un bonheur apparent, en un lieu d'où nous devions être précipitez dans l'Enfer avant l'heure de nôtre mort : & que tout le bien qu'on nous avoit fait, n'étoit que pour nous mener plus facilement au lieu qu'on avoit destiné pour nôtre supplice. Sermodas qui m'avoit suivy, entendit leurs plaintes, puis se tournant vers moy ; je vois bien, me dit-il, en regardant nos Femmes, d'un air qui marquoit outre la pitié qu'il avoit de leur foiblesse, l'envie qu'il avoit de rire de leur er-

erreur : je voy bien que les pleurs & les gémiſſemens de ces pauvres Femmes procedent d'une imagination, dont il nous ſera facile de les deſabuſer ; je ſuis fâché d'avoir donné lieu à cette opinion, qui leur fait tant de peine, & qui m'a cauſé tant de ſurpriſe. Je vous ay dit par une eſpèce de raillerie , que je voulois vous mener en Paradis par le chemin de l'Enfer ; & comme je n'ay pas voulu m'expliquer là-deſſus, ny ſatisfaire aux demandes que vous m'avez faites, ces pauvres Femmes , ſans doute , ſe ſont imaginé, que je parlois ſérieuſement, & que nous allions vous précipiter dans les Enfers, quand elles ont veu la caverne où nous devons paſſer : Mais pour leur mettre l'eſprit en repos, je veux bien leur expliquer cette Enigme, & leur dire que cet Enfer n'eſt qu'une voûte, que nous avons faite pour la commodité du paſſage à travers la montagne ; & que ſi nous ne paſſions pas par là, il nous faudroit faire un grand détour, & monter juſqu'au ſommet. C'eſt ce que j'ay nommé le chemin du Ciel, comme j'ay appellé ce chemin ſoûterain le chemin d'Enfer ; voila en peu de mots l'explication de l'Enigme. Au reſte, s'il y a du danger, j'y ſeray expoſé auſſi bien

que vous, & pour vôtre plus grande satisfaction je ne veux pas que vous le couriez tous ensemble, mais seulement que vous envoyiez quelques-uns des vôtres avec moy, qui pourront revenir quand ils auront passé, pour raporter à vôtre monde la vérité de ce qu'ils auront veu. Ce discours, que je répétay à nos crieuses, calma leurs craintes: nous fimes leurs excuses à Sermodas, le priant d'excuser la foiblesse de leur sexe, & de ne pas nous imputer leur faute ; que nous avions receu trop d'asseurance de la bonté de ses Superieurs, & de la sienne en particulier, pour pouvoir jamais en douter, ny rien craindre de la part de ceux à qui nous devions la vie, & tout ce que nous avions. Je leur pardonne de tout mon cœur, répondit-il, mais je m'en tiens à ce que j'ay déja dit, & je ne veux pas qu'il y en ait plus de dix d'entre-vous qui passent par cet Enfer imaginaire, qu'ils n'en ayent oüy faire la description à quelques-uns de ceux qui en auront veu toutes les horreurs: de sorte que sans plus contester, je vous prie de choisir ceux que vous voudrez pour les envoyer avec moy dans ces lieux soûterrains. Comme je vis que Sermodes étoit resolu de s'en

tenir

tenir à sa parole, je pris avec moy Van de Nuits, Maurice, Süart, & quelques autres de mes Officiers pour l'acompagner; de sorte qu'après nous être couverts de nos capes, nous suivîmes les flambeaux qu'on avoit allumez pour nous éclairer dans la caverne. Elle étoit taillée dans le roc en forme de voûte, & pouvoit avoir environ cinq toises de large par le bas, & trois & demie de hauteur. Sur le côté gauche il y en avoit la moitié qui alloit en penchant sans aucuns degrez, & c'est-là que l'on fait glisser les traineaux: Mais sur la droite il y avoit divers étages unis, où l'on montoit par des marches aisées. Nous trouvâmes en tout vingt-six de ces étages; Mais avant que de venir à l'autre bout, environ un mille loin de la sortie Sermodas nous dit que la voûte étoit faite par la nature, & que l'art n'y avoit contribué que quelque chose pour aplanir le chemin, & pour agrandir la caverne aux endroits où elle se trouvoit étroite. En effet, nous remarquâmes que la voûte n'étoit pas si unie de ce coté là que de l'autre, qu'en divers endroits elle s'élargissoit fort, & qu'il y avoit divers glaçons de pierre brillans comme du cristal, qui se formoient d'un es-

pèce de sel qui distille de la montagne, & qui se pétrifie en coulant, & qui forme diverses figures assez étranges. Cet endroit étoit aussi plus froid & plus humide, & nous reconnûmes que nos capes étoient fort utiles dans ce passage. Nous trouvâmes encore, qu'aux endroits où la caverne étoit naturelle, elle n'étoit pas si droite, & qu'elle alloit un peu plus en tournant, que là où elle étoit faite à la main. A deux cens pas de l'issuë elle s'élargit beaucoup, & c'est-là que Sermodas nous fit voir divers grands pots de terre, & d'autres de métail & de verre pleins de diverses drogues, qui servoient à la Medecine, & que l'on fait préparer dans cet endroit, à cause du froid & de l'humidité du lieu. De là nous poursuivimes nôtre chemin & arrivâmes enfin à l'issuë de la voute, qui n'a pas moins de trois grands milles de long: nous entrâmes en même temps dans une fort belle ruë de la premiére Ville de Sevarambe, qu'on appelle Sevaragoündo. Elle est située au milieu d'une longue vallée pleine de belles préries, & tout contre l'endroit de la montagne où la caverne aboutit, de sorte qu'on entre dans la Ville dès que l'on sort de la voûte souteraine.

Le

Le Goûverneur nommé Comuſtas, qui nous vint recevoir à l'entrée de Sevarambe, nous témoigna de la joye de nôtre arrivée, & nous mena dans une grande maiſon quarrée, comme elles ſont à Sporoumbe. Comuſtas étoit un grand homme noireau, d'environ quarante ans, & fort bien fait de ſa perſonne. Il nous demanda où étoit le reſte de nos gens. Sermodas luy raconta ce qui nous étoit arrivé à l'entrée de la voûte, & la terreur panique de nos Femmes, pour n'avoir pas entendu le ſens d'une raillerie qu'il avoit faite, & que cela nous procureroit la ſatisfaction de paſſer le reſte du jour avec luy. Cette avanture le fit rire, cependant il nous dit qu'il étoit bien aiſe que l'erreur de nos femmes lui eût procuré le plaiſir de nous loger, qu'il nous traiteroit le mieux qu'il pourroit; & qu'il alloit donner ordre pour nous recevoir nous & nos gens; qu'en attendant il nous prioit de nous rafraîchir, & de prendre un peu de repos. Il revint peu de temps aprés, & nous pria de venir dîner, ce que nous fimes; aprés le repas nous envoyâmes Süart & de Haës à nos gens pour les conduire à Sevaragoündo, c'eſt à dire à la porte ou à l'entrée de Sevarambe. Car

gundo en leur langage, signifie porte ou entrée; & c'est la raison pourquoy la Ville qui est située de ce côté-la, s'appelle de ce nom, & l'autre, qui luy est opposée Sporagoündo, c'est à dire la porte ou l'entrée de Sporoumbe.

Après diner Comustas nous fit promener dans un petit Bôcage au dessous de la Ville, où passe une petite Riviére ou un espèce de Torrent, qui coulant de l'Orient à l'Occident, précipite ses eaux à travers divers rochers, dont le bruit fait une assez belle cascade. De ce Bôcage nous vimes des Montagnes fort hautes couvertes de grands sapins, & de tous les côtez du valon nous voïons aussi des arbres, que nous ne connoissions pas : comme nous étions dans la belle saison, ces arbres & les eaux qui couloient dans le valon faisoient une verdure & une fraîcheur très-agréable. Comustas nous dit, que si nous avions le temps de demeurer, il nous donneroit le divertissement de la chasse aux Ours, qu'ils appellent Somouga, & dont il y a grand nombre dans ces bois; comme aussi d'un autre animal tout blanc, qui approche fort de la nature de l'Ours, & qu'ils ap-

appellent Erglanta : Mais Sermodas le remerciant, luy dit, que nous ne pouvions demeurer que jusqu'au lendemain, & qu'il le prioit de faire préparer toutes choses pour nôtre départ. Hé bien, dit-il, si vous n'avez pas le temps de demeurer pour voir la chasse, vous en avez du moins pour voir la pêche, en attendant la venuë de vos gens. Sermodas luy témoigna qu'il seroit bien-aise qu'il nous donnât ce divertissement, & qu'il seroit de la partie. Comustas donna ses ordres, & nous mena à demy mille au dessus de la Ville, où la Riviére fait la cascade dont nous avons parlé. Il y a plusieurs Rochers qui s'opposent à son cours, ce qui la fait enfler, & luy fait faire un espèce de Lac portant batteau : Nous y en trouvâmes quatre ou cinq, nous étant mis dans un avec le Gouverneur, nous vimes la pêche d'un petit poisson fort délicat, qui ressemble a nos truites d'Europe, mais il est encore plus ferme & de meilleur goût. On les prend avec des Cormorans, dont on lie le cou, de peur qu'ils n'avalent le poisson. On les lâche, & ces oiseaux prenant leur proye la rapportent dans le bateau. Nous

en avions trois, qui dans une heure prirent plus de quinze livres de poisson. Après la pêche nous retournâmes à la Ville, où nous trouvâmes nos gens qui étoient ravis d'être passez par l'Enfer à si bon marché. Comustas les fit loger, & nous passâmes ainsi paisiblement la nuit à Sevaragoündo. Nous nous disposions à partir de bon matin, quand on vint m'avertir qu'une de nos femmes grosses, qui avoit eu beaucoup de frayeur à la veuë de cet Enfer prétendu venoit de faire une fausse couche, & qu'elle étoit en danger de mourir. J'en avertis Sermodas, qui me dit que cela ne devoit pas arrêter nôtre voyage, qu'on la laisseroit avec quelques-uns de nos gens à Sevaragoündo, où rien ne luy manqueroit, & que Comustas auroit soin de nous la renvoyer quand elle se porteroit bien, ou de la faire enterrer si elle mouroit.

Après cet ordre, nous entrâmes dans les chariots qu'on avoit préparez pour nôtre voyage, & montâmes le long de la Riviére & du valon jusques à un Bourg, composé de quatre quarrez seulement, appellé Dienesté, où nous primes des Chevaux de Relais, & où nous reposâmes

mes depuis onze heures jusqu'à deux. Ce Bourg est à quinze milles de Sevaragoündo, sur la même Riviére, & dans le même valon; il y en a un autre qui aboutit à l'endroit où ce Bourg est situé. Nous devions passer par là: sur les deux heures nous remontâmes en chariot, & marchâmes dix ou onze milles dans ce nouveau valon, qui est très-beau & très-fertile; nous y vimes une quantité prodigieuse de troupeaux, & nous arrivâmes enfin au pied d'une montagne où finit le valon. Nous y trouvâmes une petite Ville, composée de quatre quarrez, nommée Diemeké, où nous devions coucher. La montagne où ce valon aboutit, n'est pas fort haute, & montre un rideau uny qui s'éléve en talus, mais elle est bordée des deux côtez de rochers escarpez, & presque inaccessibles. Nous n'y voyions point de passage, & nous ne pouvions comprendre comment on pouvoit y monter. Nous n'ozions pas même le demander à Sermodas, de peur qu'il ne prît nôtre curiosité pour un nouveau soupçon. Le lendemain matin Sermodas me demanda si nous n'aurions point autant de peur de monter au Ciel,

qu'on en avoit témoigné de descendre aux Enfers, ce qu'il me pria de faire demander à nos femmes : Mais comme elles avoient reconnu la foiblesse de leurs premiéres craintes, & qu'elles avoient été exhortées à nous suivre par tout sans repugnance & sans allarme, elles répondirent qu'elles suivroient Sermodas par tout où il voudroit les mener. Cette réponse le fit soûrire, & lui fit dire que, puisque nous étions dans ce sentiment, il nous meneroit au haut de la montagne par une voye, qui peut-être nous surprendroit; mais qu'il n'y avoit aucun danger, & qu'il y monteroit le premier. Après cela il nous fit passer par une porte faite dans une longue muraille, qui s'étend d'un côté du valon jusqu'à l'autre, proche de la racine du mont. Nous trouvâmes derriére cette muraille divers grands traineaux attachez à de gros cables, qui descendoient du haut de la montagne, où l'on nous dit qu'ils étoient attachez. Ces traineaux contenoient vingt personnes chacun: ils étoient bordez de planches raisonnablement élevées, sur tout sur le derriére, où l'on avoit mis des siéges & diverses cordes pour s'y tenir. Sermodas me dit de choisir ceux que

je voudrois mener avec luy dans ſon traineau, ce que je n'eus pas plutôt fait qu'il y entra, & nous invita par ſon exemple à faire la même choſe. Dès que nous y fûmes entrez, on couvrit la moitié du traineau ſur le derriére, d'une toile, forte ſur laquelle on mit encore des cordes, que l'on attacha ſur le bord du traineau ; de ſorte que nous étions hors de tout danger de tomber. Quand cela fut fait, on donna un coup de ſifflet, & l'on tira une petite corde qui alloit vers le haut, auſſi-tôt nous ſentîmes monter nôtre traineau fort doucement. Quand nous fûmes vers le milieu de la montagne, nous vimes par des trous qui étoient à côté du traineau, un autre traineau comme celuy qui nous portoit, qui deſcendoit en bas, & qui par ſon poids faiſoit monter le nôtre ; car il étoit attaché à l'autre bout du cable, & nous trouvâmes que le cable gliſſoit alentour d'un eſſieu roulant, qui étoit fortement ataché au haut de la montagne. Par ce moyen nous montâmes ce rideau ſans aucune peine, & ſans être tirez, ny par hommes, ny par chevaux, mais ſeulement par un poids plus grand que le nôtre, qui en

descendant nous faisoit monter. Quand le traineau qui nous portoit fut monté, nous demeurâmes au lieu où il s'arrêta, pour voir monter les autres, qui s'éleverent tous comme le premier, sans aucun fâcheux accident. Cependant on nous avoit apprêté au haut de la montagne des chariots, qui nous portérent avec grande diligence à travers une plaine, longue d'environ douze milles jusques à l'autre côté de la montagne. Cette plaine est couverte de pâturages, où l'on void paître une infinité de troupeaux qui y sont pendant huit mois de l'année, puis on les fait descendre dans les valons des environs, parce que les neiges rendent cette montagne inhabitable durant cette saison. Aussi nous n'y vimes ni Ville, ni Village, mais seulement quelques petits Hameaux, & quelques maisons, pour la commodité des Bergers. On l'appelle en langage du païs Ombelaspo. Quand nous fûmez à l'autre côté, nous y trouvâmes des traineaux, semblables à ceux que nous avions eus en montant, & nous nous en servimes de la même maniére pour descendre dans un grand valon rond, qu'on appelle en Latin *Convallis*, où nous trouvâmes une Vil-

Ville de dix quarrez, nommée Ombelinde. Nous y fûmes reçûs fort honnêtement par Semudas, qui en étoit Gouverneur, & nous y couchâmes ce soir-là, y étant traitez comme nous l'avions été par tout ailleurs. Nous n'y remarquâmes rien d'extraordinaire, sinon que les hommes y étoient mieux faits, & les femmes plus blanches & plus belles de beaucoup que tout ce que nous avions veu.

Semudas nous dit que nous trouverions l'Armée sur nôtre chemin, qu'elle étoit campée au pied des montagnes à l'entrée de la plaine, qu'elle y avoit déja demeuré dix jours, & qu'elle y seroit encore quelque temps. Il nous dit aussi qu'il y étoit arrivé quelque desordre au sujet d'un Officier, qu'on acusoit d'avoir négligé son devoir, & de s'être laissé surprendre dans un poste avantageux qu'on luy avoit donné à garder; qu'un party des ennemis s'en étoit saisi, & que cela faisoit un si grand bruit dans l'Armée qu'il croyoit qu'on puniroit cet Officier pour l'exemple, quoy qu'un grand nombre d'amis qu'il avoit s'employassent pour luy, & que sa conduite passée luy eût aquis beaucoup de réputation.

Le

Le lendemain nous partimes de grand matin d'Ombelinde montez ſur des Chameaux, qui portoient chacun ſix perſonnes dans de certains panniers, où il y avoit des ſiéges pour s'aſſeoir. Ces animaux nous porterent fort commodément & fort ſeurement au bas d'une montagne par un chemin oblique, qui nous conduiſit dans un grand valon, où nous trouvâmes une Riviére, aſſez profonde pour être navigable, n'étoit qu'elle avoit des chutes facheuſes & trop de rapidité. Nous trouvâmes au pied de la montagne une Ville de ſix quarrez, nommée Arkropſe: elle eſt à ſix milles d'Ombelinde, nous y trouvâmes des chariots prêts pour nous porter à la couchée, qui étoit à treize milles de là. Après nous être repoſez, nous nous mimes dans nos chariots, & paſſant le long de la Riviére & de la vallée, nous arrivâmes enfin à une Ville nommée Arkropſinde, où nous devions nous embarquer le lendemain, pour faire par eau le reſte de nôtre chemin juſques à Sevarinde. Cette Ville eſt ſituée au bout d'un large valon, ſur le confluant de deux Riviéres, comme Sporounde; elle a des deux côtez pluſieurs hautes montagnes toutes couvertes de bois; & au de là d'une de
ſes

ses Riviéres une plaine agreable ; où l'on voit diverses Villes & divers bâtimens. La Riviére que nous avions veuë la premiére est de beaucoup moindre que l'autre, & se perd dans la derniére au confluant où la Ville est située. Elle coule d'Orient en Occident, & l'autre tout au contraire coule doucement de l'Occident à l'Orient, mais quand elles sont jointes, elles coulent vers le Sud-Oüest, & forment un grand fleuve navigable, nommé Sevaringo, qui reçoit trois ou quatre grandes Riviéres avant que d'arriver à Sevarinde. Brasindas Gouverneur d'Arkropsinde, vieillard grave & vénerable, accompagné de plusieurs personnes des plus apparentes de la Ville, nous vint recevoir à la porte, & nous mena à un grand quarré où nous devions loger. Nous croïons en partir le lendemain ; mais deux raisons nous en empêcherent. La premiére fut les grandes pluyes qu'il fit toute la nuit, qui firent tellement enfler la Riviére, qu'il étoit impossible de s'y hazarder sans une imprudence extrême. La seconde, fut la curiosité de voir l'Armée, qui n'étoit qu'à trois milles d'Arkropsinde. Nous fûmes aussi bien-aises de voir la Ville, qui est très-belle, & presque aussi grande que Sparoun-
de

de. Toutes ces raisons obligerent Sermodas à nous donner quelques jours de repos à Arkropsinde, où Brasindas & ses Officiers nous témoignerent qu'ils seroient bien-aises de nous retenir quelque temps.

Cependant le temps se remit au beau, & le lendemain Sermodas voulut se promener seul avec moy dans le jardin du Gouverneur, qui me parut très agreable. Il y a plusieurs belles allées, de beaux parterres couverts de fleurs, & divers bassins & jets d'eau extraordinaires. Que vous semble de ce païs, me dit-il, le trouvez-vous agreable? Je lui répondis, que j'en étois charmé, & qu'on n'en pouvoit voir de plus beau. Hé bien, dit-il, je suis bien-aise que vous le trouviez à vôtre gré; mais vous en trouverez de beaucoup plus beau d'ici à Sevarinde, & vous en verrez encore de plus agréable au delà de cette grande Ville. Nous avions fait un long détour pour y aller, mais nous ne pouvions pas prendre l'autre chemin, quoi qu'il soit beaucoup plus court, parce que les chariots n'y peuvent pas aller, & qu'il n'est propre qu'aux gens de pied & de cheval, à cause du passage étroit de certaines montagnes, où les chariots ne sçauroient passer; d'ailleurs il n'est pas si agréable que

que celuy que nous avions pris, & n'a pas la commodité des Riviéres. Celle que vous voyez vers l'Occident vient de fort loin, poursuivit-il, elle est douce & profonde, & passe autour de l'Ile, où la Ville de Sevarinde est située. Vous ne faites que commencer d'entrer dans le beau païs, sur le bord du Fleuve vous verrez de belles campagnes pleines de Villes & de bâtimens, au lieu des Montagnes & des rochers que vous avez vûs depuis Sevaragoündo, & quand vous aurez connu les merveilles de Sevarinde, vous avoüerez que je vous ay mené dans un Paradis terrestre au travers de l'Enfer, dont vos femmes avoient tant de peur. Quand je vis que Sermodas étoit de si bonne humeur, je me hazarday à luy faire plusieurs questions sur diverses choses que j'avoies veües, & que je n'entendois pas bien encore. La premiére fut, pourquoy les noms de presque tous ceux que nous avions connus étoient terminez en *A S.* Il me répondit, que cette terminaison étoit une marque de dignité, & ne se donnoit qu'aux personnes qui avoient des Charges honorables; qu'il y avoit encore une autre marque de dignité, qui ne se donnoit qu'au seul Vice Roi du Soleil,

&

& que c'étoit le commencement du nom de Sevarias leur Législateur, comme je le pouvois remarquer au nom du Vice-Roy d'alors, qu'on nommoit Sevarminas. Il me dit encore qu'on donnoit aussi le commencement de ce nom à des lieux considerables, comme à tout le pays par delà les monts, qu'on appelloit Sevarambe, & à la Ville Capitale, qu'on nommoit Sevarinde; que tout cela se faisoit en l'honneur du grand Sevarias, avant lequel ce pays s'appelloit Stroukarambé, & les habitans Stroukarambes. Quand vous aurez apris nôtre langue, ajouta-il, vous connoîtrez la vérité de ce que je vous dis par la lecture de l'Histoire de Sevarias & de ses Successeurs, que vous trouverez sans doute, très-belle & pleine de beaux exemples. Je le priai de me dire encore comment on avoit pû percer la montagne auprès de Sevaragoündo, & combien cet ouvrage avoit coûté. Il me répondit, qu'il n'avoit coûté que la peine de le faire, & que leurs Ancêtres y avoient travaillé dix ans avec quatre mille ouvriers, qui se relevoient les uns les autres, & qui ne quittoient leur travail ny nuit ny jour, hormis aux Fêtes solemnelles, que la grande

de utilité que le public devoit en recevoir, en évitant le grand détour qu'il falloit faire pour aller à Sporounde, avoit été le principal motif qui les avoit portez à l'entreprendre; & que d'ailleurs la nature même y avoit contribué par une longue caverne, qu'ils trouverent toute faite ſous la montagne. Ce travail, pourſuivit-il, étoit difficile; mais rien dont les hommes puiſſent venir à bout, n'eſt impoſſible à nôtre nation, où les particuliers n'ont rien à eux, où le public poſſedant toutes choſes & en diſpoſant, vient à bout de toutes les grandes entrepriſes, ſans or & ſans argent. Vous verrez des ouvrages encore plus grands que tout ce que vous avez vû, & je croy que vous n'en ſerez pas moins ſurpris: Mais quand vous ſerez inſtruit de nôtre gouvernement, ce qui n'eſt pas difficile, vôtre étonnement ceſſera, & vous admirerez ſeulement les hautes vertus, & le bonheur incomparable du grand Sevarias, qui en eſt l'Autheur, & qui eſt après Dieu, la cauſe de nôtre felicité. Il me dit encore pluſieurs particularitez touchant les Loix, les mœurs & les coutumes des Sevarambes, dont je parleray dans la ſuite de cette Hiſtoire. Je le remerciay de la bonté qu'il avoit de me dire

dire ces choses ; & je le priay de m'en dire une qui me surprenoit, & que je ne pouvois comprendre : c'étoit de sçavoir où il avoit appris à parler Hollandois, & comment leurs coutumes étoient si peu differentes de celles des peuples de l'Europe. Vous me demandâtes la même chose dans Sporoumbe, répondit Sermodas, & comme je ne vous connoissois pas encore assez, & que d'ailleurs j'avois alors des raisons de vous taire ce que vous vouliez sçavoir de moy, je ne voulus pas vous expliquer une chose que presentement je seray bien aise de vous apprendre. Sçachez donc que j'ay voyagé dans vôtre Continent, & qu'après avoir demeuré quelques années en Perse, je passay dans les Indes en habit & sous le nom d'un Persan. Je vis la Cour du grand Mogol, de là j'allay à Batavia, & dans les autres Colonies Hollandoises, où je fis un assez long séjour pour en apprendre la langue. Je sçavois déja parler bon Persan, avant même que de partir de Sevarinde, où cette langue est publiquement enseignée. J'avois avec moy deux compagnons qui sont encore en vie, qui seront bien-aises de s'entretenir avec vous & avec vos gens, & qui sans doute vous rendront
tous

tous les bons offices qu'ils ſeront capables de vous rendre, quand nous ſerons arrivez à la grande Ville, où ils demeurent auſſi bien que moy; car je ne demeure point à Sporounde comme vous l'aurez pû croire, mais j'y vay fort ſouvent: Et comme je m'y trouvay lors que Carchida & Benoſcar y menerent Maurice & ſes compagnons, Albicormas me choiſit pour vous aller querir à vôtre Camp, & m'a depuis ordonné de vous conduire à Sevarinde. Pour la reſſemblance des mœurs & des coutumes que vous avez remarquées entre nous & les peuples de vôtre Continent, comme auſſi des langues étrangeres que nous parlons icy, vous ne vous en étonnerez plus, quand je vous auray dit, que Savarias nôtre premier Légiſlateur qui étoit un grand Seigneur Perſan de naiſſance & d'origine, avoit voyagé dans pluſieurs endroits de l'Aſie & de l'Europe. Que dès ſa plus tendre jeuneſſe il avoit appris les lettres Greques, & Romaines & preſque toutes les Sciences ſous un Précepteur Venitien, nommé Giovanni, qui l'acompagna en ce Païs, & qui a laiſſé des enfans parmy nous, dont le nombre s'eſt fort accru depuis ſa mort; Que ce Giovani fut le compagnon inſéparable
de

de Sevarias dans tous ſes voyages, & ſon conſeiller fidelle dans toutes ſes entrepriſes, & ſur tout dans l'établiſſement des Loix & des mœurs qu'ils eſtimerent les meilleures. Pour cet effet ils tirerent des Livres anciens, des nouveaux, des obſervations qu'ils avoient faites dans leurs voyages, & des lumiéres qu'ils avoient naturellement, les Loix & les règles de bien vivre, qu'ils établirent parmy nous: Mais parce que l'homme du monde le plus ſage & le plus éclairé ne ſçauroit penetrer fort avant dans l'avenir, & qu'aucun n'eſt cabable de pourvoir luy ſeul à toutes choſes, le grand Sevarias reconnoiſſant cette vérité fit une Loy, par laquelle il authoriſoit ſes ſucceſſeurs, & même les exhortoit à faire après ſa mort telles Ordonnances & tels Reglemens qu'ils jugeroient néceſſaires, & qui pourroient contribuer au bien & à la gloire de la Nation. Entre autres choſes il leur recommanda l'innocence des mœurs, & leur ordonna de n'avoir point de commerce avec les Nations de l'autre Continent, de peur que leurs vices ne corrompiſſent auſſi les Sevarambes. Cependant comme parmy les hommes vicieux on voit ſouvent briller de grandes vertus, ſoit dans la Politi-
que

que, ſoit dans les Sciences, ou dans les Arts; Sevarias trouva qu'il n'étoit pas avantageux, fuyant leurs vices, de mépriſer leurs vertus, & de négliger les bons exemples, & les belles inventions qu'on peut tirer des Chinois, & des autres peuples de vôtre Continent. C'eſt pourquoy il ordonna qu'on enſeigneroit publiquement la langue Perſienne, qu'on envoyeroit de temps en temps en Perſe des gens qui la ſceuſſent déja bien parler, & que de-là ils pourroient voyager dans les autres Païs, pour y remarquer tout ce qu'il y avoit de conſiderable, afin que de toutes ces remarques on en pût tirer ce qu'il y auroit de bon & de propre à l'uſage de nôtre Nation. Cela s'eſt toûjours obſervé depuis le premier établiſſement, & s'obſerve encore; de ſorte que par le moyen des perſonnes que nous envoyons en Aſie & en Europe, ſous le nom & ſous l'habit de Perſans, nous aprenons de temps en temps tout ce qui ſe paſſe chez les plus illuſtres Nations de vôtre Continent, nous en ſçavons les langues, & en tirons toutes les lumiéres dans les Sciences, les Arts & les mœurs, que nous jugeons pouvoir contribuer à la félicité de nôtre Etat. Voila en peu de mots ce

que j'ay crû vous devoir dire pour vôtre satisfaction & pour faire cesser vôtre étonnement.

Après cette conversation, Sermodas me dit, qu'il nous meneroit voir l'Armée le jour suivant, & que c'étoit une chose très-digne de nôtre curiosité. Le lendemain Brasindas nous fit avertir, de nous preparer à le suivre au Camp. Il vint luy-même peu après, & nous mena déjeûner avec luy. Il me dit d'envoyer querir ceux de mes Officiers que je voudrois prendre avec moy pour aller voir l'Armée, & de luy en faire sçavoir le nombre, afin qu'il donnât ordre pour autant de Chevaux ou de Bandelis qu'il leur en faudroit. Il ajouta que je ne devois pas me mettre en peine des montures, parce qu'il en avoit plus de cent toutes prêtes, & qu'il en pouvoit avoir trois fois autant dans moins d'une heure s'il étoit nécessaire.

Il dit cela d'un air un peu fier, & qui marquoit outre l'abondance du pays, l'autorité qu'il avoit sur toutes choses.

En effet, il n'est point de Monarque plus absolu que le sont les Gouverneurs de toutes les Villes de cette Nation, où tous

tous les biens & les intérêts publics sont commis à leur conduite, & où leurs ordres sont ponctuellement observez, pourveu qu'ils soient selon les Loix établies.

D'abord que Brasindas eut achevé de parler, j'envoyay Maurice pour avertir tous mes Officiers, qui ne tarderent pas à venir, & qui furent menez dans une autre chambre, pour déjeûner. Nous descendimes ensuite dans la cour, où nous trouvâmes un chariot attelé de six grands Chevaux noirs, plusieurs Chevaux de selle, & autant de Bandelis. Le Bandelis est un animal plus grand & plus fort qu'un Cerf, mais le corps n'en est gueres different, & sa tête est presque semblable à celle d'une Chevre; il a de petites cornes blanches & transparentes, & une grosse touffe de crin noir, court & frisé entre les deux cornes; il n'a point de crin au cou, & n'a qu'une petite queuë courte & touffuë; son poil qui est fort ras, reluit comme celuy des Chevaux bien pansez, & l'on en void de diverses couleurs. Il se nourrit d'herbes, de foin, de feüilles d'arbres, de grain, & de diverses racines qu'on luy donne. Il a le pied comme un Mulet, & on le ferre comme nous ferrons les Chevaux, qui luy cédent de beau-

coup en vitesse & en agilité On luy fait porter la selle & une espèce de bride legére sans mords; mais au lieu de cela on luy met un fer dentelé sur le nez, qui le blesse quand on tire les reines, & qui le fait arrêter d'abord; car c'est un animal fort doux & fort traitable.

Brasindas nous fit entrer, Sermodas, Van de Nuits & moy dans son chariot, ses gens & les miens monterent sur des Chevaux ou des Bandelis; & de cette sorte nous allâmes tous ensemble vers le Camp, suivant le cours du Fleuve & des montagnes, qui s'abaissoient peu à peu vers la plaine, au pied desquelles nous trouvâmes l'Armée, campée au bord d'un Ruisseau, qui descendant de ces montagnes, entouroit le Camp puis s'alloit rendre dans le Fleuve. On commençoit de mettre les Soldats en Bataille quand nous y arrivâmes, & dans moins d'une heure toute l'Armée fut sous les armes, avec une promptitude admirable. Elle étoit toute sur une ligne, & pouvoit être environ de douze mille personnes. Je n'ose pas dire d'hommes, parce que les Femmes en faisoient plus d'un tiers; mais c'étoient des Femmes guerriéres, qu'on voyoit sous

ſous les armes, & qui firent l'exercice avec autant d'adreſſe & de bonne grace qu'aucun des hommes, & même avec plus d'exactitude. Il y en avoit à pied & à cheval, le tiers de l'Armée étoit de Cavalerie, composée de Femmes pour la plupart; toute cette Armée étoit diviſée en trois ſortes de gens, qui faiſoient bande à part, & qui avoient trois Camps ſéparez par une palliſſade entre-deux. Les hommes mariez occupoient avec leurs Femmes le Camp du milieu; les Filles celuy de la droite; & les Garçons la gâuche, le même ordre étoit obſervé dans la Ligne, lors qu'ils étoient ſous les armes. J'ay déja dit que ſuivant les Loix des Sévarambes, toutes les Filles ſont obligées de ſe preſenter en mariage dès qu'elles ont atteint l'âge de dix-huit ans, & les Garçons celui de vingt-&-un. L'on peut juger facilement par là que l'aîle gauche de l'Armée étoit composée de perſonnes qui étoient toutes à la premiére fleur de leur âge & de leur beauté. Auſſi je ne croi pas qu'on puiſſe rien voir de plus charmant que cette aimable jeuneſſe, qui outre la beauté naturelle de cette Nation, avoit une adreſſe & une grace extra-

ordinaire au manîment des armes, à quoy elle est exercée depuis l'âge de sept ans. Les Filles Cavaliéres étoient toutes montées sur des Bandelis, & étoient armées de pistolets & d'épées seulement. Elles portoient un casque ombragé de plumes, avec une aigrette sur le milieu, ce qui leur rendoit la mine fiére, & donnoit un nouvel éclat à leur beauté. Elles avoient des cuirasses légéres de fer blanc, ou de cuivre blanchy, & depuis la ceinture jusques un peu au dessus du genoüil elles étoient couvertes d'une espèce de robe fenduë sur le derriére & sur le devant, qui couvroit leur calçon, & laissoit voir leur jambe dans une botte courte, qui ne leur venoit que jusqu'au genoüil. Celles qui étoient à pied se servoient de la picque ou de l'arc, elles étoient plus fortes, plus robustes, & même moins jeunes que celles qui étoient à cheval. Les Picquiéres étoient vêtuës comme les Cavaliéres, hormis qu'elles n'avoient point de bottes, & qu'au lieu de deux pistolets, elles n'en avoient qu'un, qu'elles portoient pendu à la ceinture au dessus de l'épée. Les Archéres n'avoient ny casque ny cuirasse, mais au lieu de cela des bonnets verts, comme tout le reste de

leurs

leurs habits, qui étoient une espèce de symarre, qu'elles retroussoient, & qu'elles lioient avec une ceinture, laissant voir leur calçon & leur chaussure, qui étoient de la même couleur. Elles avoient pour armes leur arc & leur carquois plein de flêches, leur épée au côté, & un pistolet de ceinture comme les Picquiéres. Il n'y avoit que deux Regimens de ces Filles à pied, & autant de celles qui étoient à cheval.

Les jeunes hommes étoient tous montez sur de grands Chevaux, portoient des casques & des cuirasses de fer, semblables à celles qu'on porte en Europe, & étoient armez de mousquetons, de pistolets & de sabres, tout comme nôtre Cavalerie, leurs bottes étoient de même sans aucune difference. Il y en avoit un escadron armé de lances & de rondaches, ceux-là étoient employez à rompre la Cavalerie ou l'Infanterie des ennemis, se couvrant de leurs rondaches, & rompant les rangs par l'impétuosité de leur course. Ils étoient montez sur les plus forts Chevaux, chacun d'eux portoit un fantassin derriére luy, armé seulement d'une épée & d'un pistolet, & qui pouvoit sauter sur la croupe de son Cavalier, ou en descendre avec

beaucoup de facilité. Leur Infanterie consistoit en Picquiers, Hallebardiers & Mousquetaires; il y avoit aussi des Archers armez comme les Femmes, sans presque aucune difference. Les gens mariez étoient aussi distinguez en Infanterie & en Cavalerie, & armez de même que les autres; l'on pouvoit en connoître la difference à leur âge, & à la couleur de leurs habits. Ils étoient tous montez sur des Chevaux, & les Femmes sur des Bandelis, chacun avoit sa Femme à son côté, il en étoit de même de l'Infanterie.

On voyoit dans chaque Régiment des drapeaux & des étendards semblables aux nôtres; les Tambours, les Trompettes, les Timballes, les Cornets, les Fifres, & les Haut-bois y faisoient des concerts guerriers capables de donner du courage aux moins résolus. Dès que l'Armée fut rangée en bataille, Salbrontas, qui en étoit le Général, accompagné de plusieurs de ses Officiers, vint trouver Brasindas, & lui fit son compliment, puis il vint en faire autant à Sermodas, & s'étant entretenu quelque temps avec luy, ils vinrent tous deux vers nous; ce Général après avoir salué toute nôtre Compa-

pagnie par une petite inclination du corps, s'avança vers moy, comme pour me parler. Sermodas me fit signe d'aller au devant de luy; ce que je fis, & je le saluay, me baissant jusques au pommeau de la selle de mon Cheval; car nous étions tous sortis de chariot, & nous avions pris des Chevaux. Il me dit d'abord en Espagnol, qu'il avoit apris que j'étois le Chef des étrangers qui avoient fait naufrage sur les côtes de Sporoumbe; qu'il avoit oüy parler de nous, & de moy en particulier; qu'il sçavoit que j'étois homme de guerre, & que tant à cause de cela, que pour les loüanges que me donnoit Sermodas, il avoit déja conceu beaucoup d'estime pour moy; qu'il seroit bien-aise que je visse l'ordre de leur Armée pour luy en dire mon sentiment, & que pour cet effet il me prioit de marcher près de luy sur sa main gauche. En même temps il pria Brasindas & Sermodas de se ranger à sa droite, & de cette maniére il nous mena d'un bout de la ligne à l'autre, où il nous fit voir tout ce dont j'ay déja parlé. Il me dit de plus, qu'il avoit voyagé sept ou huit ans dans nôtre Continent, & veu diverses Armées en Europe & en Asie, & que la plu-

part de leur discipline venoit de ces pays-là.

Toutes ces troupes saluerent leur Général lors qu'il revenoit d'un bout de la ligne à l'autre & quand nous fumes vis à vis du Corps de bataille, on fit ouvrir tout d'un coup un Bataillon pour faire place à dix pieces d'Artillerie, qu'on tira pour le saluer ; la Mousqueterie enfit autant à son tour : Après quoy la moitié des troupes se sépara de l'autre, & fit une seconde ligne opposée à la premiére, comme si c'eût été deux Armées ennemies. Alors on commença l'exercice, & l'on donna une bataille feinte, avec beaucoup d'adresse, d'ardeur & d'exactitude. Les armes à feu tirerent avec de la poudre seulement, les piques, les hallebardes & les lances ne firent que se choquer un peu ; & les Archers & Archéres décocherent leurs flêches en l'air.

Je m'informai de Salbrontas pourquoy ils se servoient de flêches & de lances, dont nous avions abondonné l'usage en Europe, comme d'une chose de peu d'utilité. Vous en avez, me dit il, abandonné l'usage par caprice plutôt que par raison ; car si vous en aviez bien consideré

l'usage

l'uſage, vous en auriez retenu, ſinon le tout, au moins une partie, comme nous avons fait icy. Nous nous ſervons de flêches pour mettre la Cavalerie en deſordre dès le commencement du combat, & de lances pour l'achever de rompre quand nos Archers y ont mis la confuſion. Pour deux coups de mouſquet qu'on tire, on décoche dix flêches, & ces armes qui ne tuent pas les Chevaux, les bleſſent & les irritent ſi fort, qu'il n'eſt pas poſſible de les tenir dans les rangs. Il n'en faut que peu de bleſſez pour mettre tout un Eſcadron en deſordre, & c'eſt alors que nos lances font miracle, en rompant tout à fait ceux qui ne ſont en deſordre qu'à demy. Il me dit encore pluſieurs choſes là-deſſus, qui me firent admirer ſon bon raiſonnement. Dès que l'exercice fut fini l'on fit venir au milieu des deux rangs trois jeunes Hommes, qu'on avoit ſurpris dans le Camp des Filles, où ils alloient voir leurs Maitreſſes pendant la nuit, & qui avoient déja franchy les barriéres quand on les prit. Ils ne voulurent jamais nommer les filles qu'ils alloient voir, quoi qu'on fit ſon poſſible pour le leur faire confeſſer, & voulurent ſouffrir ſeuls les châtimens que la diſcipli-

ne ordonne contre les fautes de cette nature, sans y mêler leurs Maitresses, qui auroient souffert la même peine, si l'on eût pû les découvrir. Ils étoient tous trois desarmez, nu-pieds, & nu-tête, & passerent à travers deux lignes en cette posture. Toutes les jeunes filles, tant de Cavalerie que d'Infanterie, se separant du reste de l'Armée, firent une longue haye, tenant chacune une longue houssine à la main, & les criminels furent obligez de passer au milieu de cette haye, où ils receurent un coup de chacune des filles; car il ne leur étoit pas permis de donner plus d'un coup chacune; & c'étoit bien assez pour faire beaucoup de mal à ces pauvres Amans, si elles eussent toutes frappé bien fort: mais la plupart le faisoient si doucement, qu'on voyoit bien qu'elles n'étoient pas si en colere qu'elles avoient fait semblant de l'être au commencement. Les Officiers qu'on avoit accusez d'avoir manqué à leur devoir, ne furent pas châtiez, parce que l'accusation n'étoit pas bien vérifiée, & que d'ailleurs ils en avoient appellé à Sevarminas.

Après cette execution, Salbrontas nous

nous mena dans le Camp, nous fit voir sa tente, qui étoit belle & grande, nous montra toutes les autres, & puis nous donna à diner dans un Pavillon tendu près de sa tente. Nous demeurâmes au Camp jusques au soir, occupez à considerer le bon ordre qu'on y observoit, & sur tout la gentillesse & la beauté des Sevarindois & Sevarindoises, dont presque toute l'Armée étoit composée. Sur le soir nous primes congé de Salbrontas, qui me dit qu'il me verroit plus à loisir à Sevarinde; nous nous en retournâmes à la Ville, où nous arrivâmes un peu avant la nuit, & nous eûmes encore le temps de voir quelques restes des réjoüissances publiques: Car il y avoit une Fête solemnelle ce jour-là, à cause que la Lune étoit pleine, & que par tout l'Empire des Sevarambes il est jour de Fête au jour de pleine Lune, & lorsqu'elle est nouvelle. On passe ces jours-là en réjoüissances, ils s'exercent, à la dance, à la lutte, à la course, à l'escrime, & à l'exercice des armes; D'autres s'ocupent à divers jeux d'esprit, où ils font paroître leur éloquence & les connoissances qu'ils ont dans les Arts liberaux. Il y a dans Arkropsinde un Amphi-

phitheâtre semblable à celuy de Sporounde, quoi qu'il ne soit pas si grand, non plus que la Ville, qui n'a que quarante-huit quarrez en tout, mais elle est habitée par des gens beaucoup mieux faits que ceux de Sporounde.

Cependant les eaux des Torrents s'étoient presque tout à fait écoulées, & le Fleuve n'étant plus si débordé qu'auparavant, nous resolumes de partir le jour d'après. Brasindas sçachant nôtre dessein, fit aprêter les batteaux nécessaires pour nous porter à Sevarinde. Nous partimes de bon matin, & descendimes sur la Riviére à travers un beau païs, presque tout uny, où nous remarquâmes de belles Villes, des Bourgs, & des quarrez bâtis en plusieurs endroits du païs, qui est aussi embelli de plusieurs préries, champs, bois & Riviéres, dont je ne sçaurois faire icy la description. Il suffira de dire que je n'ay jamais veu de païs si bien cultivé, si fertile & si agréable que celuy-là. Sur le soir nous arrivâmes à une petite Ville de huit quarrez, nommée Maninde; Nous y reposâmes cette nuit, & le lendemain nous remontâmes dans nos batteaux, & poursuivimes nôtre voyage passant près de plusieurs belles Villes, que

nous

nous découvrions dans le païs, nous tenant debout ſur le tillac de nos batteaux, d'où l'un de nos hommes, qui étoit trop attentif à regarder, ſe laiſſa tomber malheureuſement dans la Riviére, & s'y noya avant qu'on pût luy donner aûcun ſecours. Sur les quatre heures du ſoir nous arrivâmes à la pointe d'une Ile qui ſe fait au milieu du Fleuve par ſa ſéparation en deux branches, qui environnent cette Ile de tous côtez. Elle eſt bordée de murailles hautes & épaiſſes, & a près de trente milles de tour. Sa figure eſt preſque ovale, & ſa longueur eſt depuis la pointe, qui ſepare le Feuve juſqu'à celle où ſes deux branches ſe réüniſſent. Nous paſſâmes vers l'Orient de l'Ile, & environ les ſix heures du ſoir nous arrivâmes à la grande Ville, où nous trouvâmes une foule prodigieuſe de peuple, qui étoit ſorty pour nous voir deſcendre de nos batteaux. Nous mimes pied à terre ſur un très-beau Quay, & de là nous fumes menez à travers de quelques ruës encore plus belles, à un quarré qu'on avoit deſtiné pour nôtre uſage. Nous y fûmes viſitez de la part de Sevarminas, par quelques-uns de ſes Officiers, qui nous firent beaucoup de careſſes, & qui nous di-

dirent que dans quelques jours on nous presenteroit à luy.

Pendant que nous attendions le jour auquel nous devions comparoître devant Sevarminas, qui fut le neuviéme après nôtre arrivée à Sevarinde, Sermodas se tint le plus souvent avec nous dans le quarré qu'on nous avoit donné. C'étoit un bâtiment nouvellement construit habité seulement par quelques esclaves, que nous y trouvâmes, & ces mêmes esclaves y avoient été mis quelques jours avant nôtre arrivée, seulement pour nous y servir; Nous y étions fort bien traitez, & nos Guides prenoient soin de nous instruire de la maniére dont nous devions nous gouverner avec tout le monde, & principalement devant le Vice-Roy, quand nous serions menez en sa presence. Sermodas qui étoit un très-honnête homme, & qui nous avoit pris en amitié, tâchoit de nous divertir tant qu'il pouvoit, tantôt par ses sages discours, tantôt par les diverses promenades qu'il nous faisoit faire, & toûjours par la bonne chére. Il nous fit voir ses femmes & ses enfans, tous grands & tous mariez, qui étoient au nombre de 13. qu'il avoit eus de trois femmes, dont l'une étoit morte, & les deux

deux autres étoient encore en vie. Quant à Carchida & Benolcar nous sçûmes qu'ils demeuroient dans les Iles du Lac, & qu'ils s'en retourneroient d'abord que nous aurions eu audience de Sevarminas.

La maison où nous demeurions étoit située à l'un des bouts de la Ville vers le haut du Fleuve, & de-là nous voions les champs tout pleins d'arbres touffus plantez en ordre, qui faisoient diverses allées sombres & fort agreables. Nous y faisions souvent une promenade avec Sermodas, & diverses personnes considerables de la Ville qui venoient nous voir par curiosité. Nous passions ainsi nôtre temps & Sermodas nous avertit le huitiéme jour que nous devions comparoître le lendemain devant le Vice-Roy & toute sa Cour. Le matin étant venu on nous vint faire lever de bonne heure, & l'on nous mena à des bains placez dans nôtre quarré, où l'on nous ordonna de nous bien laver. On nous donna du linge blanc, & des habits neufs faits à fleurs de diverses couleurs. Le mien étoit le plus riche, & l'on y remarquoit de l'argent tissu avec de la soye à peu près comme les toilles d'or & d'argent qu'on fait en Europe. On nous fit donner

ner

ner à tous un rameau verd pour porter à la main, & nous aiant fait metre deux à deux comme on avoit fait à Sporounde, on nous mena au travers de longues rues droites vers le Palais du Soleil. Ce jour-là étoit jour de Fête parmy les Bourgeois, si bien que toutes les ruës & les balcons étoient pleins de monde qui nous regardoient passer. Après avoir marché de cette maniére près d'une heure de temps, nous arrivâmes enfin dans un lieu spacieux, au milieu duquel nous vimes le Palais du Soleil tout bâty de marbre blanc, & orné de diverses piéces d'architecture & de sculpture de plusieurs couleurs. Il est quarré comme tous les autres bâtimens, & n'a pas moins de cinq cens pas géometriques de front, & deux milles de circuit, grandeur prodigieuse pour une maison. Il a douze portes de chaque côté, qui sont posées à l'opposite les unes des autres, de sorte que l'on peut voir au travers de tout le palais par douze endroits differents. Outre ces douze portes, il y a un grand portail au milieu d'une grandeur excessive, & par où nous devions entrer.

Sermodas nous fit faire alte à la veuë

veuë de ce Palais magnifique, pour nous donner le temps d'en remarquer la beauté. Tous les ordres de l'architecture y sont admirablement bien observez, & ce grand corps de bâtiment est si riche & si majestueux, que je n'ay jamais rien vû qui en approchât. La description exacte d'un tel édifice rempliroit des volumes entiers, & demanderoit des gens habiles en Architecture pour s'en acquitter dignement. Craignant de n'y pas réüssir, & d'ennuyer mon Lecteur, je me contenteray de dire seulement que de toutes les descriptions que j'ay jamais leües, ou oui faire, il n'y en a pas une qui puisse me donner une idée si grande d'une belle structure, que celle que nous vîmes réellement à Sevarinde. Quand nous eumes assez long-temps consideré ce superbe Palais, on nous fit marcher vers le grand Portail, à travers une haye de gens armez, & vêtus de robes bleuës comme à Sporounde. On nous fit arrêter quelque temps devant ce grand Portail, qui a deux cens quarante quatre colomnes de bronze ou de marbre de chaque côté, & plusieurs ordres de pilliers au dessus, entremêlez de diverses figures & statuës. Nous entrâmes par là dans une cour spacieuse,
en-

environnée de portiques, soutenus de beaux pilliers de marbre fort hauts, & taillez de diverses maniéres, le corps du bâtiment étoit blanc dans la cour comme au dehors du Palais. De cette cour on nous fit passer dans une autre toute de marbre noir, ornée de plusieurs figures, & de beaux feüillages de couleurs differentes, enchassez dans le corps du bâtiment, qui comme j'ay dit, étoit de marbre noir fort luisant & bien poly. Nous vimes dans cette cour plusieurs hommes en armes, vêtus de robes rouges, & rangez en haye comme les premiers.

De la cour noire on nous mena dans une de marbre de diverses couleurs, ornée de plusieurs ordres de piliers & de Statuës de bronze admirablement bien faites, & d'une grandeur extraordinaire. De-là nous montâmes par un large escalier peint & doré, & l'on nous fit traverser une grande & belle salle, pour passer dans une autre encore plus belle, & enfin dans une fort longue gallerie, ornée des deux côtez de Statuës d'hommes & de Femmes fort artistement élaborées. De cette gallerie nous entrâmes, en traversant une salle, dans une autre, dont le sol étoit couvert d'un riche tapis. Ce fut là qu'on

qu'on nous fit arrêter, quelque temps, avant que d'entrer dans une salle plus grande & plus magnifique que toutes celles que nous avions veues. On y avoit brûlé des parfums, & divers instrumens de musique y joüoient fort mélodieusement. Nous y demeurâmes quelque temps, admirant la beauté du lieu avant qu'on tirât un rideau vers le fond de la salle, qui s'étendoit en demy cercle, comme le Chœur de nos Eglises. Ce fut dans cet endroit que nous vimes Sevarminas, élevé sur un haut Thrône d'yvoire, & vêtu d'une grande robe de toille d'or. Il avoit autour de sa tête une gloire ou une ombelle faite en rayons, & toute éclatante de diamants & d'autres pierres precieuses : A ses côtez étoient placez deux rangs de Sénateurs vêtus de pourpre, avec une écharpe de toille d'or qui leur pendoit sur l'épaule. Ils étoient douze de chaque côté du Thrône, & l'on voyoit au dessous d'eux un autre rang de trentesix personnages, vêtus de la même maniére, excepté que leur écharpe n'étoit que de toile d'argent. Nous demeurâmes-là quelque temps à considerer avec étonnement cette assemblée pompeuse, jusques à

à ce que deux personnes de celles qui étoient dans le parterre au dela d'un balustre bas, qui fermoit l'entrée du Chœur, vint dire à Sermodas de nous faire avancer. Nous marchâmes trois pas, & fimes une profonde révérence, après on nous fit avancer encore trois pas, & nous nous inclinâmes jusques à terre : alors on nous mena jusques à la balustrade, où nous nous prosternâmes & baisâmes trois fois la terre. On fit ranger mes gens derriére moy, & Van de Nuits & Maurice se tinrent à mes côtez quand on nous commanda de nous lever & de nous tenir droits sur nos pieds. Sermodas s'avança tout contre le balustre, raconta à Sevarminas tout ce qui nous étoit arrivé, & me faisant avancer vers luy, il me prit par la main, & luy dit que j'étois le Commandant des autres Etrangers. Alors Sevarminas me fit un signe de la tête, & me fit dire que moy & mes gens étions les bien-venus dans les Etats du Soleil, & qu'il étoit fort satisfait de nôtre conduite passée : Qu'il esperoit que nous serions toûjours de mieux en mieux, & que nous nous conformerions aux Loix du païs : qu'en le faisant nous pouvions être asseurez

de

de sa protection, de sa bienveillance, & des favorables regards de leur Roy glorieux, qui void toutes choses, & à qui rien n'est caché. Que cependant il nous exhortoit à nous conduire toûjours par les ordres de Sermodas, auquel il avoit ordonné de nouveau d'avoir un soin tout particulier de nous.

Après ces paroles il nous congedia, se tenant sur son Trône luy & ses assesseurs jusques à ce que nous fûmes hors de la Salle. On nous fit sortir du Palais au travers d'autres chambres & d'autres galleries que celles par où nous avions passé, & nous passâmes par le portail opposé à celuy par où nous étions entrez: nous retournâmes ainsi chez nous au travers de nouvelles ruës, dans le même ordre que nous étions venus.

Nous demeurâmes encore dix jours dans cet état sans autre ocupation que celle de nous divertir & de nous promener de tous côtez, pour voir la Ville & les raretez des environs. Mais enfin Sermodas nous prit un jour à part, moy Van de Nuits, Devese & Maurice, & nous dit, qu'il étoit temps après un si long repos que nous & nos gens nous attachassions à quelque ouvrage pour nous ga-

garantir des maux où nous pourroit jetter la fainéantise; & que si nous voulions suivre son conseil, nous examinerions tout nôtre monde, pour voir dequoy chacun étoit capaple, afin de l'employer à ce qu'on le jugeroit le plus propre. Que ce qu'il en disoit ne procédoit nullement d'envie, en les voyant vivre sans rien faire, ny d'aucun espoir de gagner par leur travail, parce que ce seroit au profit de la Nation qui les nourrissoit, mais plutôt que c'étoit pour leur bien, & leur avantage, & de peur que leur oisiveté ne fût de mauvais exemple aux Sevarambes, ausquels elle étoit defenduë par les Loix fondamentales de l'Etat.

Nous luy répondimes tout aussi-tôt, que nous ne desirions pas mieux que d'avoir chacun son employ, & de faire comme les autres en toutes choses, que seulement nous le prions d'excuser nôtre ignorance jusques à ce que nous fussions mieux instruits des Coutumes & des Loix du païs. Que cependant il pouvoit nous ordonner ce qu'il lui plairoit, & que nous tâcherions de lui obeïr en toutes choses. Hé bien, dit-il, nous vous employerons tous sans trop vous fatiguer, & sans même vous séparer, & vous

vous, vos femmes & vos enfans pourrez demeurer enſemble tant que vous voudrez ſous le même Gouvernement où vous êtes. Alors ſe tournant vers moy, il me dit que j'avois ſi bien gouverné mes gens, que ce ſeroit une injuſtice que de m'ôter mon autorité, & que pour me la continuer Sevarminas me faiſoit Oſmaſionta, c'eſt à dire, Gouverneur de l'Oſmaſie ou bâtiment quarré où nous étions logez, & que je pourrois choiſir entre mes gens tels Officiers que je voudrois pour m'aider dans mon nouveau Gouvernement. Il ajoûta qu'il nous inſtruiroit des Coutumes & des Loix du païs, & qu'on auroit beaucoup de charité pour excuſer les fautes que nous viendrions à commettre par ignorance: Mais qu'il nous conſeilloit, affin que nous puſſions vivre avec plus de contentement dans le païs, & converſer avec tout le monde, d'en apprendre la langue, que nous ne trouverions pas difficile, parce qu'elle étoit fort méthodique & fort reguliére. Que pour cet effet il nous donneroit des Maîtres qui tous les jours nous donneroient une leçon à de certaines heures; que pour nous donner plus de loiſir pour nous attacher à cette étude, il ne nous ordonneroit de tra-

vailler que six heures du jour, pendant les premiéres années, quoi que les habitans naturels du païs fussent obligez d'en donner tous les jours huit au travail. Il nous dit de plus, qu'il y avoit beaucoup de Fêtes dans l'année où l'on avoit des spectacles & des divertissemens ordonnez pour le public, & qu'ainsi le travail ne seroit pas fâcheux étant mêlé de beaucoup de récréations, & de jeux agreables, qui donnoient du relâche au corps & à l'esprit.

Quand il fut sorti nous examinâmes nôtre monde, nous trouvâmes qu'il y en avoit quelques-uns capables d'exercer les divers métiers qu'ils avoient apris en Europe. Tous les autres étoient gens de Marine, mais assez robustes, & propres à porter des fardeaux, ou à labourer la terre. Nous avertimes Sermodas, qui nous dit qu'on devoit ben-tôt poser les fondemens d'une nouvelle Osmasie proche de la nôtre, & qu'il y auroit là de l'employ pour tout nôtre monde. Que cependant nous eussions à les distribuer par douzaines, pour mettre un Douzenier à chacune, c'est à dire un Officier qui eût de l'autorité sur eux pour les conduire dans le travail. Que nous eussions aussi soin de régler les affaires

res

res du dedans, ſans nous mettre en peine des vivres, des habits, ny des outils ou inſtrumens néceſſaires à nôtre travail, parce que tout nous ſeroit fourny quand nous en aurions beſoin. Et afin que nous puſſions faire toutes choſes ſelon l'ordre étably dans le païs, il nous donna un modelle du Gouvernement des autres Oſmaſies. Selon ce modelle-là, je fis Van de Nuits & Deveſe mes Lieutenans, ou Doroſmaſiontas, & partageay tous les autres par douzaines établiſſant ſur chacune un Douzenier. Pour la cuiſine & les autres offices du logis, nous ne nous en mimes pas en peine, parce que ne ſçachant ny le langage ny les coutumes, nous n'aurions pû nous en bien aquiter. C'eſt pourquoy Sermodas commit à cela un Sevarambe, nommé Fariſta, qui prenoit ſoin de tout le ménage, & qui commandoit à nos Eſclaves.

Après avoir ainſi reglé nos affaires, on commença de bâtir l'Oſmaſie, dont Sermodas nous avoit parlé, & j'y menay tout nôtre monde pour la premiére fois. Nous y fumes receus par le Maître Architecte, nommé Poſterbas, auquel Sermodas nous recommanda. Celuy-cy employa nos gens à diverſes manœuvres, comme à porter

peu de temps que dans trois ans je la parlois presque aussi bien que ma Langue naturelle : Cela me servit infiniment pour m'introduire dans la compagnie des Sevarambes, & pour observer leurs mœurs & leurs coutumes. Ils ont comme nous des Livres imprimez, quoy qu'ils n'en ayent pas un grand nombre comme nous en avons, mais tous ceux qu'ils ont sont très bons dans leur genre ; car ils n'en souffrent que de bons chez eux. J'en leus quelques-uns qui traitoient de leur Philosophie, de leurs Mathematiques, de leur Rethorique, de leur Histoire, & divers autres, mais je mattachay principalement à lire l'Histoire de ces peuples, & celle de l'établissement de Sevarias premier Legislateur des Stroukarambes; car c'est ainsi qu'ils s'appeloient avant sa venuë. Je m'attachay encore à la lecture de leurs Loix, & à la connoissance de leur Religion, & de leurs Coutumes, dont je rendray compte du mieux que je pourray dans la suite de cette Histoire, que je commenceray par celle de Sevarias, avant lequel tous ces peuples étoient barbares & grossiers comme le sont encore aujourd'huy tous les Austraux de leur voisinage, & je pense même de tout ce Continent. On a écrit plusieurs

chofes de ce grand homme, mais je ne parleray icy que de celles qui ont le plus de rapport à fon établiffement, ou qui peuvent le mieux faire voir par quels moyens il parvint au degré de fageffe & de vertu où il étoit déja parvenu avant fon arrivée aux terres Auftrales. Sans doute les malheurs de fa maifon, fes fouffrances & fes voyages n'y contribuerent pas peu; & l'on void rarement beaucoup de lumiéres dans la fcience du monde, parmy ceux qui ont toûjours vêcu à leur aife chez eux, fans jamais éprouver les rigueurs & l'inconftance de la Fortune, & la malignité des hommes. Sevarias avoit de grands dons de nature; fon éducation fut excellente & toute extraordinaire de celle qui fe donne en fon pays, fes fouffrances encore & fes voyages ne contribuerent pas peu aux lumiéres de fon efprit; fi bien qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'avec tous ces avantages il foit parvenu à une fi haute fageffe, & qu'il en ait donné des marques fi éclatantes dans le grand Theâtre où la Fortune l'avoit élevé.

Quant à la Ville de Sevarinde, qui porte fon nom, on peut dire que c'eft la plus belle Ville du monde, foit qu'on en juge

juge par sa situation, & le terroir fertile qui l'environne, ou que l'on considere la beauté du climat, & l'air salubre du Païs où elle est bâtie, avec l'ordre & la magnificence de ses bâtimens, & la bonne police qu'on y observe.

Elle est située dans une Ile, qui a près de trente milles de circuit, & qui se forme au milieu d'un très-grand Fleuve, où se déchargent plusieurs autres Riviéres. Cette Ile est ceinte d'une épaisse muraille, qui la fortifie tout alentour, de sorte qu'il est presque impossible d'y faire descente sans la permission des Habitans, quand on auroit la plus grande Armée du monde. Le terroir en est extrémement fertile, & produit une prodigieuse quantité de fruits excellens : toutes les terres d'audelà du fleuve sont aussi d'une merveilleuse fertilité à plus de vingt lieuës à la ronde. L'air y est extrémement sain, & le climat fort beau, étant environ au 42. degré de Latitude Méridionale.

Elle est bâtie au milieu de l'Ile, sa figure est quarrée, & contient outre son Palais, qui est au centre de la Ville, deux cens soixante-sept Osmasies ou

bâtimens quarrez, pleins d'Habitans. Chacune de ces Osmasies qui contient plus de mille personnes logées à leur aise, a cinquante pas Geometriques de front, & quatre grandes portes opposées l'une à l'autre, avec une grande cour au milieu remplie de verdure. Ses murailles sont d'une espèce de marbre ou de pierre blanche, qui se polit fort bien, & les maisons ont toutes quatre étages de hauteur.

Dans toutes les ruës, qui sont fort droites & fort larges, on void des piliers de fer qui soutiennent de larges balcons, sous lesquels on marche à couvert de la pluye & du Soleil. Tous ces balcons sont garnis de beaux vases remplis de terre, où croissent diverses fleurs & divers arbrisseaux, qui font comme autant de petits jardins contre les fenêtres. Au dedans des Osmasies tout alentour de la cour sont de pareils balcons & de semblables jardins, & de la verdure au milieu de la cour, où l'on void une fontaine & un jet d'eau au centre de la fontaine & de la maison. Cette eau vient du haut du toict, on l'y fait monter d'ailleurs, pour éteindre le feu en cas de nécessité, de-là elle se distribuë dans les bains, dans

dans divers offices, dans tous les appartemens, & enfin dans la fontaine du parterre par divers tuyaux qu'on a mis en plusieurs endroits pour cet usage. On lave les ruës de la Ville quand on veut, & l'on pourroit y mettre trois pieds d'eau si l'on vouloit ; ce qui se void rarement dans un terrain élevé comme celuy-là, & qui n'a rien du marêcage. On peut marcher sur les toicts des Osmasies, & en faire le tour, comme aussi faire courir l'eau tout à l'environ. Dans les grandes chaleurs de l'Eté on tend des toiles sur les ruës aussi haut que les tuiles des maisons, ce qui les rend fraîches & sombres, & preserve les passans des rayons du Soleil, si bien qu'on n'y est presque pas incommodé de la chaleur. On en fait de même dans les cours, & pour cet effet on attache des poulies aux murailles où l'on passe des cordes attachées aux tentes, & par ce moyen on les éleve en haut, pour empêcher les rayons du Soleil de donner contre les murailles, & de les échauffer. Toutes ces commoditez font que bien que l'Eté soit fort chaud dans tout le pays, néanmoins il n'est point incommode dans Sevarinde, & je puis dire

que je n'en ay passé en aucun endroit de l'Europe où il fût moins fâcheux que dans cette Ville, où l'on void par tout de l'eau, de l'ombre, des fleurs & de la verdure.

Les principaux ornemens de la Ville sont le Palais, & le Temple du Soleil, l'Amphitheâtre & le Bassin, qui est au bout de l'Ile; mais comme l'Ile même est toute environnée de fortes murailles, on la prendroit aisément pour une Ville.

Sevarinde est située au milieu de cette Ile, & cette Ile est presqu'au milieu des terres qui apartiennent à la Nation: Car on a pour maxime, de ne s'étendre que peu à peu & cela aux environs de la Ville Capitale, à mesure que le peuple s'augmente. Il est vray qu'on compte depuis la Mer jusques aux dernieres Osmasies au dessous de Sevarinde tout le long du fleuve, près de cent cinquante lieuës. La plupart de ce païs est habité par les Sevarambes presque comme une ligne: mais si l'on prend la traverse à vingt lieuës de chaque côté de l'Ile, on ne voit plus que de grandes forêts, habitées seulement par des Lyons, des Tygres,

gres, des Erglantes, des Cerfs, des Bandelis, & d'autres bêtes ſauvages : Ces forêts appartiennent aux Sevarambes, à près de cinquante lieuës de chaque côté de leur Capitale, & encore plus loin, tout le long du fleuve en tirant vers la Mer, & il y a bien quarante lieuës en montant vers Sevaragondo, qui eſt la premiére Ville de Savarambe, ſur le haut des montagnes en venant de Sporounde Tout le païs au delà des monts ſur le rivage de l'Ocean, où demeuroient autresfois les Preſtarambes, n'eſt habité que juſques aux petites Iles du Lac, où Maurice & ſes compagnons furent pris, encore n'eſt-ce que ſur le chemin de Sporounde à Sevarinde ; car Sevarias ayant raſſemblé tous ces peuples qui étoient diſperſez dans les bois, où ils ne vivoient, que de chaſſe, de fruits ſauvages, & de quelques légumes, & leur ayant apris à cultiver la terre à la maniére de nôtre Continent, il leur en falut beaucoup moins ocuper, parce qu'un arpent bien cultivé leur rendoit plus de fruits que cinquante arpens cultivez à leur maniére. Ils ſe ſerrérent donc autour de Sevarinde au commencement, & de-là ils ſe ſont

peu à peu répandus tout aux environs à près de vingt lieuës sur les côtez du Fleuve, & à près de trente au dessous de la Ville du côté de la Mer du Sud, où ils s'habituent plus volontiers qu'aux autres endroits, à cause de la commodité du Fleuve & des autres Riviéres qui s'y déchargent. Ils font souvent de nouvelles Colonies; car ils multiplient beaucoup, & l'on compte déja dans toutes leurs terres près de cinq mille Osmasies, ramassées en Villes ou en Bourgs, ou dispersées en divers endroits du païs, trois en un lieu, deux en un autre, mais on en void aussi de toutes seules.

Toutes les terres cultivées y sont, comme j'ay déja dit, d'un grand raport, tant par leur fertilité naturelle que par l'industrie des Habitans qui n'en peuvent souffrir d'inutiles autour de leurs habitations, & qui n'épargnent ni soins, ni peines, pour fertiliser jusques aux lieux les plus stériles, sur tout aux environs de Sevarinde. Pour cet effet ils ont creusé divers canaux à travers leurs plaines, pour arroser par tout, les lieux arides, & d'autres pour dessécher les terres marécageuses. Il y a deux endroits proche de Sevarinde, où se remarquent, agreable-

ment en cela les effets de leur labeur & de leur industrie.

L'un est à trois milles au dessous de la Ville, & dans la même Ile où elle est bâtie, où l'on void de très belles préries, & des allées d'arbres fort touffus.

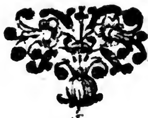
Avant l'arrivée de Sevarias, ce lieu presentement si beau, n'étoit qu'un marais bourbeux & puant, qui ne produisoit que des roseaux ; mais par le moyen des canaux qu'ils y ont creusez, & de la grande quantité de terre qu'ils y ont portée, ils en ont fait un terrain très-fertile & très-agréable.

L'autre endroit est au delà du Fleuve du côté d'Occident à six ou sept milles de la Ville. Ce n'étoit autrefois qu'une grande plaine sablonneuse, où rien ne croissoit; Mais par le moyen des Riviéres qu'on y a conduites par des Canaux, & par une invention qu'ils ont trouvée de dissoudre le sable, de l'engraisser & de le convertir en bonne terre, les Sevarambes ont fait de cette plaine un des plus beaux & des plus fertiles lieux du monde ; Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces sables ainsi dissous & engraissez par les moyens dont ils se servent sans presque aucune

peine, au lieu de s'amaigrir par les fréquentes récoltes qu'on en tire, deviennent toûjours plus gras & plus fertiles. Il y a une infinité de terroirs sablonneux dans nôtre Europe qui ne servent de rien, & que l'on pourroit rendre très-féconds & très-profitables, si l'on avoit cette invention. Je la trouvay si merveilleuse, que je ne fus jamais content que je n'en eusse appris le secret, ce qui ne me fut pas fort difficile, d'abord que j'eus appris la langue du Païs, parce que les Sevarambes, qui ne sont guidez par aucune avarice particuliére, & qui ne sont riches qu'avec l'Etat, ne font nul mystére des choses de cette nature. J'espere de publier cette invention en Europe si jamais j'y arrive, & que j'y trouve des personnes assez raisonnables, & assez puissantes pour vouloir entreprendre de tels Ouvrages où la dépense n'est pourtant pas fort grande, & dont les profits ne manquent jamais d'être très-considerables & très-avantageux au Public & aux particuliers.

Après avoir fait une description succincte de la Ville de Sevarinde, comme elle nous parut à nôtre arrivée, je croy qu'il est temps de traiter de l'Histoire, des Loix & des Mœurs des Sevarambes, en

en commençant par la Vie de Sevarias, que j'ay eu le loiſir de lire aſſez ſouvent durant pluſieurs années de ſéjour que j'ay fait dans Sevarambe, pour en remarquer ce qu'il y a de plus conſiderable & de deſcendre en ſuitte à celle de ſes Succeſ-ſeurs.



HIS-

HISTOIRE DE SEVARIAS, LEGISLATEUR DES SEVARAMBES,

Premier Viceroy du Soleil, & celle de ses Successeurs.

Ou troisiéme Partie de l'Histoire des SEVARAMBES.

JE serois trop long si je raportois ici tout ce qu'on a écrit de la vie de ce grand homme, dont la sage conduite & les actions admirables ont fait la matiére de plusieurs volumes. J'en choisirai seulement les endroits les plus remarquables & les plus essentiels à l'Histoire de ce peuple heureux, qui croit devoir

voir toute sa félicité aux soins & à la prudence de ce Législateur incomparable. Il étoit Persan de nation & de fort ancienne origine, puis qu'il descendoit des Parsis, dont on voit encore plusieurs familles dans la Perse, qu'on distingue par ce nom des Tartares qui se sont emparez de cet ancien Royaume. Ces Parsis, qui sont les veritables originaires du païs, ont retenu plusieurs coutumes de leurs Ancêtres, dont celle d'adorer le Soleil & le Feu, est une des principales. Ils n'ont point embrassé le Mahometisme commme le Sophi & ses autres Sujets: De sorte que Sevarias étant né Parsis, il fut élevé dès sa plus tendre jeunesse dans la Religion de ses Peres. Il s'appelloit dans son païs SEVARIS AMBARCES, étant le fils aîné d'un Seigneur nommé Alestan Hosser Ambarces, qui parmy ceux de sa Religion étoit grand Prêtre du Soleil. Le lieu de sa naissance & de sa demeure n'étoit pas éloigné de cette partie de la Perse, qui s'étend le long du Golfe Persique. Sa Famille s'y étoit conservée avec éclat pendant toutes les guerres, malgré les persecutions des Tartares, jusqu'au tems de cet Alestan, qu'elle perdit baucoup de son ancienne splendeur, par la malice des puissans ene-

nemis, que l'envie lui avoit suscités.

Les Sevarambes comptent le temps par Dirnemis, qui contiennent chacun sept révolutions Solaires. Suivant leur supputation, pour l'accommoder à la nôtre, Sevarias nâquit l'an de grace 1395. & trente-deux ans après il fit sa premiére descente dans les Terres Australes; c'est à dire l'an 1427. qui est celui, où ces peuples ont établi leur principale époque.

Pendant les six premiéres années de son âge, Sevaris fut élevé parmy les femmes du Palais de son pere selon les mœurs & les coutumes de sa Nation; Mais Alestan qui étoit un homme d'esprit & très-habile dans l'Astronomie & dans toutes les sciences receuës parmy les Parsis, ayant remarqué dans cet enfant tous les caractéres d'un naturel extraordinaire; qu'il observoit & vouloit imiter presque tout ce qu'il voyoit faire aux autres, & que même il y reüssissoit au-delà de tout ce qu'on en auroit pû esperer dans une si tendre jeunesse, il resolut de cultiver son esprit avec soin, & de luy donner une éducation proportionnée à l'excellent génie qu'il faisoit déja paroître. Il se porta d'autant plus facilement à cette résolution, qu'il avoit la commodité de l'executer par le moyen d'un

d'un de ſes eſclaves nommé Giovanni qui étoit homme de vertu, très-fidéle & très-ſçavant.

Ce Giovanni étoit Venitien de naiſſance, & Chrétien de Religion; il avoit déja ſervi Aleſtan trois ou quatre ans de ſuite, avant qu'il luy donnât la conduite de ſon fils. Quelque temps auparavant il avoit été pris par des Pirates, & puis acheté par quelques Marchands, qui le vendirent au grand Prêtre du Soleil. Il avoit naturellement de l'eſprit & de la vertu, & comme dès ſes jeunes ans on avoit eu ſoin de l'élever aux belles Lettres, il en avoit aquis une connoiſſance plus que mediocre, avant que ſon malheur lui eût fait perdre ſa liberté. Ses premiers Maîtres qui étoient des gens ignorans & groſſiers ne prirent pas garde à ſes bonnes qualitez: Mais Aleſtan, qui, comme je l'ay déja dit, étoit homme d'eſprit, connut bien-tôt le mérite de ſon eſclave & le traita avec tant de douceur & d'humanité, qu'il l'engagea par une forte inclination à préférer le ſervice d'un ſi bon Maître, à la liberté qu'il lui avoit ſouvent offerte, quoi qu'il eût une grande envie de le retenir dans ſa maiſon, pour lui donner la conduite de ſon fils. Quand donc Sevarias fut entré

entré dans la septiéme année de son âge, Giovanni prit le soin de son éducation. Alestan après luy avoir donné toute l'autorité qu'il faut à un Gouverneur, ne luy ordonna pas seulement d'instruire son fils dans les Sciences & dans les Arts, mais encore de le former à la vertu, sans quoy les lumiéres de l'esprit ne sont pas seulement inutiles, mais très dangereuses. Il luy remit devant les yeux la douceur avec laquelle il l'avoit toûjours traité, & les marques particuliéres qu'il luy avoit souvent données de son estime & de sa bienveillance; Enfin il luy dit, que pour derniére preuve de cete estime & de la confiance qu'il avoit en luy, il commettoit à sa sage conduite le plus précieux de tous ses biens, qui étoit son fils. Giovanni receut avec un profond respect ces témoignages avantageux de la bonté de son Maître, & s'attacha si fortement au service & à l'éducation du jeune Sevaris, que dans peu d'années il luy fit faire des progrès extraordinaires dans l'étude des belles Lettres, & dans les exercices du corps, mais sur tout dans la pratique de la vertu. Il est vray qu'il trouva un sujet bien disposé, car outre la douceur naturelle & l'inclination honnête qui paroissoit dans

ce

ce jeune Prince, il vit bien-tôt briller en luy un esprit vif, pénétrant & judicieux, accompagné d'une mémoire très-heureuse, ce qui se rencontre rarement dans une même personne. Il sceut si bien cultiver ces belles dispositions qu'à l'âge de seize ans, Sevarias sçavoit parfaitement la Langue Italienne, entendoit assez bien la Latine & la Greque, & avoit lû dans toutes ces Langues les Autheurs qui pouvoient le plus contribuer à polir son esprit, & le confirmer dans l'amour de la justice & de la sagesse. Outre ces belles qualitez de l'ame, il avoit toutes les parties du corps nécessaires à un honnête homme. Il étoit bien fait de sa personne, il avoit outre une taille riche, & un beau visage, une mine douce & majestueuse, qui le fesoit aimer & respecter en même temps de tous ceux qui le regardoient. Il joüissoit d'une santé ferme & son corps robuste & vigoureux, plein de force & d'agilité, le fit parfaitement bien reüssir dans tous les exercices qu'on lui fit apprendre.

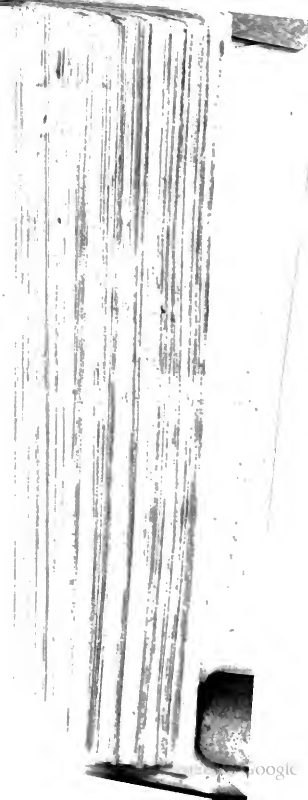
Tant de qualitez éminentes le rendoient l'amour de ses parens, l'admiration & l'esperance des Parsis, & un objet d'envie aux ennemis de sa maison. Car la longue prospérité de sa Famille avoit suscité bien

des

des envieux à son Pere, & luy en auroit suscité beaucoup davantage, si par son adresse & sa modération, Alestan n'eût étouffé dans leur naissance, mille mauvais desseins, que plusieurs personnes jalouses de son bonheur avoient formé contre luy. Mais quelque sage & modéré qu'il fût, il ne put empêcher qu'un Seigneur de ses voisins ne luy fit plusieurs insultes, sous pretexte de quelques interêts qu'ils avoient à démêler ensemble. Comme leur haine s'augmentoit tous les jours par de nouveaux sujets, ils se firent enfin une guerre ouverte, & l'ennemi d'Alestan lui dressa diverses embûches pour le tuer, mais pas une ne reüssit.

Ces mauvais succès ne l'empêcherent pourtant pas de lui en dresser de nouvelles, jusques-là, qu'il vint un jour lui-même accompagné d'un grand nombre de Gens armez, attendre Alestan & son fils dans un bois, où ils étoient à la chasse.

Par bonheur un Seigneur Parsis de leurs amis les y étoit venu rencontrer, quoy qu'on ne l'eût pas invité ; & comme il avoit amené beaucoup de monde avec lui, il fortifia extrémement le parti d'Alestar, qui sans cela auroit couru grand risque d'être





d'être accablé par le nombre de ſes ennemis. Ils ne manquerent pas de ſe jetter ſur luy & ſur les ſiens une heure après qu'il fut arrivé dans le bois, où ils ne croyoient pas le trouver ſi bien eſcorté. Neanmoins comme ils étoient encore les plus forts en nombre, & qu'ils s'y étoient préparez de longue main, ils mirent d'abord les gens d'Aleſtan en deſordre, & ſans doute ils auroient pouſſé leur pointe plus loin, ſi le jeune Sevaris acompagné de ſon Gouverneur & de deux de ſes domeſtiques, voyant le danger évident où étoit ſon pere, n'eût avec un courage héroïque & un bonheur extraordinaire, pouſſé ſon cheval au milieu de ſes ennemis, & tué leur chef de ſa propre main. La mort de ce chef & la valeur de ce jeune Prince jetterent l'étonnement & l'épouvante parmi ces aſſaſſins; ſi bien qu'Aleſtan ayant promptement rallié ſon monde pour aller ſecourir ſon fils, il n'eut pas beaucoup de peine à rompre & à mettre en fuite ceux qui purent échaper à ſon juſte reſſentiment.

Mais la joye que lui donna cette victoire ne fut pas de longue durée. Elle ſe changea bien-tôt en triſteſſe quand il vint à conſidérer les malheurs, où elle pourroit

le

le précipiter luy & sa Famille. Son ennemi étoit mort à la vérité, mais l'inimitié n'étoit pas éteinte; Il avoit laissé de puissans amis dans la Cour du Sophi & dans le païs même, qui devoient aparemment faire tous leurs efforts pour perdre Alestan, & son Fils. Ils étoient tous Mahometans, & par consequent très-capables d'oprimer un Prince qui n'étoit considerable, que dans une Religion persécutée, & par une Nation soumise à la loy d'un cruel vainqueur.

Toutes ces considerations, & sur tout la crainte de voir périr son fils, qu'il aimoit plus que sa vie, luy firent prendre la résolution de l'éloigner, pour l'arracher à la vengeance de ses ennemis. Sans perdre donc un tems qui lui étoit précieux, il fit venir Sevarias & Giovanni dans son cabinet, après leur avoir fortement representé le déplorable état de ses affaires, & le danger qui les menaçoit, il dit au Gouverneur, que comme son fils avoit receu de luy son éducation, & qu'après son Pere il étoit obligé de le considerer comme l'homme du monde auquel il devoit le plus de respect & de reconnoissance, aussi pouvoit-il raisonnablement attendre de luy plus d'affection & de fidélité que

que d'aucun autre; Que depuis treize ou quatorze ans qu'il étoit dans sa Famille il avoit donné des preuves si claires de son zele, & de sa prudence, que ce seroit pécher contre la raison & contre la justice de ne pas avoir une entiére confiance en luy. Que comme jusques alors, il avoit eu la conduite de son fils, il étoit juste qu'il eût encore le soin de sa personne durant le reste de sa jeunesse; & qu'enfin les liens qui les attachoient l'un à l'autre étoient si forts, que rien ne devoit les rompre, ni même les relâcher.

Vous avez, dit-il, *Fidelle Giovanni, cultivé jusques icy cette jeune plante; mais vous n'aurez rien fait encore, si lors qu'elle commence à porter des fruits & à remplir nôtre esperance vous ne la sauvez du danger qui la menace. Je vous la remets donc entre les mains comme un dépôt sacré, dont je vous demanderay compte, & que je vous conjure de tenir cher comme vos yeux. Fuiez ces lieux infortunez, où l'injustice oprime l'innocence; & menez mon fils dans tous les païs de l'Asie & de l'Europe, où vous pourrez tous deux vivre en seureté, & joüir du commerce des honnêtes gens. J'ay déja donné ordre à tout ce qui vous est nécessaire pour vôtre voyage, & je n'attens rien avec plus d'impatience que l'heure de vôtre départ.*

Ce discours impreveu causa beaucoup d'étonnement au jeune Sevarias, qui ne vouloit point quitter son pere, & qui desiroit de partager avec luy tous les dangers & toutes les peines, où les malheurs de sa fortune pourroient le précipter. Mais toutes ses priéres furent inutiles. Alestan voulut être obéï & mettre son fils à couvert de l'orage qui le menaçoit.

Ils partirent donc secrettement luy & son Gouverneur, ne prenant avec eux qu'une seule personne pour les servir dans leur fuite, & traverserent plusieurs Provinces, avant même que leurs ennemis eussent rien apris de leur départ.

Cependant Alestan ayant mis ordre à ses affaires domestiques, s'éloigna pour quelque tems de son païs, & se tint caché jusques à ce que ses ennemis eussent assouvi leur rage par la ruine de ses maisons, & par celle de tout ce qu'il n'avoit pû mettre à couvert. Enfin après trois ans d'exil, il ménagea son acommodement avec eux, & pour quelque somme d'argent, il fut rétabli dans la possession de ses biens & de ses dignitez. Alors il tourna toutes ses pensées vers son fils, & l'envoya chercher par un Mes-

Meſſager fidelle, à la Cour du Grand Seigneur, où il s'étoit arrêté, après avoir parcouru une bonne partie de l'Aſie. Mais lors que ce Meſſager y fut arrivé, les perſonnes à qui on luy avoit ordonné de s'addreſſer, luy dirent que Sevarias étoit parti avec ſes gens pour aller voir l'Europe, & que depuis ſix mois qu'ils avoient quitté l'Aſie, on n'en avoit eu aucune nouvelle. Après cette réponſe ce Meſſager, voyant qu'il ne le pouvoit trouver en Aſie reſolut de l'aller chercher en Europe, & particuliérement à Veniſe, parce que c'étoit le païs de Giovanni. Pour cet effet il prit la route d'Italie, & s'enquit avec un ſoin extrême des perſonnes qu'il y cherchoit. Mais après une longue & inutile recherche, il fut enfin obligé de s'en retourner en Perſe rapporter à ſon Maître le mauvais ſuccès de ſon voyage.

Ces triſtes nouvelles toucherent ſenſiblement Aleſtan. Il s'imagina que ſon fils étoit mort, & il en conceut un tel déplaiſir, que trois mois après l'arrivée du Meſſager, ce Pere deſolé mourut de triſteſſe, & laiſſa ſes biens & ſes dignitez à ſon ſecond fils plus jeune de quatre ans que Sevaris.

Revenons maintenant à ce jeune Seigneur que la Providence avoit conservé pour les grandes choses dont il fut ensuite l'instrument, & que pour cet effet elle avoit garanti d'une infinité de dangers. Il avoit quitté la Cour du Grand Seigneur pour aller voir l'Italie, & s'étoit embarqué sur un Vaisseau chargé pour Venise, païs de Giovanni son Gouverneur. Ils furent assez mal-heureux pour être pris par des Corsaires, qui venant à partager leur butin, les séparerent malgré les priéres & les promesses qu'ils leur faisoient d'une rançon considerable, s'ils vouloient les laisser ensemble, jusques à ce qu'ils eussent dequoy les satisfaire. Giovanni fut ramené en Asie, & Sevaris fut envoyé à Naples pour être donné à un Marchand de cette Ville, qui avoit part aux prises que faisoient ces Corsaires. Il n'eut pas long-tems demeuré avec ce Marchand, que son mérite fut remarqué par un Seigneur de qualité, qui l'acheta pour le donner à un jeune Gentil-homme Sicilien, qui devoit bien-tôt retourner en son païs. Ce Seigneur s'interessoit beaucoup dans l'éducation de ce Gentilhomme, parce qu'il étoit son proche parent, & qu'il n'avoit ni pere ni me-

mere. Il avoit luy-même examiné Sevaris dans les Sciences & dans les Langues, & avoit reconnu qu'outre un ſçavoir extraordinaire aux perſonnes de ſon âge, il avoit une beauté de génie & une ſolidité d'eſprit incomparable. Ces belles qualitez luy aquirent l'eſtime & l'affection de ce Seigneur Néapolitain qui fut aſſez généreux pour ne le donner à ſon jeune parent, qu'à condition qu'il luy rendroit ſa liberté après trois ans de ſervice. Sevaris partit donc pour la Sicile avec ſon nouveau Maître, qu'il ſervit avec beaucoup de zele & de fidélité durant l'eſpace de deux ans, & ſans doute il auroit continué juſques au temps qu'on luy avoit preſcrit, ſi la malice d'une femme qu'il avoit mepriſée ne luy eût ſuſcité de fâcheuſes affaires qui penſerent le perdre, & dont il eut beaucoup de peine à ſe tirer.

Elle l'avoit fauſſement accuſé d'avoir voulu attenter à ſon honneur, & en avoit ſecrettement averti ſon mari, qui croyant les plaintes de ſa femme juſtes, voulut ſe venger de cette injure. Mais après bien des perſecutions & des peines qu'on fit ſouffrir à Sevaris,

à la fin son innocence triompha de la malice de ses ennemis, & parut si clairement, qu'il ne leur resta que la honte d'avoir voulu oprimer un étranger éloigné de sa Patrie, & destitué de Parens & d'amis. Néanmoins quelque innocent qu'il fût, il ne se seroit pas facilement tiré d'affaire, si le Seigneur qui l'avoit acheté venant à sçavoir le tort & la persécution qu'on luy faisoit, ne se fût employé pour luy & ne luy eût fait obtenir sa liberté, même plus d'une année avant qu'on fût obligé de la luy rendre; & pour comble de bonté, n'eût ajoûté à ce bienfait, des récompenses pour lui aider à se retirer chez luy.

Ainsi nôtre jeune Affranchi ayant quitté la Sicile, passa le plus promprement qu'il put en Italie, & fut tout droit à Venise, esperant d'y aprendre des nouvelles de son Gouverneur: Mais tous ses soins furent inutiles. De-là il voyagea presque par toute l'Italie, & vid ce qu'il y avoit alors de plus remarquable; Après quoy il retourna à la Cour du Grand Seigneur, où il avoit laissé des amis & de l'argent.

Ce fut là qu'il aprit que son cher Giovanni étoit esclave en Egipte, ce qui l'obligea d'y aller avec toute la diligence pos-

fible pour le tirer d'esclavage & reprendre avec luy le chemin de la Perse. Il l'en tira & eut plus de bonheur dans ce voyage qu'il n'en avoit eu dans le précédent; mais la fin en fut fort triste : car il ne fut pas plutôt arrivé en un lieu d'où il pouvoit aprendre des nouvelles de son pere, qu'il receut celle de sa mort. Cette mort inesperée luy causa une douleur extrême & le fit resoudre à ne pas retourner de long-temps chez luy. Il dit donc à Giovanni, qu'après avoir vû la Grece, l'Italie & la plupart de l'Asie du côté d'Occident, il desiroit de voir l'Asie Orientale, & de passer jusques dans les Indes; Que pour cet effet il le prioit d'aller trouver son Frere pour luy communiquer son dessein, & pour tirer de lui ce qui étoit necessaire pour son voyage. Giovanni executa ses ordres, & l'ayant rejoint dans une Ville dont ils étoient convenus, ils passerent tous deux aux Indes, de là aux Iles du Japon, & enfin au Royaume de la Chine. Ils eurent dans tous ces païs diverses avantures, où Sevaris eut occasion d'exerser sa vertu, & où il acquit cette grande sagesse dont on void encore aujourd'huy les effets parmy les Sevarambes. Il fut aussi long-temps à faire ses voya-

ges d'Orient qu'il en avoit été à ceux d'Occident puis il s'en retourna chez luy, où il esperoit se reposer de toutes ses fatigues durant le reste de sa vie, ne sçachant pas que le Ciel l'eût choisi pour les grands desseins, qu'il luy fit ensuite executer. Mais il ne l'avoit fait naître avec tant de belles qualitez, & n'avoit préparé son ame par tant d'épreuves & de traverses, que pour le faire l'Auteur des Loix les plus justes qu'on ait jamais faites, & l'instrument de la félicité du plus heureux peuple du monde.

Quand Sevaris fut arrivé chez luy, il n'entra pas seulement en possession des biens de son Pere; il fut aussi reçu dans la charge de Grand Prêtre du Soleil, qui étoit héréditaire dans sa maison, & que son frere n'avoit exercée durant son absence, que pour la luy remettre à son retour. Or cette charge étant la plus éminente qui fût alors parmy les Parsis, elle faisoit considerer ceux qui l'exerçoient comme des Souverains, & leur autorité étoit d'autant mieux établie, que les peuples s'y soumettoient volontairement, & croyoient même y être obligés par la Religion. Et comme les grandes charges ne font pas seulement honneur à ceux qui les exer-

exercent, mais qu'elles en reçoivent aussi un nouvel éclat, quand ils ont du mérite, Sevaris qui en avoit infiniment, porta sa Prêtrise jusqu'à un degré de gloire & de majesté, tout à fait singulier. Sa belle éducation, ses longs voyages & ses adversités passées avoient de beaucoup augmenté les lumiéres naturelles de son esprit, & luy donnoient des avantages peu communs aux Orientaux. Aussi tous ces grands avantages joints à la noblesse de son extraction, à l'éclat de ses dignitez & à la grandeur de sa fortune, luy aquirent bien-tôt parmy les Parsis une réputation de prudence & de sagesse, qui le faisoit considerer beaucoup au delà de tous ceux qui l'avoient précédé. On le venoit consulter de toutes parts sur les affaires les plus épineuses, & il donnoit des avis, ou rendoit des Jugemens si sages & si équitables, que tout le monde en étoit satisfait.

Deux ou trois ans après son retour, il survint un grand differend entre le Maître d'un Navire & un Marchand du païs, dont le jugement luy fut déféré.

Le Marchand d'un côté se plaignoit que les Mariniers qu'il avoit employez pour transporter des Marchandises aux In-

des, & pour en raporter d'autres de ce païs-là, s'étoient mal aquitez de leur commission. Il ajoûtoit qu'après l'avoir engagé à faire une grande dépense, & avoir consumé beaucoup de ses denrées, ils étoient enfin revenus sans achever le voyage, & luy alléguoient des raisons chimeriques, inventées à plaisir pour le frustrer de son bien.

Les Mariniers au contraire pour se justifier de cette accusation, soutenoient qu'ils avoient été poussez par la tempête vers les Mers du midy, au delà desquelles ils avoient trouvé un païs habité, où ils avoient été contraints de demeurer durant l'espace de sept ou huit mois, avant que d'en pouvoir revenir; Que pendant leur sejour dans cette terre inconnuë ils s'étoient vûs obligez de se deffaire d'une partie de leur Cargaison, pour y subsister & pour se munir des choses nécessaires pour leur retour.

Sevaris entendant parler d'une nouvelle découverte vers le Sud, où l'on croyoit alors qu'il n'y eût que des Mers interrogea ces Matelots en particulier sur un sujet si surprenant & si nouveau & aprit qu'en effet la tempête les avoit jettez sur un grand païs vers le Mi-

Midi. Et comme il leur fit plusieurs demandes sur tout ce qu'ils avoient pû remarquer dans cette nouvelle terre, ils firent les réponses suivantes.

Qu'ils y avoient vû des Hommes & des Femmes d'une taille extraordinaire: Mais qui d'ailleurs étoient fort bien-faits, & de plus fort doux & fort traitables; Qu'ils en avoient reçû dans leur nécessité, toutes les choses necessaires à la vie, pendant le séjour qu'ils avoient fait parmi eux, & qu'on ne leur avoit fait aucune injustice, soit en leurs biens ou en leurs personnes: Que ces Peuples habitoient dans des hutes & des cabanes, qu'ils alloient tout nuds, & ne couvroient que les parties du corps que la Nature enseigne de cacher; Que les Femmes y étoient fort belles, même sans l'aide des ornemens, & qu'on leur en avoit fourny d'assez aimables, aussi bien que des vivres & des logemens; Que les Hommes n'avoient que des Arcs & des flêches, ou de grands bâtons pour toutes armes, & qu'ils étoient fort adroits à tirer de l'Arc; Que la chasse étoit leur exercice le plus ordinaire, & que leur païs étant très bon & leur climat très beau, ils y pourroient vi-

vre heureux, à leur maniére, si la cruelle guerre que leur faisoient les Habitans d'un autre païs au delà de certaines Montagnes, n'eût troublé leur tranquilité.

Ces Matelots ajoûterent qu'ils avoient compris, que les causes de cette guerre venoient de quelques differends de Religion; Que ceux de par delà les Monts avoient innové dans le culte du Soleil, dont ils étoient tous adorateurs, & qu'ils faisoient la guerre à ceux-cy, parce qu'ils ne vouloient pas recevoir leurs innovations, ni aprouver les cérémonies superstitieuses, que les autres avoient mélées au culte de ce grand Astre.

Sevaris étant persuadé par le témoignage unanime de ces Matelots, que cette relation étoit véritable, quelque surprenante qu'elle parût, se sentit touché d'un desir ardent d'aller lui-même voir cette nouvelle Terre. Pour cet effet il engagea par des bienfaits & par des promesses tous ces Mariniers à son service, & pour faire cesser les plaintes du Marchand, il leur donna dequoy le dédommmager. Après cela il mit tous ses soins à recouvrer les choses necessaires pour son voyage, & fit enfin équiper deux Navires outre celuy des Matelots qu'il avoit pris à son service. Quelque temps

temps après il partit ſous leur conduite avec un aſſez bon nombre de Soldats qu'il avoit choiſis entre ceux des Parſis qui voulurent ſuivre ſa fortune. Ils furent fort long-temps en Mer, contraints d'eſſuyer deaucoup d'orages avant qu'ils puſſent arriver à ce païs nouvellement découvert: Mais enfin ils y arriverent heureuſement. Avant que de mettre luy-même pied à terre, il y fit deſcendre ceux de ſes matelots qui ſçavoient le mieux s'expliquer en la langue du païs. Il leur ordonna de faire entendre à ces Peuples qu'un fidele Miniſtre du Soleil, qui offroit ſacrifice à ce grand Aſtre pour pluſieurs de ſes véritables adorateurs, étoit arrivé ſur leurs côtes avec des forces ſuffiſantes pour les défendre contre tous leurs ennemis, quoique le nombre de ſes Soldats ne fût pas grand: mais qu'étant armez des foudres du Ciel, ils étoient capables de diſſiper les armées les plus nombreuſes.

En effet, il avoit bien prévû que par le moyen de l'Artillerie, & des autres armes à feu dont il avoit eu ſoin de ſe munir, il ne manqueroit pas de repandre la terreur parmi tous ces Peuples ignorans, qui n'en connoiſſoient point l'uſage, & qui n'en avoient pas même oüi parler.

Dans cette vuë il en avoit apporté tout autant que le nombre & la grandeur de ses vaisseaux l'avoit pû permettre, quoi qu'il eût bien eu de la peine pour en recouvrer, parce qu'en ce temps-là l'usage n'en étoit pas encore commun dans la Perse. Mais comme il avoit de fort bonnes correspondances dans le Royaume de la Chine, où l'invention de l'Artillerie étoit dès-lors ancienne, quoi qu'elle fût nouvelle ailleurs, il en avoit fait venir de ce païs-là.

Cependant les gens qu'il avoit envoyez à terre, où ils étoient déja connus, ne manquerent pas d'y executer ses ordres, & leur proposition ayant été examinée, on la trouva trop avantageuse pour ne pas la recevoir. Ainsi trois jours après l'arrivée des Parsis sur leurs côtes, les principaux du peuple avec une grande suite de gens armez de flêches & de bâtons vinrent vers le rivage portans des presens de leurs meilleures viandes, & de leurs meilleurs fruits, pour les offrir à Sevaris & pour le prier de mettre pied à terre. Il reçut quelques-uns de leurs Chefs dans ses vaisseaux, dont ils admiroient la grandeur & la fabrique, & les y traita avec tant de douceur & de bonté qu'il aquit leur estime & leur

leur amitié dès la premiére entrevuë. Ensuite ayant apris qu'il y avoit un Port commode sur ces côtes il y fit conduire sa petite flote pour la mettre à couvert des tempêtes qui pourroient survenir. Ce Port étoit justement la Baye que nous découvrimes, & près de laquelle nous transferâmes nôtre camp ; De sorte que Sevaris suivit la même route que nous, quand nous montâmes vers Sporonde. Il est vray qu'il y entra du côté du Soleil couchant, où l'embouchure est plus large, & plus commode, que du côté du Levant par où Maurice entra dans ce grand Lac.

Avant que de faire sa descente Sevaris prit toutes les précautions qu'il falloit prendre, & ne voulut pas imprudemment se confier à des gens dont il ignoroit encore les mœurs & les coutumes. Pour être donc à couvert de toutes sortes d'insultes, il se campa dans une petite Ile proche du Continent vis-à-vis de Sidembourg. Ce fut là que pendant quelques jours, il reçut les visites & les hommages des peuples d'alentour, auquels il fit entendre ses canons pour leur imprimer la crainte & le respect. Le bruit épouvantable de ces machines inconnuës leur causa tant d'étonnement & d'admiration, qu'ils
se

se persuaderent facilement, que les Parsis étoient envoyez du Soleil pour leur délivrance, & qu'ils en avoient aporté les foudres pour la punition de leurs ennemis.

Quand Sevaris se fut bien informé des mœurs de ces Peuples, il trouva qu'ils vivoient en commun, & qu'ils étoient distribuez par grandes familles, chacune desquelles avoit un espèce de gouvernement particulier; Que néanmoins pour leur conservation mutuelle ils élisoient tous les ans un Capitaine Général, auquel chaque famille envoyoit un certain nombre d'hommes armez qu'il menoit à la guerre contre les Montagnards leurs ennemis, quand ils descendoient dans la plaine pour les ataquer ou pour ravager leur païs. Au reste il trouva que selon le raport de ses Matelots, ces Peuples alloient tout nuds, & qu'ils couvroient seulement les parties que la pudeur défend de nommer, de la dépoüille des animaux qu'ils tuoient à la chasse; Qu'ils se nourrissoient principalement des fruits des arbres, de diverses racines qu'ils plantoient, & d'une espèce de légume qu'ils prenoient soin de cultiver, & dont ils avoient de très-grandes récoltes. Que d'ailleurs la Pèche, la Chasse des

Cerfs.

Cerfs & celle des Bandelis faisoit leur exercice le plus ordinaire, & que tous les ans ils offroient au Soleil les prémices de tous leurs fruits.

Sevaris s'étant ainsi fait instruire des mœurs de ces peuples, qu'il trouva très-conformes à ses sentimens, & ayant pris toutes ses précautions, il crut qu'il étoit de son intérêt & de sa gloire de se signaler au plutôt par quelque action guerriére contre les ennemis.

Pour cet effet il se fit montrer les lieux par où ces Barbares descendoient tous les ans de leurs montagnes dans les plaines, & y fit faire des retranchemens où il mit plusieurs piéces d'artillerie & un bon nombre de Mousquetaires. Il avoit mené de Perse six cens hommes ou environ, tous braves & fort adroits, qu'il arma d'épées, de piques & de mousquets. Il y avoit un bois au-delà de son retranchement, dans lequel il posa cent de ses Parsis, & deux cens Prestarambes, ou habitans du Païs. Dans un autre bois encore plus avancé vers les Montagnes, il y mit une pareille embuscade, & se tint luy-même avec le reste de ses gens dans son nouveau retranchement. Il l'avoit fait faire dans un lieu fort étroit, afin que son artillerie fit un plus

plus grand effet contre les Barbares dans leur passage. Quand il eut ainsi disposé ses gens, il envoya un grand parti de Prestarambes pour donner l'allarme aux ennemis jusques dans leurs Montagnes, & leur ordonna de feindre une fuite quand les autres viendroient pour les repousser, afin de les attirer dans son embuscade. Ceux-cy étant entrés chez les Stroukarambes, (car c'est ainsi qu'ils nommoient les Montagnards leurs ennemis) se jetterent sur quelques-unes de leurs habitations, où ils mirent tout à feu & à sang. Cette insulte alarma fort cette Nation fiére qui n'avoit pas accoûtumé d'en souffrir de pareilles, quoy que tous les ans elle en fit de semblables aux Prestarambes. Ils s'assemblerent donc de toutes parts pour repousser la violence par la force, & vinrent enfin au nombre de dix ou douze mille fondre sur le party qui les avoit insultez, & résolurent de les pousser jusqu'au rivage de la Mer & de les exterminer tout à fait. Les autres les voyant venir & prenant la fuite selon les ordres de Sevaris, les attirererent insenblement devant l'artillerie, où les Canonniers prirent si bien leur temps & firent une décharge si terrible sur eux qu'elle leur donna tant d'épouvante, que tout en desordre ils pri-

rent

rent la fuite vers leurs Montagnes. Mais leur consternation fut encore plus grande quand ils tomberent dans les autres embuscades qu'on leur avoit dressées. Alors ils crurent que les foudres du Ciel étoient lancées sur eux de toutes parts, & qu'elles les poursuivoient en tous lieux, ce qui acheva de les disperser. Dans cette confusion & cette déroute generale, les Prestarambes qui étoient à leurs trousses avec la mousqueterie des Parsis, en firent un horrible canage & vengerent dans ce jour les injures & les violences qu'ils avoient souvent souffertes de la part de ces Barbares.

Ils en tuérent plus de trois mille, & en firent presque autant de prisonniers; Après quoy ils s'en retournerent triomphans à leurs demeures, & témoignerent leur respect & leur reconnoissance à Sevaris & à ses gens, que depuis cette victoire ils commencerent à regarder comme leurs Libérateurs & leurs Dieux Tutelaires. Il reçut leurs hommages avec beaucoup de modération & leur fit comprendre qu'ils devoient donner la gloire de cette action au grand Dieu de la Lumiére qui avoit envoyé les Parsis pour les défendre & les protéger. Il ajoûta qu'il étoit raisonnable,

ble, & de leur devoir, de luy faire un sacrifice solemnel pour le remercier de l'heureux succès qu'il avoit donné à leurs armes.

Cette pieuse exhortation ayant été bien reçuë de tout le monde, on fit incontinent élever un Autel dans le champ de Bataille, & Sevaris s'étant vêtu de ses habits Sacerdotaux les plus riches & les plus éclatans, & usant de cérémonies pompeuses, offrit au Soleil les armes & les dépoüilles des ennemis. A ce sacrifice il en ajoûta un autre de parfums, dont l'usage étoit alors ignoré des Prestarambes, qui pendant cette action étoient remplis de respect & d'admiration à la vuë d'un sacrifice dont l'éclat & la magnificence surpassoit de beaucoup la simplicité des leurs.

Après cet acte de piété & de reconnoissance, Sevaris reprit le chemin de son camp, que dans peu de jours de-là, il fit tranferer à l'une des Iles du Lac de *Sporaskompso*, auprès desquelles Maurice fut pris dans sa Pinasse quand il alloit à la découverte du païs. Ce lieu étoit plus seur & plus commode que celuy où il étoit auparavant, & même beaucoup plus près des Montagnes & dans une distance raisonnable de la Mer. Il n'y fut pas plutôt établi, qu'il

qu'il renvoya deux de ses Vaisseaux en Perse sous la conduite de Giovanni, auquel il donna ordre d'amener autant de Parsis qu'il en pourroit engager à son service. Outre cela il luy dit de raporter tout ce qu'il jugeroit nécessaire pour un solide établissement, & sur toutes choses il luy ordonna de ne parler de leur avanture qu'aux Parsis qu'il pourroit obliger à les suivre. Il ajoûta qu'il falloit leur recommander le secret, parce qu'il étoit à craindre que les Usurpateurs de la Perse pour s'opposer à leurs desseins, ne les empêchassent de sortir du païs, & d'aller demeurer dans cette nouvelle terre, qu'il sembloit que la Providence leur eût donnée pour y rétablir l'ancienne splendeur des véritables Persans, & le vray culte de l'Astre du jour. Giovanni ayant reçu ces ordres se mit en mer avec un vent favorale, cinglant vers la Perse où dans peu de temps il arriva heureusement.

Cependant ceux des Stroukarambes, qui étoient échapés du combat, étant de retour chez eux y jetterent tout le monde dans une extrême consternation, par le recit qu'ils leur firent de la bataille, où la foudre (disoient-ils) avoit fait un horrible carnage de leurs gens. La renommée porta

porta bien-tôt cette nouvelle au-delà des Monts parmi les Stroukarambes habitans du plat païs, où Sevarinde est presentement située. Une avanture aussi extraordinaire qu'étoit celle-là, fit grand bruit parmy eux & ne manqua pas de leur causer un merveilleux étonnement. Elle leur fit même craindre par avance un châtiment pareil à celui de leurs voisins, & cette crainte facilita beaucoup les entreprises de Sevaris, lors que fortifié d'un nouveau secours de Parsis, il porta jusques dans leurs plaines ses armes victorieuses.

Durant l'absence de Giovanni il fut élû Capitaine General de tous les Prestarambes; après quoy s'occupant à reconnoître leur païs, & à faire un dénombrement de leur Nation, il trouva qu'elle consistoit en plus de trois cens mille ames, hommes, femmes & enfans compris. Or comme ces Peuples vivoient en communautez, qu'ils étoient exposés aux courses de leurs voisins, qui venoient tous les ans desoler leurs frontiéres, ils usoient d'une grande œconomie & faisoient toûjours des amas de grains pour deux ou trois ans. Pour les conserver ils creusoient de grands trous dans la terre & les recouvroient ensui-

fuite fi adroitement, qu'il étoit fort difficile à leurs ennemis de les découvrir. Sevarias fit ouvrir plufieurs de ces Magazins, & en fit tranfporter les grains à l'Ile du Lac, où il avoit transferé fon camp, afin que delà il en pût commodément tirer pour fes divers ufages.

Quand il eut ainfi pourvû à la fubfiftance de fes troupes, il fit entendre aux Preftarambes que c'étoit peu que d'avoir défait les ennemis fur la frontiére s'ils ne fongeoient à les aller attaquer dans leur pays même ; & s'ils ne fe mettoient en devoir de les fubjuguer tout à fait, pour s'affûrer la paix & pouvoir vivre tranquillement chez eux ; Qu'ils ne jouïroient jamais d'un parfait repos tant que leurs voifins feroient en état de les troubler, & que l'expérience du paffé leur étoit une preuve fenfible de ce qu'ils devoient efperir à l'avenir. Outre ces raifons folides il leur dit, que s'ils avoient quelque généreux reffentiment des outrages qu'ils avoient fi fouvent foufferts de la part de leurs ennemis, ils feroient leur dernier effort pour en tirer réparation & pour fe venger des ravages & des cruautez que ces peuples farouches avoient depuis longtemps exercées fur leurs Ancêtres, & fur

eux.

eux. Il ajouta qu'il croyoit que tous les avantages que leurs ennemis avoient remportés venoient plutôt de leur multitude que de leur valeur, mais qu'à l'avenir leur grand nombre ne serviroit qu'à rendre les victoires des Parsis & des Prestarambes plus éclatantes, & que l'heureux succès de la derniére, & la faveur de leur Dieu glorieux, qui pour cet effet leur avoit prêté ses foudres, leur promettoit une conquête facile & asseurée.

Ce discours toucha fort les Prestarambes, leur inspira une nouvelle ardeur, & redoubla l'impatient desir qu'ils avoient de se venger de leurs ennemis. D'une commune voix ils prierent Sevarias de les mener au combat, luy promirent de le suivre par tout où il voudroit les conduire, & lui jurerent qu'ils n'avoient point de plus forte passion que celle de vaincre ou de mourir avec luy. Il loüa leur courage & leur générosité, & les assûra que dès que le renfort qu'il attendoit tous les jours seroit arrivé il les meneroit à la guerre.

Quelque temps après Giovanni revint de Perse en Prestarambe, qui étoit alors le nom du pays, que presentement on nomme Sporombe, conduisant avec luy

lui plus de mille Parsis armez & pourvûs de toutes les choses necessaires à la guerre. Il avoit pris soin aussi d'engager à sa suite tout autant de Massons & de Charpentiers qu'il avoit pû, & d'aporter tous les instrumens propres à bâtir & à remuer la terre.

Avec ce nouveau renfort Sevaris resolut de passer les Montagnes, dès que les neiges seroient fonduës, & fit pour cet effet tous les preparatifs necessaires pour cette expedition.

Depuis la victoire qu'il avoit remportée, il avoit pris soin de faire apprendre l'exercice des armes aux plus adroits jeunes hommes des Prestarambes, dans le dessein de les mêler avec ses Parsis, & d'en former un bon Corps d'Infanterie, quand il auroit des armes pour leur donner. On lui avoit amené de Perse une cinquantaine de bons chevaux qui lui furent fort utiles, ce qui fut cause qu'il renvoya souvent ses vaisseaux pour en apporter davantage, afin d'en pouvoir faire des haras dans Prestarambe.

Dès que la saison fut propre, & qu'il eut pourvû à la subsistance de ses troupes, il se mit en campagne avec toute son armée, qui se trouva forte de huit mille

hommes effectifs, dont il y en avoit plus de trois mille qui portoient des armes à feu. Il se servit des prisonniers qu'il avoit faits après le combat, pour porter ses vivres & traîner son artillerie qui ne consistoit qu'en petites piéces de campagne faciles à traîner. Et comme ses prisonniers étoient de grands & puissans hommes pour la plupart, ils portoient le bagage ou traînoient le Canon presque aussi bien que des chevaux. Sevaris ayant ainsi disposé toutes choses, suivi de son armée il prit son chemin vers les Montagnes. Le bruit de sa marche y avoit déja porté une si grande terreur, que tous les Habitans des lieux par où il devoit passer avoient abondonné leurs Habitations. Sans trouver donc d'autres obstacles que ceux des chemins, il traversa tout le païs jusques aux plaines de Stroukarambe. Ce terroir qui naturellement est très beau & très-fertile, lui plut tant qu'il resolut de s'y établir, s'il pouvoit une fois subjuguer les peuples qui l'habitoient. Il forma aussi le dessein d'y transferer la meilleure partie de la Nation des Prestarambes, dont le païs n'étoit si bon, ni si agréable que celuy-ci.

La marche soudaine de son armée surprit

prit extrêmement les Habitans des plaines, mais elles ne les étonna pas tant qu'ils ne s'attroupassent en divers endroits à dessein de le combattre. Dans moins de quinze jours ils assemblerent plus de vingt mille hommes, qui étoient resolus de l'attaquer, & qui se moquoient de ceux qui leur disoient que les Parsis lançoient les foudres du Ciel. Ils traitoient cela de mensonge & d'un pretexte adroit dont leurs voisins s'étoient servis pour couvrir la honte de leur défaite. Dans cette confiance ils s'avancerent vers l'Armée de Sevarias, qui s'étoit campé à côté d'un bois tout auprès d'une grande Riviére, & qui de peur d'être forcé dans son camp l'avoit fortifié par les endroits où les ennemis y pouvoient entrer. Il avoit sur la main droite le grand Fleuve, que de son nom on a depuis appellé *Sevaringo*, sur la gauche le bois le mettoit à couvert de leurs insultes, & par derriére il fit faire une profonde trenchée depuis le Fleuve jusqu'au bois, dont il fit abatre plusieurs arbres qui étant couchez en travers, en defendoient entiérement l'accès. Pour la tête du camp il ne la fortifia que de son artillerie, & ne voulut opposer aux ennemis que la vigilance & la valeur de ses Sol-

dats. Quand il les vit assez proches pour leur livrer bataille, il mit tous les Prestarambes qui n'étoient armez que de fléches & de bâtons à la tête de son armée. Il leur commanda d'aller au devant des ennemis, de les attaquer les premiers, de soûtenir quelque tems le combat, & enfin de ceder peu à peu, jusqu'à ce qu'ils les eussent attirez auprès de son artillerie, ce qu'ils observerent ponctuellement.

Les Barbares ne voyant d'abord que des Prestarambes, qu'ils avoient accoûtumé de vaincre, & dont les armes étoient semblables aux leurs, les reçurent avec beaucoup de courage; & méprisant le petit nombre de leur armée, ils crurent pouvoir facilement les accabler par leur multitude. Ceux-cy de l'autre côté, voyant qu'ils avançoient vers eux avec beaucoup d'ardeur, leur cederent peu à peu le terrain jusques à ce qu'ils les eussent attirez près du canon. Alors ils s'ouvrirent tout d'un coup selon les ordres de Sevaris, & ce fut dans cet instant que l'artillerie commença de foudroyer les ennemis, & que la mousqueterie des flancs redoublant le feu en fit une si horrible boucherie, qu'il en tomba plus

plus de cinq cens dès la premiére décharge. Le bruit épouvantable du canon, & la mort si subite de tant d'hommes arêta bientôt l'ardeur des Barbares, & puis les consterna si fort, que jettant bas les armes ils prirent tous la fuite & se renverserent les uns sur les autres; ce qui causa leur entiére défaite. Dans ce desordre les Prestarambes les chargerent vigoureusement, en tuerent un grand nombre, & ne se relâcherent point qu'ils ne les eussent tout à fait dispersez. Le desir de vengeance qui les animoit les fit passer même au delà des bornes d'un ressentiment ordinaire, & contrevenir aux ordres de Sevaris, qui leur avoit commandé de ne plus tuer des ennemis, dès que la victoire seroit assurée: Mais malgré cette precaution il y eut cinq ou six mille hommes de tuez dans cette bataille, & plus de trois mille de pris; les miserables restes de cette grande armée trouverent leur salut dans la fuite.

Après cette defaite tous les habitans de ces plaines furent persuadez que les Parsis portoient avec eux les foudres du Ciel, & que le rapport des Montagnards étoit veritable; de sorte qu'ils en furent saisis de crainte & d'étonnement. Dans

un tems si favorable à ses desseins Sevaris ne manqua pas de profiter de leur consternation. Après donc qu'il eut fait un nouveau Sacrifice au Dieu de la Lumiére, il marcha plus avant dans leur païs tout le long du Fleuve, sans trouver aucune resistance, parce que les ennemis fuyoient toûjours devant luy & quitoient leurs demeures pour se cacher dans les forêts. Quand il ne trouva plus rien qui luy osât resister, il resolut de gagner ce Peuple par la douceur. Dans cette vuë, dès qu'il fut arrivé vis à vis de l'Ile, où presentement Sevarinde est située, il y posa son camp & le fortifia pour de là pouvoir en toute seureté traiter avec eux, & leur persuader d'accepter la paix. Mais afin qu'ils vinssent la demander eux-mêmes, il fit élargir plusieurs de ses prisonniers après les avoir traitez fort humainement. Il leur ordonna de dire à leurs compatriotes, qu'il n'étoit pas venu pour les détruire, ni les chasser de leur païs. Mais seulement pour les châtier à cause des cruautez qu'ils avoient exercées sur les Prestarambes. Il ajoûta que le Soleil les prenoit desormais sous sa protection, & qu'il les y prendroit aussi luy-même s'ils se vouloient soûmettre sans repugnance

aux

aux loix de ce Dieu de tous les hommes, dont il étoit principal miniſtre icy-bas.

Cet expedient produiſit bien-tôt l'effet que Sevaris en avoit attendu : car dans moins de huit jours on luy envoya des Deputez de toutes parts pour luy demander la paix aux conditions qu'il voudroit la leur donner. Il leur en fit de très-raiſonnables & ne leur preſcrivit d'abord, que quelque tribut de grains, de fruits & d'autres proviſions pour la ſubſiſtance de ſon armée. Enſuite il leur dit, qu'une autre fois quand ils auroient plus de loiſir, & qu'ils ſe connoîtroient mieux les uns les autres, ils pourroient faire de nouveaux traitez. Les Stroukarambes qui n'eſperoient pas d'en être quittes à ſi bon marché, ſe ſoûmirent volontiers à des conditions ſi douces, & porterent au camp des Parſis une grande abondance de toutes les choſes neceſſaires à la vie.

Peu de jours après la concluſion de cette paix, Sevaris prit une partie de ſes gens, & laiſſant le gros de ſon armée dans le camp ſous le commandement de Giovanni, il alla reconnoître le païs d'alentour à plus de dix lieuës à la ronde. Il en revint enſuite fort ſatisfait, & de

plus en plus confirmé dans sa resolution de s'y établir, parce qu'il le trouvoit beaucoup meilleur que celuy des Prestarambes. Mais comme il ne pouvoit y faire un solide établissement sans y bâtir quelque ville, il avoit autant fait ce voyage pour y chercher une assiette commode à cet effet, que pour la curiosité de voir la campagne. Les habitans de ces plaines demeuroient alors dans des hutes & des cabanes, & n'avoient jamais vû ni méme ouï parler de bâtimens de pierre, de maniére qu'on ne pouvoit trouver parmy eux des gens qu'on pût employer à de tels ouvrages. Il est vray que parmy les Parsis il y avoit des Massons & des Charpentiers : mais le nombre en étoit si petit qu'ils n'auroient pû de longtems achever aucun grand edifice sans l'aide de plusieurs autres personnes. Neanmoins on crut que, si l'on entreprenoit quelque chose d'éclat & d'un usage public, on pourroit avec le tems tirer de grands secours des gens du païs, & qu'en attendant on feroit venir de Perse tout autant d'ouvriers qu'on en pourroit tirer. Pour avoir donc un sujet specieux de les employer, Sevaris leur dit qu'il avoit ordre du Soleil de leur declarer de sa part qu'il vouloit qu'on

qu'on luy bâtît un Temple dans le païs, & que, s'ils obeïssoient à cet ordre avec un zele respectueux, il les beniroit desormais de ses plus benignes influences : mais que si tout au contraire ils refusoient d'obéir à ses commandemens, il détourneroit d'eux ses regards favorables, & les affligeroit de mille calamitez. Cet ordre fut receu de tout ce peuple avec beaucoup de joye & de respect. L'on envoya de tous côtez pour découvrir les carriéres, d'où l'on pût tirer les matériaux nécessaires pour ce bâtiment. On en trouva en deux ou trois endroits vers les Montagnes & fort près du Fleuve, mais faute de bâteaux on n'auroit pû les porter bien loin, & les lieux où on les trouvoit n'étoient pas si beaux ny si commodes, qu'une Ile qu'il y avoit au milieu du Fleuve, pour y faire ce bâtiment. On avoit resolu de bâtir dans cette Ile, tant à cause de la beauté du lieu qui étoit très-agreable & très-fertile, que pour la force de sa situation naturelle. Mais pour venir à bout de ce dessein il faloit y faire transporter des pierres, & cela paroissoit très-difficile. Neanmoins le hazard, ou plutôt le bonheur de Sevaris leva cette difficulté : car comme il se promenoit sur u-

ne montagne qui s'élevoit vers le bout de l'Ile opposé au courant de l'eau, & que pour prendre le frais il fut entré dans un antre qui s'y trouvoit, il obſerva que cette Montagne étoit d'un certain rocher blanc fort facile à tailler, & dont on ſe pourroit ſervir commodément pour les édifices qu'il avoit projettez. De cette découverte il prit adroitement occaſion de perſuader aux Stroukarambes que le Soleil luy avoit revelé, que dans l'Ile même il trouveroit les materiaux neceſſaires à la conſtruction de ſon Temple. En effet on reconnut par l'exacte recherche qu'on en fit enſuite, que cette Montagne étoit pleine d'un eſpèce de Marbre, qu'il y en avoit de pluſieurs couleurs & qu'en divers endroits de l'Ile il croiſſoit de grands Cedres & d'autres arbres de haute fûtaie fort propres pour la charpente du grand édifice qu'on y vouloit élever. Preſentement il ne reſte plus rien de ces rochers parce qu'on les a tous employez à bâtir la ville de Sevarinde ; ſi bien que l'Ile eſt toute unie, & n'a que fort peu de penchant vers le courant du Fleuve du côté d'en-bas. Sevaris traça luy même le lieu où l'on devoit poſer les fondemens du Temple, & des plus an-

cien-

ciennes maisons qu'on y voit aujourd'-huy.

Cependant quoy qu'il fût occupé à ces bâtimens, il ne laissoit pas de soigner ses autres affaires. Premiérement il eut soin de se bien assurer du passage des Montagnes ; ensuite il fit un grand amas de vivres, & pour en avoir à l'avenir une plus grande abondance, il ordonna aux Stroukarambes de semer diverses sortes de grains qu'il avoit fait venir de Perse. Il fit faire quantité de bateaux, & en montra l'usage à ces peuples qui ne se servoient auparavant que de petits canots faits d'écorces d'Arbre. Après cela Sevaris exhorta plusieurs des Prestarambes à quitter leurs demeures pour s'établir avec luy dans leur ancienne Patrie. Et pour les y attirer plus facilement, il leur dit qu'il avoit effacé de son esprit toutes les pensées de s'en retourner en Perse. De tems en tems il venoit des Parsis ausquels ses heureux succès étoient déja connus, & qui voyant comme renaître en lui la splendeur & l'ancienne gloire de leur Nation, presque effacée dans leur Patrie, venoient à l'envi offrir leur service à ce Restaurateur du nom Persan.

Dans le commerce qu'il avoit avec les Stroukarambes, Sevaris s'attacha fort à remarquer leurs inclinations, leurs mœurs, leur loix & leurs coutumes. Il fit aussi de grandes remarques sur leur langue, & l'apprit dans fort peu de tems. Par la recherche exacte qu'il fit de toutes ces choses il trouva que c'étoit des gens naturellement spirituels & qui avoient plusieurs semences de generosité, bien que leurs mœurs fussent alors grossiéres; Ils vivoient à peu près comme les Prestarambes par grandes familles, ou communautez, & quand la necessité de leurs affaires le demandoit, ils choisissoient des Chefs pour leur administrer la justice, ou pour les mener à la guerre; ils punissoient sévérement le larcin, parce que tous leurs biens étant à découvert il étoit très facile & qu'on pouvoit par là leur causer de grandes pertes. Quand au mariage ils le pratiquoient d'une maniére qui luy deplut extrémement, & qu'ensuite il tâcha d'abolir. Comme ils vivoient tous par grandes familles ils joüissoient en commun des biens & même des personnes qui dépendoient de leur Communauté. Ils ne faisoient nul scrupule d'épouser leurs propres filles & leurs propres sœurs, & ce mélange inces-

tueux

tueux ne leur sembloit point criminel. Au contraire ils en avoient une idée toute differente de la nôtre, & croyoient qu'il étoit plus honnête de prendre en mariage une personne de son sang que de s'associer avec un étranger. Ils ne laissoient pourtant pas de s'allier souvent avec leurs voisins & de recevoir leurs filles chez eux, mais les garçons ne sortoient jamais de leur famille. Celuy qui épousoit une femme en étoit reputé le seul mari & le pere des enfans qu'elle luy donnoit; mais il n'en étoit pas le seul possesseur: Car il étoit permis à tous ceux de la famille qu'elle voudroit recevoir d'en joüir aussi librement que celuy qui l'avoit épousée, qui avoit aussi le même droit sur les femmes des autres. Mais si quelqu'une de ces femmes se prostituoit à un étranger, on regardoit son action comme un crime énorme, & on la punissoit de mort. On punissoit aussi les hommes qui se mêloient avec les femmes de leurs voisins; Dans chaque Communauté on choisissoit de tems en tems un Chef & d'autres Officiers pour le gouvernement œconomique de la famille; où les vieilles gens étoient les plus honorez aprés ces Magistrats. Ce Chef avec son conseil avoit puissance de vie & de mort sur

tous

tous ceux qui dependoient de son autorité & disposoit souverainement des biens & des personnes de ses sujets. On ne pouvoit sortir de la famille ni contracter aucune alliance sans sa permission, & chacun étoit obligé d'obeïr à ses ordres. Pour le gouvernement de toute la Nation on envoyoit des Deputez de chaque Communauté ; tous ensemble composoient le grand conseil qui assistoit le General dans toutes les deliberations publiques ; & c'est ainsi que ces Peuples étoient gouvernez. Pour ce qui est de leur langue, Sevaris trouva qu'elle étoit douce, méthodique, & fort propre à la composition, quoi qu'elle fût bornée, & n'eût pas beaucoup de termes : parce que les notions de ces Peuples étoient seulement des choses communes, & qu'ils ignoroient alors les Sciences & les Arts que les Parsis leur ont enseignés, depuis qu'ils se sont mêlez avec eux. Il s'appliqua fort à l'apprendre, & comme il en savoit déja plusieurs, qu'il étoit habile & pénétrant, & que d'ailleurs il avoit une memoire fort heureuse, dans peu de temps il y fit de si grands progrès, qu'il se faisoit facilement entendre aux Stroukarambes & aux Prestarambes qui n'avoient qu'une même langue, quoy que les

les Dialectes en fussent differens. Ces derniers vivoient à peu près de la même maniére que les premiers, à la reserve des mêlanges incestueux dont nous avons parlé, qu'ils avoient en grande horreur. Ils disoient que cette coutume s'étoit introduite chez leurs ennemis par l'exemple de quelques-uns de leurs voisins, qui habitoient les parties Meridionales du païs, tirant vers le Pole Antartique, pour parler à nôtre maniére. Ils ajoûtoient que cela s'étoit fait depuis qu'ils s'étoient separez, (car autrefois ils ne faisoient tous qu'une même nation) par les persuasions d'un insigne imposteur, dont ils portoient alors le nom, qui les avoit fascinez, avoit corrompu leurs bonnes coutumes, & causé mille maux à tous les Habitans de ces contrées, qui avant luy étoient appellez Sephirambes.

Cependant les murailles du Temple s'avançoient incensiblement, & quoy que d'abord elles n'eussent pas tous les ornemens de l'Architecture, elles ne laissoient pas d'être belles & solides, & Sevaris en regla si bien le corps que dans la suite il fut facile de les embellir. Il traça tout alentour de ce Temple le dessein d'une nouvelle ville, & en accommoda les édifices au mode-

le

le du gouvernement qu'il se preposoit d'établir parmy ces peuples. Il en avoit fait le projet depuis qu'il avoit reconnu le païs, qu'il s'étoit informé de leurs coutumes, & depuis que le succès de ses armes luy failoit raisonnablement esperer d'acquerir sur eux une autorité souveraine. Quand le Temple fut achevé il invita les principaux de la Nation à la solemnité de sa dédicace, & pratiqua dans cette rencontre toute la magnificence & tout le faste exterieur dont il put s'aviser pour donner de l'éclat à cette action. Il avoit fait venir de Perse ses femmes & ses enfans; si bien qu'il auroit pû se passer des femmes du pays, mais comme chez les Persans, la poligamie y étoit permise, il crut qu'en bonne politique, il devoit se faire des amis par de nouvelles alliances avec les Prestarambes & les Stroukarambes. Dans cette vuë il épousa la fille d'un des principaux de ces premiers, & quelque tems après la niéce d'un des Chefs des derniers qu'il avoit honoré de sa confidence & de son amitié. Il obligea aussi ses Parsis d'en faire autant, & cette conduite luy fut fort avantageuse en ce qu'elle affermit beaucoup son autorité, & que ces alliances lui servirent puissamment, lors qu'il s'agit de se faire déclarer Chef de toutes ces Nations. Ce-

Cependant le nombre des Parsis & des Prestarambes qui luy obéissoient s'étoit extrémement accru, & s'augmentoit tous les jours ; de sorte que par leur moyen il se voyoit de plus en plus en état de se faire craindre par tout le païs. Il les exerçoit souvent à la discipline militaire, & le reste du tems il les employoit à bâtir & à travailler à la terre, qui étant cultivée à la maniére des Nations polies, rapportoit infiniment plus, qu'elle ne faisoit par la culture des sauvages. Il avoit fait venir de Perse des chevaux, des bœufs, des chameaux & plusieurs autres animaux dont il n'avoit point trouvé dans la Terre Australe : Mais il y en avoit aussi trouvé beaucoup d'autres que nous ne connoissons point dans nôtre Continent, & sur tout les Bandelis dont nous avons fait la description dans la premiére partie de cette Histoire. C'est un espèce de Cerf, dont on voyoit des lors en ce païs-la, de grandes troupes, qui paissoient dans les Forêts. Sevaris en fit prendre quelques-uns dans des filets, & en ayant bien consideré la taille, la force & le naturel, il crut qu'on pourroit facilement les apprivoiser, & les dompter ; ce qui réüssit selon sa pensée. Il en fit donc prendre tout autant qu'il put, defendit qu'on

qu'on en tuât de jeunes, & promit aux Auſtraux des recompenſes pour tous ceux qu'on luy ameneroit. Ils avoient acoutumé de les tuer à coups de traits, & d'en manger la chair qui eſt auſſi bonne que celle des Cerfs. Dans peu de tems il en recouvra un aſſez grand nombre qu'il fit dreſſer, & s'en ſervit enſuite utilement, tant pour le charroy & les attelages que pour un Corps de Cavalerie qu'il forma de ces Bandelis & des Chevaux qu'on luy avoit amenés d'Aſie. Dans trois ans de tems il fit toutes ces choſes, & quand il vit que le Temple étoit preſque achevé, qu'il avoit outre cela déja bâti quatre grandes maiſons quarrées, qu'il appella *Oſmaſies*, c'eſt-à-dire Communautez, dont chacune pouvoit contenir mille perſonnes ou environ; qu'il avoit fait cultiver l'Ile & le païs d'alentour, en ſorte qu'il en tiroit une grande abondance de vivres pour en remplir ſes Magazins, il crut qu'il ne devoit plus differer de ſe faire élire Chef de toutes les Nations qu'il avoit ſoumiſes. Pour cet effet il inſtitua une Fête ſolemnelle à l'honneur du Soleil, & voulut qu'on la celebrât tous les ans, & qu'on y fit des ſacrifices, des feſtins & des réjoüiſſances publiques. Il y convia les principaux des

Preſ-

Prestarambes & des Stroukarambes, & comme il les vit tous de bonne humeur & pleins d'admiration pour la magnificence de la Fête, il leur fit proposer par un de leurs Commandans nommé Hostrebas, d'élire un Chef de toutes les deux Nations auquel on donneroit une autorité souveraine pour les gouverner & pour les defendre. Comme cet Hostrebas avoit beaucoup de credit & qu'il étoit appuyé de tous les alliez des Parsis, sa proposition fut bien reçuë & d'un consentement universel on déféra l'honneur de la Royauté à Sevaris. Il la refusa d'abord, & dit qu'il ne pouvoit pas accepter une dignité si éclatante, sans premiérement consulter le Soleil, dont il étoit le ministre, & sur la volonté duquel il devoit regler toutes ses actions. Que pour cet effet, s'ils le trouvoient à propos, il luy offriroit un sacrifice de parfums, pour prier ce grand Astre de les diriger & les conduire dans une affaire si importante & leur faire connoître de quelle maniére ils devoient agir dans cette rencontre. Ils acquiescerent tous à ce sentiment modeste & raisonnable, & le suivirent au Temple, où il offrit des parfums au Soleil, & luy fit à haute voix cet-

te

te Oraiſon ou plutot ce Panegyrique devant toute l'Aſſemblée.

Le ſtile en eſt un peu Poëtique & dans pluſieurs endroits on y peut remarquer une cadence & quelques tranſpoſitions qu'on ne ſouffre que dans les Vers ; mais parce que cela ne s'eſt pas fait ſans deſſein, & que d'ailleurs ce roulement de paroles dans un tel ſujet touche plus le cœur qu'une Proſe plate & diffuſe, je n'ay pas crû devoir m'en éloigner.

Peut-être que cette maniére d'écrire ne ſera pas du goût de tout le monde, & que les Vers entiers avec les tranſpoſitions frequentes qu'on y trouvera preſque par tout donneront lieu aux Cenſeurs d'exercer leur critique ; mais les perſonnes éclairées qui connoiſſent la force de la Poëſie en jugeront, je m'aſſure, tout autrement; ſur tout quand ils ſeront avertis que Sevaris qui étoit fort verſé dans les Poëtes Grecs & Latins, cultivoit beaucoup la Poëſie.

Un grand Poëte nommé *Kodamias*, c'eſt à dire, Eſprit divin, l'a depuis miſe en Vers métriques.

On verra ſur la fin de cette Relation l'Hiſtoire de ce fameux Poëte, qui par beaucoup d'autres ouvrages excellens s'eſt

a-

aquis parmy les Sevarambes une réputation à peu près ſemblable à celle que s'aquirent autrefois Homere & Virgile chez les Grecs & les Romains. Mais de tous ſes écrits il n'y en a point que ces peuples regardent avec plus d'eſtime & de veneration que l'Oraiſon du Soleil, parce qu'elle contient en abregé ce qu'il y a de plus eſſentiel dans leur Religion, & que d'ailleurs cet excellent Poëte a ſuivy dans ſes vers, autant que ſon Art le pouvoit permettre, les penſées de Sevaris, qui, comme nous l'avons déja dit, la prononça devant le peuple en la maniére ſuivante.

ORAI-

ORAISON DE SEVARIS AU SOLEIL.

SOurse feconde de lumiére & de vie, bel Astre qui brillez d'un éclat sans pareil, & dont nos foibles yeux ne sçauroient soûtenir les Divins regards; nous ne voyons rien de si glorieux que vous, ni rien de si digne de nôtre admiration, lors que nous jettons la veüe de tous côtez sur les objets charmans que vous seul nous rendez visibles. Vous êtes souverainement beau par vous-même, vous embellissez toutes choses & rien ne peut vous embellir. Tout ce que les corps lumineux soûmis à vôtre impire ont de brillant & de splendeur, ils l'empruntent de vos raions. Ce sont ces beaux rayons qui peignent les lambris des Cieux & les nuages de l'air de mille couleurs differentes; Ce sont eux qui dorent le sommet des montagnes & la vaste étendue des plaines, ce sont eux qui chassant les noires om-

ombres de la nuit, servent de guide à tous les animaux; eux enfin qui leur font voir tous les objets que vous éclairez. Vous êtes infiniment aymable & rien n'est aymable sans vous; rien ne peut étaler ses charmes sans l'aide de vôtre clarté. Lors que vous commencez à paroître sur nôtre Horison toutes choses se réjoüissent de vôtre venüe & rompent leur morne silence pour vous saluer à leur réveil. Vous arrachez les humains appesantis dans leurs couches d'entre les bras du frere de la mort, comme pour leur annoncer une nouvelle vie. Mais quand au soir vous leur ôtez vôtre lumiére pour la porter en d'autres lieux, ils sont d'abord envelopez d'épaisses tenèbres, images du trépas, qui leur seroient insuportables s'ils ne se consoloient du doux espoir de vôtre retour. Quand vôtre corps lumineux s'obscurcit & s'éclipse au milieu du jour, les mortels en pâlissent comme vous, & leurs cœurs sont saisis de crainte & d'epouvante. Mais la joye & l'allegresse succedent bien-tôt à leur crainte lors qu'ils vous voyent hors de travail. Vous parcourez l'immense voute des Cieux d'une course rapide & fournissez tous les ans vôtre vaste carriére pour nous marquer les tems & les saisons d'un mouvement juste & reglé. Lors que vous approchez de nous toutes choses se renou-

vel-

vellent & prennent un éclat nouveau. La Nature comme percluse par les neiges & les glaçons rompt ses liens & ses chaînes à l'ayde de vôtre chaleur vivifiante. Alors la terre se couvre de verdure, & vous la parsemez de fleurs & la remplissez de fruits, que vous meurissez par vos douces influences pour en nourrir les animaux des champs, les oyseaux du Ciel & les poissons des eaux. C'est de vôtre bonté celeste qu'ils tirent toute leur subsistance comme ils en ont receu la vie. Vous êtes l'ame du monde, puisque vous animez toutes choses & que rien ne peut se mouvoir sans vous. Lors que vôtre chaleur divine nous abandonne, incontinent succedent les froides horreurs de la mort, & tous les animaux cessent de vivre quand ils cessent de vous sentir. Leur ame n'est qu'un rayon de vôtre lumiére incorruptible, & lors que vous retirez ce rayon du corps terrestre où il étoit enfermé, ce corps se corrompt, se dissipe, & retourne dans son néant. Quand vous vous éloignez de nous selon l'ordre des saisons, tout sent les fâcheux effets de vôtre éloignement, tout se ternit, tout devient triste, & la terre se couvre de deuil. Vous étendez vos bienfaits sur tous ses habitans: mais vous ne favorisez pas également tous les peuples & tous les climats. Quelques-uns n'ont qu'un foible

usage

ufage de vôtre chaleur & de vôtre lumière, & fe voyent le plus fouvent plongez dans les horreurs de longues & noires tenèbres, & dans les rigueurs des hyvers, où ils languiffent & foûpirent dans l'attente de vôtre retour. Ils ont des preuves très fenfibles que vous êtes la fource de tous les biens, ou du moins le canal favorable par où coulent jufques à eux les bienfaits & les graces du Grand Etre qui vous foutient, & dont vous ètes le Miniftre glorieux. Mais ceux, qui comme nous, jouiffent d'un plus doux afpect de vos yeux, voyent toûjours leurs champs couverts de fleurs & de fruits, & vous doivent auffi bien plus d'amour & de reconnoiffance. Vous nous rendez tous les matins la lumiére que vous nous ôtez tous les foirs, & fi quelquefois des humides vapeurs de la mer, vous formez des nuages épais qui nous cachent vôtre face lumineufe, ce n'eft que pour les refoudre en pluyes rafraîchiffantes & en douces rofées, qui engraiffent & fertilifent nos plaines & nos côteaux.

Mais fi vôtre beneficence eft adorable & s'étend ainfi par tout, votre colere n'eft pas moins à craindre & ne fe fait pas moins fentir en tous lieux. Car lors que nos ingratitudes & nos crimes vous ont irrité contre nous, vous avez cent verges pour nous châtier, & pour nous faire éprouver les effets de votre juftice.

Quelquefois vous convertissez vôtre chaleur benigne, qui fait croître & meurir nos fruits, en feux ardents qui les havissent & les brûlent. D'autres fois vous changez les douces rosées du Ciel en pluyes impetueuses & en grêles bruyantès qui détruisent les richesses de nos arbres & de nos guerêts. Vous tournez les douces haleines des Zephirs en tourbillons & en orages redoutables. Vous entassez les nuës obscures les unes sur les autres, vous élevez des broüillards épais pour nous dérober vôtre lumiére, & au lieu de vos regards propices, vous envoyez des éclairs terribles, & faites gronder le Tonnerre épouvantable pour nous reprocher nos forfaits & pour nous avertir de vôtre juste courroux. Quelquefois vous lancez vos foudrez redoutables & en frapez les arbres les plus orgueilleux, & les monts les plus superbes, pour faire voir aux mortels que vous pouvez abattre tout ce qui s'éleve & qui s'enorgueillit, & que si votre bonté ne retenoit vọtre colere, vous écraseriez les impies & les rebelles qui n'adorent point vôtre Divinité.

Pour nous qui sommes assemblez dans vôtre Temple pour vous rendre nos vœux & nos hommages, & pour faire fumer vos Autels, nous reconnoissons que c'est à vous seul que nous devons l'être & la vie, & tous les biens

que

que nous possedons, comme le reste des hommes. Mais nous sentons que nous sommes obligez de vous reverer d'une maniére toute particuliére, parce que vous nous avez fait & nous faites tous les jours des faveurs & des graces que vous ne faites point aux autres peuples de la terre. Vous nous avez prêté vos foudres terribles pour soûmettre nos ennemis, & nous donnez des lumiéres & des connoissances utiles & agreables dans la vie, que vous n'avez departies qu'à nous. Vous nous instruisez dans nos affaires les plus importantes, quand nous avons recours à vos Oracles sacrez, & faites réüssir nos entreprises malgré les obstacles les plus difficiles à surmonter. Enfin vous nous faites connoître de quelle maniére nous devons regler nôtre adoration, & les marques exterieures de nôtre respect religieux, afin que nous ne fassions rien qui vous déplaise ni qui soit contraire au veritable culte de vôtre Divinité. Pour cet effet vous nous conduisez comme par la main; dans vos routes lumineuses & assurées, pendant que les autres hommes s'égarent dans les sentiers obscurs & incertains de leurs vaines imaginations. Les uns se font des Idoles foibles & impuissantes & les autres se forment de vains Phantômes pour adorer en eux les folles pensées de leurs esprits. Mais nous qui sommes

mes guidez par des lumiéres plus simples, plus pures & plus naturelles, nous adorons un Dieu visible & glorieux dont nous connoissons la puissance, & dont nous éprouvons tous les jours les graces & les bontez.

Veüillez, ô Divine Lumiére; les repandre toûjours sur nous & dissiper les nuages & les tenèbres qui pourroient obscurcir & seduire nôtre raison. Mais parce que d'elle-même elle est trop foible & trop bornée, nous avons recours à vos divines clartez, dans le choix que nous devons faire d'un Chef & Conducteur capable de nous gouverner selon vôtre volonté. Si c'est vôtre plaisir de nous en donner un, faites, ô bel Astre, qu'il ait toutes les qualitez que demande un employ si relevé, afin qu'il nous guide & nous serve d'exemple dans toutes nos actions, Qu'il nous protege contre nos ennemis; qu'il fasse fleurir parmy nous la Paix, la Justice & toutes les vertus. Enfin, qu'il nous sçache instruire dans le culte & le respect que nous vous devons rendre; afin que vous étant toûjours agreables, & ne faisant rien qui puisse attirer vôtre colere, nous jouissions à jamais de vos douces influences, & des témoignages de vôtre bonté particuliére.

Cette Oraison que Sevaris prononça avec beaucoup de zele toucha le cœur des assistans

tans, & leur fit concevoir une haute estime pour la piété de ce Prince: mais ils furent agréablement surpris, quand dès qu'il eut achevé de parler, ils oüirent une douce harmonie vers la voute du Temple, qui sembloit venir de lon & s'approcher peu à peu. Lors qu'elle fut assez près on entendit la voix charmante d'une femme ou d'un garçon, qui après avoir chanté quelque tems fort mélodieusement, dit à toute l'assemblée qu'il étoit envoyé de la part du Soleil pour leur annoncer que ce Dieu glorieux avoit écouté leur priére, qu'il avoit reçû leur sacrifice, & même jetté les yeux sur l'un d'entre eux pour l'élever en dignité au dessus des autres. Mais qu'il ne vouloit pas que ce fût en qualité de Roy; parce que nul mortel n'étoit digne de commander souverainement à un peuple qu'il avoit choisi entre tous ceux de la terre, pour être ses sujets & ses vrays adorateurs. Qu'il vouloit luy-même être leur Monarque, comme il êtoit déja leur Dieu; afin qu'ils se gouvernassent entiérement selon ses loix; qu'il leur en donneroit de très-justes & de très-expresses par les mains de celuy qu'il avoit choisi pour son Lieutenant dans la Monarchie, comme il l'avoit auparavant élevé au suprême degré de la

Prêtrise; Que la personne dont il avoit fait choix étoit son grand Prêtre Sevaris, qu'il declaroit publiquement avoir élû pour son Lieutenant; Et qu'enfin il leur ordonnoit de le recevoir en cette qualité pour luy obéïr à l'avenir, à luy & à ses Successeurs selon les celestes loix qu'il inspireroit luy-même à ce Ministre, qu'il avoit choisi pour être l'Interprète de ses volontez, & le Dispensateur de ses graces.

Après cette harangue on oüit une harmonie plus douce encore que la premiére, qui sembloit s'éloigner peu à peu jusques à ce qu'on ne l'entendît plus.

Cependant le peuple étoit dans une profonde admiration, & croyoit en effet que c'étoit une voix du Ciel qui leur avoit annoncé la volonté de leur Dieu. Ils luy obéïrent sur le champ, d'autant plus volontiers qu'ils voyoient que ce Roy glorieux avoit pris pour son Lieutenant celuy qu'ils avoient voulu choisir pour leur Souverain, & qu'à cette grace il ajoûtoit l'honneur éclatant, de vouloir luy-même les gouverner, & prendre un soin tout particulier de leur Nation. Sevaris fut donc reçû du peuple en qualité de Vice-Roy du Soleil, & les principaux de ses sujets luy rendirent hommage & luy jurerent fidélité. Je trou-

trouve ſa conduite dans cette rencontre fort remarquable & digne de ſon eſprit & de ſa prudence: Car il ne fit pas ſeulement comme ont fait pluſieurs autres grands Legiſlateurs, qui pour autoriſer leurs loix diſoient les avoir reçuës de quelque Divinité: Mais de plus il fit dire au peuple par une voix du Ciel) comme on leur fit accroire) quelle étoit la volonté de leur Dieu. Il crut auſſi que refuſant l'autorité ſuprême & l'attribuant toute au Soleil, le Gouvernement qu'il avoit deſſein d'établir parmi ces peuples, ſeroit plus ferme & plus reſpecté; & que luymême devant être le Lieutenant & l'Interprète de ce glorieux Monarque, il ſeroit beaucoup plus honoré & mieux obéï que s'il recevoit ſon autorité des hommes mortels. Il aimoit fort la Muſique, & l'entendoit paſſablement: ce qui me perſuade, que, lors qu'on bâtit le Temple, il fit faire dans la voûte quelque vuide ſecret pour y mettre la ſimphonie dont nous venons de parler, & qu'il avoit quelque invention pour faire que les ſons ſemblaſſent s'approcher & s'éloigner enſuite. Neanmoins le commun peuple des Sevarambes croit encore aujourd'huy, que la voix qui annonça la volonté du Soleil à

leurs Ancêtres venoit de sa part, & que Sevaris fut choisi par l'ordre de ce grand Astre. Mais presque tous les gens d'esprit avec qui j'ay conversé familiérement à Sevarinde, m'ont avoüé qu'ils croyoient que ce n'avoit été qu'une adresse de leur Legislateur pour donner plus de poids & d'autorité à son Gouvernement. Cela paroît encore par la conduite des Parsis de ce tems-là qui faisoient accroire aux Austraux, que le Soleil leur avoit enseigné les Arts qu'ils leur porterent de nôtre Continent, & qu'il les honoroit d'une revelation particuliére. Sevaris en dit autant luy-même dans son Oraison à cet Astre, quand il le remercie des dons & des graces, qu'il dit n'avoir départis qu'à luy & à ses sujets.

Les Stroukarambes, selon le genie de leur langue, qui ajoûte la terminaison *as* au nom des personnes élevées en dignité, appellerent Sevaris *Sevarias*. Ils changerent aussi le nom de leur païs, que les Prestarambes appelloient alors Stroukarambe en celuy de *Sevarambe*, joignant les premiéres syllabes du nom de ce Prince à la diction *Arambe*, qui en leur langue signifie Païs, Contrée ou Patrie. Ils en avoient fait autant du nom de Stroukaras, qui

qui signifie fourbe ou imposteur, en haine de cet ancien ennemi de leur Nation : Mais ceux qui l'avoient reçû pour leur Chef, & qui ensuite luy rendirent des honneurs divins l'appelloient *Omigas*, & de son nom s'appellerent eux-mêmes *Omigarambes*. Mais quand ces deux Peuples furent reünis sous l'authorité de Sevaris, ils s'appellerent Sevarambes, & c'est encore aujourd'hui le nom de toute cette Nation.

Sevaris étant enfin parvenu à son but principal, & se voyant revêtu de l'autorité souveraine, s'appliqua fortement à faire cultiver & embellir le païs, à composer des loix pour les faire ensuite recevoir à ses nouveaux sujets. Il fut quelque tems en balance sur le choix des divers modeles de Gouvernement que lui & Giovanni s'étoient proposé.

Le premier projet qu'ils firent étoit de diviser le peuple en diverses classes, dans l'idée qu'ils eurent d'abord de partager les terres, & d'en laisser la propriété aux particuliers, à l'exemple de presque toutes les nations de nôtre Continent. Tous les Parsis étoient pour ce partage, & l'on fut sur le point de distribuer la nation en sept Classes subordinées les unes aux autres.

La premiére devoit être des Laboureurs & de tous ceux qui travaillent à la terre. Dans la seconde on devoit ranger tous les gens qui exercent des métiers mécaniques, comme les Massons, les Charpentiers; les Tisserans & leurs semblables.

La troisiéme devoit contenir ceux qui travaillent à des Arts plus subtils & plus ingenieux, comme sont les Peintres, les Brodeurs, les Menuisiers & autres tels Artisans. Dans la quatriéme devoient être compris les Marchands & les Revendeurs de toutes sortes de denrees ou de Marchandises.

Les riches Bourgeois, les gens de Lettres, & tous ceux qui exercent les Arts liberaux devoient composer la cinquiéme. Les simples Gentilshommes devoient être rangez dans la sixiéme; Et enfin la septiéme & la plus honorable devoit être celle des Seigneurs diversement qualifiez. Dans le partage des terres on en devoit reserver une bonne partie pour l'entretien ordinaire de l'Etat & dans les occasions extraordinaires chaque Classe devoit contribuer selon son rang & ses moyens, sans que personne pût jouïr d'aucune exemption ou privilége particulier; parce qu'il semble injuste, & tout à fait contraire à la droi-

droite raiſon, que ceux qui ſont membres d'un Etat, qui ſont protegez par les Loix, & qui joüiſſent des avantages de la Socié-té, ne contribuent rien au ſoutien de cette Societé, pendant que les autres ſont accablez de Tailles & d'Impôts. Le ſeul domaine du Prince en devoit être exempt, & tous les ſujets devoient également contribuer aux dépenſes publiques, chacun ſelon ſon rang & ſelon ſa puiſſance, dans une égale diſtribution. Mais afin qu'ils reconnuſſent perpetuellement l'autorité du Souverain, & qu'ils ſe fiſſent tous une habitude de luy payer tribut, on avoit deſſein d'impoſer ſur chaque perſonne parvenuë à l'âge de vingt ans une taille modique & annuelle, qu'on auroit nommée Capitation. Outre cela tous ceux qui ſeroient parvenus à la joüiſſance légitime de biens & de richeſſes juſques à une certaine valeur limitée par les Loix, & qui auroient voulu monter à un degré plus haut, devoient être obligez de payer à l'Etat une ſomme d'argent ſelon les reglemens qu'on auroit faits pour ce ſujet. Chaque Claſſe auroit été diſtinguée par des habits differens, afin que les inferieurs ne pûſſent jamais uſurper les honneurs, & qu'ainſi chacun tint ſon rang & ſa dignité. Il y devoit avoir di-

divers autres reglemens dans ce projet, dont je pense que Giovanni étoit le veritable autheur. Mais Sevarias après avoir examiné ce modele de Gouvernement & quelques autres qu'on luy avoit proposez, les rejetta tous & en fit un luy-même incomparablement plus juste & plus excellent que tous ceux qu'on a pratiqué jusques icy. Car comme il avoit une prudence & une sagesse singuliére, il se mit à rechercher & à examiner avec soin les causes des dissentions, des guerres & des autres maux qui affligent ordinairement les hommes & qui desolent les Peuples & les Nations. Dans cette recherche il reconnut que les malheurs des Sociétez derivent principalement de trois grandes sources, qui sont l'Orgueil, l'Avarice & l'Oisiveté.

L'orgueil & l'Ambition portent la plupart des hommes à vouloir s'élever au dessus des autres pour les maîtriser, & rien ne nourrit tant cette passion que les avantages d'une extraction illustre dans les lieux où la Noblesse est héreditaire. L'éclat d'une haute naissance éblouït si fort ceux qui l'ont reçu des mains de la fortune qu'ils en oublient leur condition naturelle pour n'attacher leur esprit qu'à ce bien exterieur qu'ils ne doivent qu'à leurs Ancêtres

&

& non à leur propre vertu. Ils s'imaginent le plus souvent que les autres hommes leur doivent être soumis en toutes choses, & qu'ils sont nez pour leur commander, sans considerer que la nature nous a faits tous égaux, & qu'elle ne met point de difference entre le Noble & le Roturier; qu'elle nous a tous assujetis aux mêmes infirmitez; que nous entrons dans la vie les uns comme les autres; que les richesses ni la qualité ne sçauroient ajoûter un moment aux jours des Souverains, non plus qu'à ceux de leurs sujets; Et qu'enfin la plus belle distinction qu'il y puisse avoir entre les hommes est celle qu'ils tirent des avantages de la vertu. Pour donc remedier aux desordres que produit l'inegalité de la naissance, Sevarias ne voulut pas qu'il y eût d'autre distinction entre ses peuples que celle des Magistrats & des personnes privées; & que parmy ces derniers l'inégalité de l'age decidât seule de l'inégalité du rang.

Et comme les richesses & la propriété des biens font une grande difference dans la Société civile, & que de là viennent l'Avarice, l'Envie, les extorsions & une infinité d'autres maux; il abolit cette propriété de biens, en priva les particuliers,

& voulut que toutes les terres, & les richesses de la Nation appartinssent proprement à l'Etat, pour en disposer absolument, sans que les Sujets en pussent rien tirer que ce qu'il plairoit au Magistrat de leur en départir. De cette maniére il bannit tout à fait la convoitise des richesses, les tailles, les impôts, la disette & la pauvreté, qui causent tant de malheurs dans les diverses Sociétez du monde. Depuis l'établissement de ces loix, tous les Sevarambes sont riches, encore qu'ils n'ayent rien en propre. Tous les biens de l'Etat leur appartiennent, & chacun d'eux se peut estimer aussi heureux que le Monarque du Monde le plus opulent. Si dans cette Nation un sujet a besoin de quelque chose nécessaire à la vie, il n'a qu'à la demander au Magistrat qui la luy acorde toûjours. Il n'est jamais en souci pour sa nourriture, pour ses habits, ni pour son logement, pendant les divers degrez de son âge; ni même pour l'entretien de sa femme & de ses enfans, quand il en auroit des centaines & des milliers. L'Etat pourvoit à tout cela sans exiger ni tailles ni Impôts, & toute la Nation vit dans une heureuse abondance & dans un repos assûré sous la conduite du Souverain. Mais parce que le Magistrat qui est

eſt la tête du corps politique a beſoin des autres membres pour en tirer de l'aide & du ſecours, & que d'ailleurs il eſt bon de les exercer de peur qu'ils ne ſe rebellent dans l'aiſe & les plaiſirs, ou ne s'amoliſſent dans l'oiſiveté, Sevarias voulut donner de l'occupation à tous ſes Sujets, & les tenir toûjours en haleine par un travail utile & modéré.

Pour cet effet il partagea le jour en trois parties égales, & deſtina la premiére de ces trois parties au travail, la ſeconde au plaiſir, & la troiſiéme au repos. Il voulut que tous ceux qui ſeroient parvenus juſques à un certain âge, & que les maladies, la vieilleſſe, ou d'autres accidens ne pourroient juſtement exempter de l'obligation des Loix, travaillaſſent chacun huit heures du jour, & qu'ils employaſſent le reſte du tems, ou dans les divertiſſemens honnêtes & permis, ou dans le ſommeil & le repos. Ainſi la vie ſe paſſe avec beaucoup de douceur, les corps ſont exercez par un travail mediocre, & ne ſont pas uſez par une fatigue immoderée: Les eſprits ſont agreablement occupez par un exercice raiſonnable, ſans être accablez par les ſoins, les chagrins & les ſoucis. Les divertiſſemens & les plaiſirs qui ſuccedent au travail

recréent & raniment le corps & l'esprit, & le repos ensuite les rafraîchit & les délasse. De cette maniére les hommes étant occupez au bien, n'ont pas le tems de songer au mal, & ne tombent guéres dans les vices où les porteroit l'oisiveté, s'ils ne la chassoient par des occupations honnêtes. L'envie qui vient des trois sources dont nous avons parlé exerce rarement sa rage parmy ces Peuples, & leur cœur n'est ordinairement échaufé que d'une noble émulation qui naît de l'amour de la vertu, & du juste desir des loüanges que meritent les bonnes actions.

Sevarias n'eut pas beaucoup de peine à faire recevoir ses Loix à ses nouveaux Sujets: car outre qu'elles étoient autorisées de la Divinité, elles ne s'éloignoient pas beaucoup de leurs coutumes, car (comme nous l'avons déja dit) ces peuples vivoient en Communautez, & n'avoient presque rien en propre. Quand nous viendrons à parler du Gouvernement des Sevarambes d'aujourd'huy, nous en ferons un détail plus exact, pour le present nous nous contenterons d'en dire icy quelque chose en gros. Quoy que ce grand Legislateur ait luy-même posé les fondemens des Loix & de l'administration puplique, nean-

neanmoins il n'a pas fait tous les réglemens qu'on voit aujourd'huy parmi les Sevarambes, ayant laissé à ses Successeurs l'autorité de changer, d'ajoûter & de diminuer selon les occurences, ce qu'ils trouveroient à propos pour le bien de la Nation. Mais il leur a très-expressément defendu de rien ordonner de contraire au droit naturel, ou aux maximes fondamentales de l'Etat, qui sont de conserver sur toutes choses un Gouvernement Heliocratique, c'est-à-dire de ne pas reconnoître d'autre Souverain que le Soleil, & de ne recevoir d'autres Loix que celles qu'il auroit inspirées à son Lieutenant & à son Conseil.

De n'admettre à la Vice-Royauté, que celuy que le Soleil aura choisi d'entre les principaux Ministres de l'Etat; ce qui se fait par le sort, comme nous ferons voir cy-après.

De ne pas souffrir que la propriété des biens tombe en aucune maniére entre les mains de personnes particuliéres, mais d'en conserver l'entiére possession à l'Etat pour en disposer absolument.

De ne pas permettre qu'il y ait de rang ou de dignité hereditaire; mais de conserver avec soin l'égalité de la naissance,

afin

afin que le seul mérite puisse élever les particuliers aux charges publiques.

De faire respecter la vieillesse, & d'acoutumer de bonne heure les jeunes gens à honorer ceux qui sont leurs Superieurs en âge & en expérience.

De bannir l'oisiveté de toute la Nation, parce que c'est la nourrice des vices & la source des querelles & des rebellions ; & d'acoutumer les enfans au travail & à l'industrie.

De ne point les ocuper à des Arts inutiles & vains, qui ne servent qu'au luxe & à la vanité, qui ne font que nourrir l'orgueil, & qui engendrant l'envie & la discorde, détournent les esprits de l'amour de la vertu.

De punir l'intempérance en toutes choses, parce qu'elle corrompt le corps & l'ame, & fait tout le contraire de la vertu opposée, qui les conserve l'un & l'autre dans un état tranquille & moderé.

De faire valoir les Loix du mariage & de les faire observer aux personnes adultes, tant pour la propagation de l'espèce & l'acroissement de la Nation, que pour éviter la fornication, l'adultére, l'inceste & d'autres crimes abominables, qui détruisent la Justice & troublent la tranquilité publique.

De

De prendre un soin tout particulier de l'éducation des enfans & de les faire adopter par l'Etat dès qu'ils ont atteint la septiéme année de leur âge, pour leur aprendre de bonne heure l'obéïssance aux Loix & la soumission qu'ils doivent aux Magistrats qui sont les veritables peres de la Patrie.

D'instruire la jeunesse de l'un & de l'autre sexe dans l'exercice des armes, pour avoir en tout tems des gens capables de repousser les ennemis de l'Etat.

Enfin de faire valoir la Religion pour lier les hommes par la conscience, leur persuadant que rien n'est caché à la Divinité, & que non seulement dans cette vie, mais aussi qu'après le trepas, elle a ordonné des recompenses pour les bons, & des châtimens pour les méchans.

Voila en abregé les principaux articles des Loix de Sevarias, qui furent publiquement reçuës cinq ans après son arrivée aux Terres Australes, & que ses Successeurs ont religieusement fait observer depuis leur premier établissement. Après leur publication, il s'appliqua fortement à les faire observer par la douceur & par la crainte de ses armes. Il avoit pris des mesures si justes pour parvenir à ses fins qu'il trouva fort peu

peu d'obstacles à son dessein, & il n'y eut guéres de gens qui osassent s'y opposer, car si d'un côté ses Loix n'étoient pas agréables aux méchans, tous les bons les aprouvoient, parce qu'elles étoient fort justes & fort équitables. Il est vray que les Parsis eurent quelque peine à s'acommoder à la communauté des biens ; mais comme ils étoient tous étrangers, & que leur fortune dépendoit absolument de celle de leur Chef, ils se soumirent enfin à ses volontez, d'autant plus facilement qu'ils voyoient que les Stroukarambes qui étoient déja tout accoûtumez à vivre en Communautez, s'y soumettoient sans repugnance. Ceux qui avoient toûjours vêcu dans l'oisiveté eurent plus de peine à se reduire à un travail reglé, c'est pourquoi on ne leur fit point observer cet article avec sévérité ; mais on le fit exactement pratiquer aux jeunes gens, de sorte que dans moins de vingt ans il étoit généralement observé, & l'on ne voyoit plus de fainéans que parmy les personnes d'un âge avancé.

Sevarias regna trente-huit ans dans une continuelle prospérité, & vit rendre à ses Loix une parfaite obeïssance dans toutes les terres de sa domination ; sans que jamais personne ozât s'opposer à ses volon-

tez

tez. Pendant ce long Regne ſon peuple s'accrut prodigieuſement juſques-là, que le nombre de ſes Sujets, dont il faiſoit le dénombrement de ſept en ſept ans, ſe monta au deſſus de deux millions, bien qu'il n'en eût pas plus de huit cens mille au commencement de ſon Regne. Il les diſtibua tous par *Oſmaſies*, grands bâtimens quarrez où il les faiſoit vivre en commun, en quoy leurs Deſcendans les ont toûjours imitez depuis.

De ſon temps la ville de Sevarinde s'agrandit beaucoup, luy-même y poſa les fondemens de quarante Oſmaſies, & en fit bâtir beaucoup d'autres juſques à Sporonde, dont il fut auſſi le fondateur. Il fit faire divers canaux dans les plaines de Sevarambe pour les fertiliſer davantage, quoy qu'elles fuſſent naturellement trés-fertiles, & conçut le deſſein de pluſieurs ouvrages publics que ſes Succeſſeurs ont executé dans la ſuite.

De dix ou douze femmes qu'il eut pendant ſa vie, lui naquirent beaucoup d'enfans, dont la poſtérité s'eſt fort accreuë, & qui ſont fort reſpectez parmy les Sevarambes. Ils jouïſſent même de pluſieurs privileges qui ne ſont pas communs aux autres Sujets, dont le principal eſt celuy

d'é-

d'être admis à la Magistrature trois ans avant les jeunes gens des autres familles.

Durant plusieurs années Sevarias prit beaucoup de peine pour cultiver & pour enrichir la langue du païs, & ses soins furent suivis de tant de bons succès, que de son temps elle égaloit toutes les Langues d'Orient en politesse & en douceur. Il y fit de si belles observations & en acommoda si bien les parties fondamentales pour exercer ceux qui viendroient après luy, que dans le cinquiéme Régne elle se trouva plus belle & plus abondante que n'a jamais été la Langue Latine ni même la Greque.

Enfin après avoir régné trente-huit ans entiers, étant dans la soixante & dixiéme année de son âge, & commençant à sentir les incommoditez de la vieillesse, il resolut de resigner l'Empire à un autre & de passer le reste de ses jours dans le repos d'une vie privée. Pour cet effet il convoqua tous les Osmasiontes de la Nation, c'est à dire tous les Gouverneurs des Osmasies, qui composent encore aujourd'hui le Conseil general, & leur fit sçavoir sa résolution En même temps il les exhorta de proceder au choix d'un nouveau Viceroy & de consulter le Soleil, sur la volonté duquel ils devoient se regler dans une affaire si impor-

portante, les assurant que ce Roy glorieux ne manqueroit pas de leur faire connoître par le sort, celuy qu'il avoit destiné pour son Successeur, s'ils le jettoient selon les ordres qu'il avoit déja prescrits. Mais voyant que ce discours attristoit tous ceux de l'assemblée, il leur representa qu'il étoit déja fort avancé en âge, & que ses forces commençant à luy manquer il n'étoit desormais plus capable de tenir les rênes du Gouvernement, & qu'il étoit du bien public de choisir un chef plus jeune & plus vigoureux que luy pour la conduite de l'Etat; Qu'après avoir travaillé trente huit ans pour le bien & la félicité de la Nation, il étoit juste qu'il songeât enfin à son repos particulier. Il ajoûta qu'outre ces raisons solides il avoit de secrets avertissemens de la part du Soleil de se retirer des affaires, & de remettre à un autre l'administration de l'Etat & la charge de Grand Prêtre, qui devoit être inséparable de la Vice-Royauté. Quand il eut achevé ce discours qui attrista beaucoup tous ceux qui l'avoient écouté, les divers membres du Conseil après luy avoir témoigné leur respect, leur reconnoissance, & le regret qu'ils auroient d'être gouvernez par un autre que luy, le prierent de garder jusqu'à

la

la fin de ses jours la dignité dont il étoit en possession depuis si long-temps, & qu'il avoit exercée avec tant de gloire, ou du moins de leur donner un de ses fils pour regner à sa place, s'il persistoit dans la résolution de résigner l'Empire à un autre. Ils ajoûterent que la Nation ayant pendant tout son Régne vû des marques si sensibles de sa prudence, de sa vertu & de l'amour qu'il avoit pour son peuple, pourroit à peine se consoler de sa perte, & que le seul moyen d'adoucir la douleur qu'elle alloit causer à tous ses Sujets, étoit de mettre sur le trône celuy de ses enfans qu'il jugeroit luy-même le plus digne de luy succeder, afin qu'en sa personne & en celle de ses Décendans, on pût toûjours voir la vivante image de leur auguste Prédécesseur, & reverer en eux la sagesse profonde & les vertus incomparables d'un Prince à qui la Nation devoit tout son bonheur. Dans cette vuë ils luy offrirent de rendre ses dignitez héréditaires à sa famille, & de préferer un sang aussi illustre que le sien à tous les hommes de la terre. A ces raisons pressantes ils en ajoûterent plusieurs autres, & se servirent de tous les argumens & de tous les moyens dont ils se purent aviser pour luy faire accepter les offres

offres qu'ils luy faisoient. Mais rien ne put ébranler ce grand homme; il résista fortement à leurs raisons & à leurs priéres, & sa vertu triompha dans cette occasion de toutes les foiblesses de l'esprit humain. Il leur dit donc que l'Etat étant purement Heliocratique, il ne pouvoit accepter les offres qu'ils luy faisoient, parce que dans le choix d'un Vice-Roy, il falloit selon les loix établies se gouverner entiérement par la volonté du Soleil, qui leur feroit connoître par le sort lequel de ses Sujets luy étoit le plus agréable & le plus digne de commander à son Peuple. Il les remercia néantmoins de leur zele & de leur affection, & leur dit que, bien qu'il eût autant d'amour & de tendresse pour ses enfans qu'un pere en pouvoit avoir, il ne s'écarteroit jamais de l'obéïssance qu'il devoit rendre au Roy glorieux qui l'avoit élevé sur le trône; Que, lors qu'il s'agissoit du bien public, on devoit imposer silence à l'amour paternel, & faire ceder tous les interêts particuliers à celuy de l'Etat, dont le Prince se doit toûjours montrer le veritable pere. Il ajoûta qu'en de pareilles ocasions il esperoit de la vertu de ses Successeurs, qu'ils imiteroient son exemple, & feroient voir à la postérité que l'honneur

& la gloire des Souverains consiste uniquement à faire tous leurs efforts pour rendre heureux les Peuples dont le Ciel leur a commis le gouvernement & la conduite.

Les Osmasiontes du Conseil voyant par cette réponse la nécessité indispensable qui les forçoit à changer de Vice-Roy, choisirent quatre hommes de leur corps, & le sort tomba sur l'un d'eux nommé *Khomedas*, qu'ensuite ils appellerent Sevarkhomedas, ajoûtant à son nom les deux premiéres syllabes de celuy de Sevarias, ce qu'on a fait depuis à tous ses Successeurs.

Trois jours après cette élection Sevarias accompagné de tous les grands Officiers de l'Etat mena Khomedas au Temple pour y pratiquer les ceremonies de son installation qu'il voulut être fort magnifiques, pour faire honneur à son Successeur, & montrer au Peuple par son exemple, quel est le respect qu'on doit rendre à un Souverain. Il offrit sur l'Autel un sacrifice au Dieu de la Lumiére, & prononça pour la seconde fois l'Oraison qu'il luy avoit faite lors qu'il fut choisi par une voix du Ciel, y ajoûtant seulement qu'il plût à ce bel Astre d'éclairer & de conduire le nouveau Lieutenant qu'il avoit choisi pour gouverner son peuple après luy.

En-

Tome 1 Pag, ~~190~~ 290 a



Ensuite se tournant vers celuy qui alloit être son Successeur, il luy parla à haute voix devant tout le Peuple à peu près de cette maniére.

Avant que de vous resigner ce qui me reste encore d'autorité, je me sens obligé, ô KHOMEDAS, de vous faire quelques remontrances: Je m'y sens obligé pour la gloire de nôtre divin Monarque, pour le bien de son Peuple, & pour vôtre instruction particuliére.

Le dessein qui nous amene dans ce Temple a quelque chose de fort étonnant: vous étiez hier mon sujet, & vous allez devenir aujourd'hui mon Souverain; je descens volontairement d'un Trône où vous allez monter sans obstacle, & par cette action nous allons laisser à la postérité un exemple aussi remarquable, qu'un Souverainen en ait jamais laissé. Il arrive peu de ces changemens dans un Etat, si l'amour paternel, ou la foiblesse des Princes n'en sont le véritable motif, ou si la Loy d'un Vainqueur n'en impose la nécessité. Il n'en est pas de même dans cette occasion; Ce n'est ni le sang ni la nature qui me sollicitent en vôtre faveur; Ce n'est ni vôtre force, ni ma foiblesse qui m'obligent à vous resigner le Scéptre & le Diadême du Soleil; C'est la pure volonté de ce Roy glorieux & l'obéïssance que je rends à ses Ordres sacrez, qui vous élèvent à la haute dignité où vous allez monter. Le choix qu'il a fait de vôtre Personne pour être son Lieutenant & mon Successeur dans la Monarchie, peut justement remplir vôtre ame de pensées sublimes, mais il ne doit pourtant pas vous inspirer de l'orgueil, ny vous faire oublier vôtre condition naturelle. Souvenez-vous que

vous êtes homme ; Que par les Loix de la naissance vous n'avez aucun avantage sur les autres ; Que vous êtes comme eux sujet aux infirmitez de la Nature, & à l'inconstance de la fortune, & que le terme fatal qui finit leur destinée, doit aussi terminer la vôtre. Considerez serieusement quel est le poids de la Couronne, de qui vous la tiendrez, & à qui vous serez obligé d'en rendre compte. Faites reflexion sur le bonheur du Regne précédent, voyez quel exemple vous aurez à suivre, & quel exemple vous devez donner. Les fonctions de la Vice-Royauté, où vous êtes appellé, sont toutes grandes & relevées ; Elles demandent une application serieuse, un esprit droit, un courage intrepide, une constance inébranlable & une prudence extrême. Je ne doute point que vous n'ayez toutes ces qualitez, puisque le Dieu lumineux qui nous éclaire, qui void & qui sçait toutes choses, vous a preferé à tous ses autres Sujets pour vous faire son premier Ministre. Souffrez néanmoins que je vous dise, que dans la conduite d'un Etat, il y a deux chemins qui menent à des fins bien differentes. Le premier est celuy des bons Princes ; & l'autre est celuy des Tyrans : l'un conduit tout droit à la gloire, & l'autre méne à l'infamie. Les Tyrans lâchent la bride à leurs passions & s'abandonnant au mauvais panchant de leur cœur, ils détruisent toûjours par leurs vices, les ouvrages de leur prudence. Ils pensent rarement à l'Auteur de leur puissance, ils songent peu au compte qu'ils ont à luy en rendre, & ils ne considerent jamais, que plus les effects de sa justice sont lents, plus ses jugemens sont redoutables. De là vient que leur domination est odieuse, leur fin le plus souvent tragique, & leur mémoire toûjours detestée.

Les

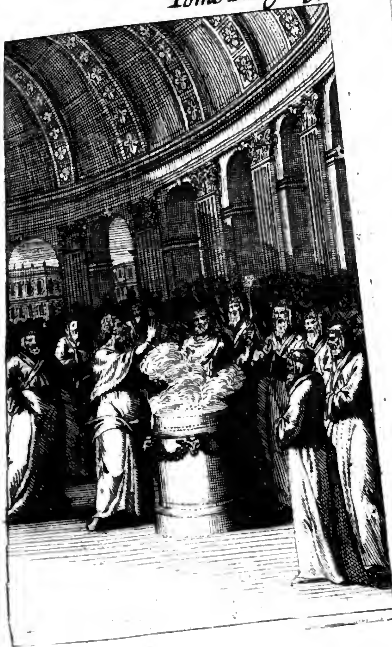
Les bons Princes, au contraire, ne se conduisent que par les lumiéres de la droite raison; ils se font une régle inviolable de leur devoir, & suivant par tous les conseils d'une juste prudence, ils affermissent leur Trône sur des fondemens que rien ne sauroit ébranler. On les aime pendant leur vie, on les regrette après leur mort, & le souvenir de leur Régne est toûjours cher & prétieux à la Postérité.

Bien loin de croire que vous puissiez balancer un moment sur le choix de l'une de ces deux routes, je suis persuadé que vous avez déja fait une généreuse resolution d'imiter la conduite des bons Princes, avec autant de soin que vous avez resolu de fuir les maximes des Tyrans. Vôtre devoir, vôtre honneur & vôtre interêt particulier vous y obligent indispensablement, & de plus je vous y exhorte de la part de celui dont vous devez être la vivante image dans cet Etat. Il nous a donné des Loix dont il vous fait aujourd'huy le Dépositaire, l'Interpréte & l'Executeur; Ces Loix sont les Decrets d'une Sagesse, qui n'étant pas sujette au changement, n'en veut point souffrir dans les Constitutions fondamentales de ce Royaume. Respectez le principe d'où elles viennent, prenez garde de n'y rien changer, & ne manquez pas de punir la témérité de ceux qui voudroient prophaner les Ordonnances sacrées du Soleil, par le mélange impur de leurs imaginations. Usez du pouvoir absolu que ces Loix vous donnent pour faire exercer la Justice, pratiquer la Temperance, & pour faire fleurir la Paix. C'est dans la Paix que se trouve le repos & le bonheur des Peuples, mais pour la conserver, il faut cultiver avec soin l'innocence des mœurs & corriger

sévèrement la licence des vices. On regne facilement sur les gens de bien ; mais il est difficile de regner sur les méchans ; & l'unique moyen de regner avec gloire est de dispenser avec justice les récompenses & les peines. Pour cet effet il faut qu'un Prince soit toûjours armé dans la Paix & dans la Guerre, afin qu'il puisse en tout temps repousser les injures étrangeres, reprimer les rebellions interieures, & faire également craindre & respecter en tous lieux la puissance de ses armes & la sainteté de ses Loix. J'ay tâché par mes actions passées d'établir la verité de ces maximes, comme je vous les propose aujourd'huy solemnellement par mes paroles devant le Dieu qui nous éclaire, & devant ce Peuple qui m'écoute ; c'est à vous à faire vôtre profit de mes remontrances. Après cela je vous remets la Couronne & le Sceptre du Soleil comme les derniéres marques de l'autorité que je vous resigne par ses Ordres. Repondez par vôtre conduite à l'intention de ce divin Monarque, remplissez nos souhaits & nôtre attente, & tenez enfin pour une maxime certaine que la gloire d'un veritable Prince brille moins par l'éclat de son Diadême, que par le bonheur de ses Sujets.

Dès qu'il eut achevé ce discours il prit Khomedas par la main, le mena à l'Autel, luy fit jurer par le Dieu invisible, éternel & infini, par le Soleil visible & glorieux, & par l'amour de la Patrie, d'observer religieusement les loix fondamentales de l'Etat, & de n'y rien ajoûter ny diminuer. Ensuite le faisant asseoir sur le Trône, il luy mit la Couronne sur la tête & le Scéptre à la main, le sa-

Tome 1 Pag. 294



ſalua Vice-Roy du Soleil, & luy rendit le premier hommage. Il invita tous les Officiers de l'Etat qui étoient la preſens à ſuivre ſon exemple; & puis ſe tournant vers le Peuple il leur fit pluſieurs belles exhortations. Il leur repreſenta ſur toutes choſes que le plus grand devoir dés ſujets conſiſtoit dans le reſpect, l'obéïſſance & la fidélité qu'il faut rendre à l'autorité ſouveraine; Que, quoi que leurs ſuffrages & leur conſentement fuſſent néceſſaires pour l'établir, ils ne devoient pourtant pas s'imaginer que leur volonté en fût la cauſe pricipale; Que la Providence avoit beaucoup plus de part dans l'établiſſement des Princes, que les ordonnances des hommes, & qu'on devoit les regarder icy bas comme les plus vives images de la Divinité. Que, quand même ils ne s'aquitteroient pas bien de leur devoir, les ſujets ne devoient pas pour cela s'éloigner du leur; Que le Ciel autoriſoit ſouvent les actions injuſtes des Souverains, pour châtier les Peuples, lors que par leurs offenſes ils avoient attiré les effets de ſa juſtice; Qu'ils devoient ſouffrir ces châtimens ſans murmure & ſans jamais écouter les conſeils rebelles; Que la rebellion n'étoit pas ſeulement le plus déteſtable de tous les crimes, mais que c'étoit auſſi la plus grande de toutes les fo-

lies, puis qu'au lieu de procurer la liberté à ceux qui s'y engageoient, elle les précipitoit le plus souvent dans un plus dur esclavage, de quelque côté que se tournât la victoire; qu'enfin ce n'étoit pas seulement le devoir des Sujets de se soumettre à l'autorité légitime, mais que c'étoit aussi leur intérêt le plus solide.

Après cette résignation de l'Empire, Sevarias se retira avec sa famille dans une Olmasie qu'il avoit fait bâtir à une journée de Sevarinde, dans un lieu fort agréable & dont l'air est fort sain. Il y vêcut en personne privée, sans se mêler aucunement des affaires, hormis lors qu'on le venoit consulter; ce qu'on fit toûjours dans toutes les matiéres importantes, pendant tout le tems qu'il vêcut; tant pour luy témoigner le respect & la vénération qu'on avoit pour sa personne, que pour luy faire voir l'stime que l'on faisoit de ses sentimens.

Il vêcut encore seize ans après s'être deposé, sans que son esprit participât aucunement aux foiblesses de son âge. Il conserva son jugement & même sa memoire jusques au dernier soupir de sa vie, & sentant enfin aprocher son heure derniére il exhorta tous ses enfans à la vertu & à l'amour de la Patrie, & leur fit connoître que

la

la véritable gloire consistoit en l'obeïssance des Loix, & en la pratique de la justice & de la tempérance. Il ajoûta, que, bien que son corps fût mortel, son âme étoit immortelle, & que, dès qu'elle seroit sortie de sa prison terrestre, elle prendroit son essor vers l'Astre glorieux d'où elle avoit pris son origine, pour y être revêtuë d'une nouvelle forme plus belle & plus parfaite que la premiére; Qu'il en arriveroit de même à tous ceux dont la vie & les mœurs étoient pures & justes, & qui obeïssoient de bon cœur aux Ordonnances de Dieu qui voit toutes choses, qui connoît toutes les actions, & même toutes les pensées des hommes. Qu'au contraire les méchans & les impies, qui n'avoient point obeï à ses loix, ni vêcu dans l'innocence, seroient sévérement châtiez après leur trepas, & que leur ame seroit revêtuë d'un corps plus abject & plus infirme que le premier. Qu'ils seroient enfin jettez en des lieux éloignez de la face lumineuse du Soleil pour y sentir les incommoditez & les rigueurs des Hyvers, & pour y être ensévelis dans les tenèbres d'une profonde nuit pour y expier leurs crimes.

Après ces exhortations, il rendit l'esprit, & laissa un regret universel de sa per-

te à toute la Nation, qui en mena deüil durant cinquante jours, & témoigna une douleur toute extraordinaire de son absence & de son trepas. Elle le regardoit comme le Pere de la Patrie, & l'Autheur de toute la félicité dont elle joüissoit; Si bien que la memoire de ce grand homme est encore, & sera toûjours si douce & si vénérable aux Sevarambes, qu'ils luy auroient élevé des Autels & rendu des honneurs divins, si luy-même qui en avoit quelque aprehension, & qui étoit ennemy capital de l'Idolâtrie n'y eût mis ordre avant sa mort.

On luy fit des Obseques Royales, on offrit des Sacrifices tout extraordinaires pour ce sujet, & son Successeur n'épargna rien pour honorer sa memoire, & pour faire voir à toute la Nation le sensible regret qu'il avoit de sa mort.

Aussi cette piété & cette sage conduite augmenta de beaucoup l'amour & l'estime qu'on avoit pour luy, ajoûta un nouvel éclat à son Regne, & le fit considerer comme un digne Successeur de Sevarias.

Il regna encore six ans après le decez de ce Prince, mais se sentant attaqué d'une maladie violente, il resigna le Gouvernement, imitant en cela son Prédécesseur, comme il avoit tâché de l'imiter en toute sa conduite.

Du-

Durant son Regne il fit faire plusieurs Osmasies, & fit fleurir tous les Arts qui s'étoient établis du tems de Sevarias, auquel il fit élever un Tombeau magnifique qui se void encore aujourd'huy dans le Temple de Sevarinde. Il fit faire de grands ponts à chaque côté de l'Ile pour en rendre la communication aisée, parce qu'auparavant elle ne se faisoit que par le moyen des bateaux, & conçut aussi le dessein de l'environner d'une forte muraille, mais comme il ne vêcut pas assez long-tems pour cela, il en laissa le soin à ses Successeurs.

BRONTAS

III. *Viceroy du Soleil.*

CEluy qui fut élû à sa place s'appelloit Brontas, après son élection on le nomma Sevarbrontas, selon la coutume. Il suivit les traces de ses Prédécesseurs, fit cultiver les Plaines & même les Montagnes en divers endroits, particuliérement sur le chemin de Sporonde, qu'il rendit beaucoup plus commode qu'il n'étoit auparavant, y posant les fondemens de plusieurs Villes qui se sont fort accrües depuis. Sous son Regne on commença de revêtir tout le tour de l'Ile de murailles, selon le projet de Sevarkomedas, & par l'étude &

la pratique il devint si sçavant dans l'Architecture qu'il orna extrêmement tous les Edifices que ses Prédecesseurs avoient construits. De son tems il y eut des dissentions parmi les Sevarambes, causées par quelques Parsis nouveaux venus, qui voulurent établir la propriété des biens contre les maximes fondamentales de l'Etat; ce qui luy donna beaucoup de peine, mais enfin il en vint à bout & pour remedier à l'avenir à de semblables desordres il defendit le Commerce de nôtre Continent, & ne voulut plus recevoir de ses esprits turbulents.

Il étoit décendu des Prestarambes, ce qui fut cause qu'il fit fort agrandir Sporonde, & les autres lieux sur les Montagnes pour en rendre le Commerce plus facile. Il regna 34. ans, puis resigna l'Empire à un autre, à l'exemple de ses Prédecesseurs.

DUMISTAS
IV. *Viceroy du Soleil.*

A Sevarbrontas succeda Sevardumistas Stroukarambe d'origine. Il voulut étendre ses limites & subjuguer une Nation qui habitoit les parties inférieures du Fleuve, environ quatre-vingt lieuës au dessous de Sevarinde, mais le Conseil s'y oposa.

opoſa & ne voulut pas ſouffrir que ſans néceſſité on conquît de nouvelles terres, contre les maximes de Sevarias, qui avoit ordonné qu'on fit bien valoir le Païs des environs de Sevarinde avant qu'on touchât aux terres plus éloignées, à moins que ce ne fût ſur le chemin de Sporonde. Voyant donc que ſon deſſein ne plaiſoit pas, il s'atacha à faire valoir l'Agriculture, & conſtruire de nouvelles Oſmaſies en divers endroits, & ſur tout à la ville d'Arkropſinde d'où il étoit natif. Il inſtitua de nouvelles cérémonies dans la Religion ſeulement pour la pompe extérieure, comme auſſi dans l'Oſparenibon, ou ſolemnité du Mariage. A tout cela il ajoûta divers Reglemens touchant les réjoüiſſances publiques, inſtitua de nouvelles danſes dans l'Erimbaſion ou Fête du Soleil, qui s'obſervent encore aujourd'huy. On tient que n'ayant pû réüſſir dans le deſſein de faire la guerre, il prit des routes contraires, & s'amuſa à l'inſtitution de pluſieurs cérémonies. Son Régne ne fut que de onze ans, & il fut le premier qui garda l'Empire juſques à la fin de ſes jours. Il eſt vray qu'un accident en fut cauſe, car il mourut ſoudainement d'une chute ce qui cauſa un Interregne de quinze jours ſeulement.

Se-

SEVARISTAS V. Viceroy du Soleil.

A Sa place fut élû Sevariſtas iſſu de Sevarias & en la perſonne du quel le ſang de ce premier Viceroy du Soleil remonta ſur le Trone. Les vertus & les graces qui brilloient en lui donnerent de grandes eſperances de ſon Regne, & l'on crut qu'il rempliroit dignement la place de la perſonne illuſtre dont il avoit l'honneur de deſcendre. On ne s'y trompa point auſſi, car il en fut la vive image & le parfait imitateur. Il n'avoit que trente ans quand il fut élevé au Gouvernement, mais dans cet âge il avoit une prudence & une ſageſſe extraordinaire. La Nation s'étoit extrêment accruë de ſon tems, & la paix & l'abondance y fleuriſſoient par tout, ſi bien que ſon Régne fut heureux même dès ſon commencement. Comme il avoit beaucoup de Sujets qu'il falloit employer ſelon les maximes de l'Etat, il entreprit des ouvrages d'un grand travail & d'une difficulté preſque inſurmontable. Premiérement il fit achever le Palais de Sevarinde, & les murailles de l'Ile; il fit bâtir le grand Amphiteâtre, & fit percer la Montagne dont nous avons parlé dans la premiére partie de cette Relation.

Il

Il renouvella le Commerce avec la Perse & les autres Païs de nôtre Continent que Sevarbrontas avoit deffendu, mais il en changea la maniére, & voulut seulement que quelques-uns des Sevarambes vinssent voyager parmi nous pour y apprendre toutes les Sciences & les Arts qu'ils jugeroient pouvoir contribuer au bonheur & à la gloire de leur Nation, sans qu'il leur fût permis de nous rien faire connoître de leur Païs.

Ses soins acheverent de polir ces Peuples, & d'établir entr'eux les belles Sciences, les beaux Arts & les grands Spectacles publics. Il institua la Fête nommée Khodimbasion, c'est à dire la Fête du grand Dieu, dont Sevarias avoit eu la premiére idée, & que ses Successeurs n'avoient pas voulu instituer craignant de ne pas bien comprendre le sens de ce Legislateur. Mais celuy-ci, soit par le privilege du sang, ou qu'il eût mieux compris que les autres l'intention de son illustre Prédecesseur, passa par dessus toutes ces difficultez & voulut, après en avoir réglé la solemnité, qu'elle fût célebrée au commencement de chaque Dirnemis, c'est à dire, de sept en sept ans. Il la fit célébrer six fois luy-mê-

même, car il regna quarante-sept ans au bout desquels il se démit de l'Empire & vêcut encore douze ans.

KHEMAS
VI. *Viceroy du Soleil.*

A Ce Prince illustre succeda Sevarkhemas, qui fut grand Naturaliste, & qui s'attacha fort à faire valoir la connoissance des Simples & des Métaux, dont il découvrit plusieurs Mines, & même de riches Mines d'or, dont il se servit pour l'ornement du Temple du Soleil & du Palais de Sevarinde, car on n'en fait point de monnoye en ce Païs-la, où elle n'est pas nécessaire, & où même l'usage en est deffendu par les Loix fondamentales de l'Etat.

Ce fut luy qui fit mettre autour du grand Globe lumineux du Temple de Sevarinde, qui represente le Soleil, cette grande plaque d'or massif coupée & gravée en rayons, qu'on y void aujourd'huy. Il regna quarante-trois ans & resigna l'Empire.

KIMPSAS
VII. *Viceroy du Soleil.*

A Sevarkhemas succeda Sevarkimpsas. Celuy-cy fut un grand voyageur dans

dans ses Etats, dont il vid jusqu'à la moindre Osmasie. Il ayma fort les Jardinages, fit accommoder les chemins & y fit planter par tout des Indices ou des Termes pour la commodité des voyageurs. Il fit mesurer & marquer la distance des lieux, & commanda de tenir dans toutes les villes des femmes esclaves pour le service des passans. Il fit la guerre aux Stroukarambes Meridionnaux, peuples fiers & brutaux, qui n'avoient jamais reconnu l'autorité de Sevarias, qui en avoit méprisé la conquête, & qui avoit même exhorté son Successeur à ne les point attaquer le premier, mais à se contenter des Terres qu'ils possedoient qui étant bien cultivées étoient capables de nourrir six fois plus de peuple qu'il n'en avoit. Depuis ce tems-là on avoit méprisé ces Barbares, & on ne leur avoit rien dit tant qu'ils s'étoient tenus dans le respect: mais ayant eu l'audace de faire une irruption dans les Terres de Sevarokimpsas, il entra chés eux à main armée, les défit en plusieurs rencontres, & leur imposa un Tribut annuel de filles & de garçons pour être les esclaves des Sevarambes. Et parce que dans leurs Montagnes on trouva de fort bonnes Mines, il y fit bâtir des Forteresses & y laissa des Garnisons

nisons où la jeunesse des Sevarambes va servir tout à tour, selon l'ordre & le tems établi. Il régna vingt-huit ans, & résigna l'Empire à

MINAS
VIII. *Viceroi du Soleil.*

C'Est luy qui regne à present, & par l'ordre duquel nous fumes menez à Sevarinde. Ce Sevarminas a déja gouverné long tems, & lors que je partis de ce Païs pour aller en Perse, on disoit qu'il alloit résigner l'Empire, parce qu'il se sentoit déja vieux. Il a fait plusieurs choses, & entr'autres le grand Aqueduc qui porte à Sevarinde toute l'eau d'une Riviére qui descend d'une Montagne à six ou sept milles au delà du Fleuve. Son Prédécesseur avoit bien commencé cet ouvrage mais luy l'acheva pendant les douze premiéres années de son Regne.

C'est un homme juste & sévére, voulant être obéï, mais aimant d'ailleurs la Nation, dont il est aussi fort aimé. J'ay vêcu treize ou quatorze ans sous sa domination, où j'ay vû plusieurs choses qui se sont executées pendant ce tems-là, ayant pris peine d'observer les Loix & les mœurs de ces Peuples, dont il est tems que je traite plus

plus particuliérement que je n'ay fait jusques à present.

Des Loix, Mœurs & Coutumes des Sevarambes d'aujourd'huy.

DAns l'Histoire de Sevarias & de ses Successeurs, j'ay donné un Tableau racourcy des Loix de ces Peuples, & fait voir quelles étoient les principales maximes de leur Gouvernement. Je pourrois icy m'étendre plus loin sur cette matiére, & décrire tous les Reglements & toutes les Ordonnances qui ont été faites par les Vicerois du Soleil depuis Sevarias jusques à Sevarminas à present regnant; mais comme une telle déduction seroit trop longue & trop ennuyeuse, je me contenteray d'en dire ici ce qu'il y a de plus remarquable.

Ce Gouvernement est Monarchique, Despotique & Heliocratique au premier Chef. C'est-à-dire, que la puissance & l'autorité suprême reside en un seul Monarque; que ce Monarque est seul Maître & Proprietaire de tous les biens de la Nation, & que c'est le Soleil qu'on y reconnoît pour Roy souverain & pour Maître absolu. Mais en considerant l'administration de l'Etat de la part des hommes, on trouvera que cet Etat est une Monarchie successive

&

& despotique, mêlée d'Aristocratie & de Democratie.

Cela paroît en ce que le Vice-Roy, qui seul represente le Monarque & le Seigneur, n'est pas seulement élevé à cette dignité par le choix du Soleil, mais aussi par l'élection du grand Conseil, & par celle du Peuple. Car lors qu'il s'agit d'élire un Vice-Roy, le grand Conseil choisit de son propre Corps quatre personnes qui tirent au sort, & celuy de ces quatre à qui la figure du Soleil échet, est par là declaré Chef, comme par le choix de ce bel Astre.

Tous ceux qui sont élevez aux Ofices, le sont premiérement par le choix du Peuple dans Chaque Osmasie, jusques à la charge d'Osmasiontes, ou Cœnobiarque; mais quand un homme est parvenu à ce rang, il est Membre du Conseil général, & a voix délibérative & négative pour l'Osmasie qu'il represente. Au commencement quand la Nation étoit peu nombreuse, ces Osmasiontes étoient du Conseil ordinaire, mais quand elle s'augmenta, on les fit tous du Conseil général, & l'on en prit un pour le Conseil ordinaire, qui representoit quatre Osmasies, dans la suite il en representoit six, & presentement il en represente huit De ces huiteniers qu'ils appellent Bros-

Brosmasiontes, on choisit ceux qu'on veut faire Sénateurs, selon le tems de leur réception, ainsi le plus ancien d'entr'eux remplit la place du Senateur nouvellement decedé. Je dis le plus ancien en Office, car on n'y regarde pas à l'âge. Ces Senateurs sont presentement au nombre de vingt-quatre qui assistent le Viceroy dans toutes les grandes affaires, & composent le Grand Conseil d'Etat. On les appelle Sevarobastes, c'est-à-dire, Aides de Sevarias, ou de ses Successeurs.

Il y a un autre Corps inferieur composé de Brosmasiontes au nombre de trente-six, d'où l'on tire des gens pour les élever à la dignité de Sevarobastes, quand il en vaque quelque place, ou pour les faire Gouverneurs des Villes de la Campagne; excepté de celles de Sporonde & d'Arkropsinde, qui sont gouvernées par un Sevarobaste, tels que sont Albicormas & Brasindas; parce que ces Gouvernemens sont fort considerables.

Outre le soin de donner des conseils au Viceroy, presque tous les Sevarobastes ont quelque Charge particuliére, & des plus considerables de l'Etat, comme celle de Général d'Armée, d'Admiral, de Prefect des Edifices, des Vivres, des Sacrifices,

ces, des Ecoles, des Fêtes solemnelles, & de plusieurs autres choses: ils ont aussi chacun leur Conseil particulier pour l'exercice de ces Charges.

Chaque Gouverneur de Ville encore a son Conseil particulier pour le Gouvernement de sa place ou de sa province; comme il nous parut d'abord à Sporonde, le premier Gouvernement & le plus considerable de tout l'Etat, car il comprend toutes les villes au delà des Monts, & tout ce qui reste de la Nation des Prestarambes, dont la plus grande partie a quité son païs pour s'établir en Sevarambe. On envoye en leur place toutes les personnes defectueuses ou de corps, ou d'esprit; & c'est de là qu'on appelle le païs Sporombe, comme nous avous déja dit.

Outre ces Magistrats & ces Officiers que je viens de nommer, il y en a plusieurs autres inferieurs, entre lesquels ceux qui ont la conduite de la jeunesse sont fort considerez, parce que de la bonne éducation des enfans depend le salut de l'Etat, & celuy de toute la Nation.

Les Intendants de plusieurs Arts sont aussi fort estimez, & particulierement ceux qui ont soin de l'Agriculture, ou qui ont l'Intendance des Edifices, ces deux emplois

plois étant les plus utiles, & ceux ausquels la Nation s'exerce le plus.

Comme les Magiſtrats ſont élevez au deſſus du Peuple, & que leurs fonctions étant plus nobles que celles des gens du commun, ils meritent de plus grandes recompenſes, ils en reçoivent auſſi de proportionnées au rang qu'ils tiennent dans la Republique. Premiérement ils ont la gloire de commander & le plaiſir d'être obéïs. Les loix leur permettent d'épouſer plus de femmes que les autres ſujets, & d'avoir chacun un nombre d'eſclaves pour les ſervir. Ils ſont ordinairement mieux logez, mieux nourris & mieux vêtus que les particuliers, & tout le monde les reſpecte & les honore ſelon leur qualité. D'ailleurs dès le moment qu'un homme eſt entré dans la Magiſtrature, il peut aſpirer à la Souveraine Puiſſance, & y monte par les divers degrez, par où il faut paſſer. Tous les Vice-Rois depuis Sevarias y ſont arrivez de cette maniére, on n'en a point d'autre pour y parvenir, ce qui fait que tous ceux qui ont du merite & de l'ambition tâchent de s'aquerir l'amour & l'eſtime de leurs Concitoyens, pour avoir leurs ſuffrages lorsqu'il s'agit de quelque Election. Si l'on fait une ſerieuſe reflexion ſur ces Coutumes &

ſur

sur ces maniéres des Sevarambes, on trouvera que dans le fond nous avons les mêmes desirs & le même but qu'eux, dans le soin que nous prenons d'avancer nôtre fortune, pour joüir des commoditez de la vie.

Mais il y a cette difference entre eux & nous, que les moyens dont ils se servent pour s'élever, sont tous honnêtes & légitimes, & que le plus souvent nous mettons en usage la bassesse & le crime pour nous tirer de l'obscurité & de la misére. Et si par des voyes justes ou injustes nous aquerons des richesses & des honneurs, nous en abusons ordinairement, ou les laissons à nos enfans, avec plein pouvoir d'en disposer comme il leur plaît. Mais les Sevarambes, ausquels il n'est permis de faire que de bonnes actions, ne peuvent conserver leurs biens & leurs dignitez que par une constante pratique de la vertu, & ne laissent à leurs enfans que leur bon exemple à imiter.

S'il arrivoit un Interregne, le plus ancien des Sevarambes gouverneroit à la place du Vice-Roy, jusques à ce que le grand Conseil eût choisi un Successeur.

La premiére chose que fait un nouveau Lieutenant, est de convoquer le Conseil géné-

général de toute la Nation, où tous les Osmasiontes & généralement tous les grands Officiers assistent. Alors il leur declare le choix que le Soleil a fait de sa personnne, & leur demande s'ils ne veulent pas volontairement se soûmettre à la volonté de leur Dieu & de leur Roy, & le reconnoître pour son Lieutenant; à quoy tous crient à haute voix *Erimbas imanto*, c'est-à-dire, que le Roy de la Lumiére soit obéi. Après on le suit au Temple, où il offre des Parfums au Soleil, & luy rendant graces de la faveur speciale qu'il lui a faite, il se consacre à son service, lui promet fidélité & au Peuple justice & protection. Cela fait, il va s'asseoir sur le Thrône, où nous vimes Sevarminas, quand nous eumes audience. Tous les Sevarobastes le suivent le plus ancien lui met sur la tête la gloire ou l'ombelle radieuse dont nous avons parlé. Alors chacun des Senateurs lui promet aide & fidélité; & tous les autres soumission & obéïssance, à luy & à son Conseil. Si pour l'heure il a quelque Loy à proposer, il la déclare devant tous les assistans, l'appuye de raisons, en fait donner des copies à tous les Osmasiontes, & les prie de la bien examiner, & de luy en dire leur sentiment. Neuf jours après dans une autre assemblée pareille à celle cy, cette Loy est confirmée & établie devant tous, dont

chacun prend des copies pour les porter chez ſoy ; après quoy le Vice-Roï congedie tout le monde & s'en va luy-même à ſon Palais.

Toutes les fois qu'il s'agit de faire paſſer quelque nouvelle Loy, on convoque ainſi ce Conſeil général, & tout s'y fait de la maniére que je viens de dire.

Les Charges & les Offices ne ſubſiſtent qu'autant de tems qu'il plaît au Viceroy & à ſon Conſeil; mais il arrive rarement qu'on les ôte à ceux qui en ſont une fois pourvûs, à moins qu'ils ne s'en demettent eux-mêmes, (ce qu'ils font ordinairement quand ils ont atteint l'âge de ſoixante ou ſoixantedix ans) ou bien qu'ils ne faſſent mal leur devoir, ce qui ſe void rarement. Mais ſi par haſard il arrivoit que le Viceroy fût méchant, impie & tyrannique, & qu'il voulût violer les Loix fondamentales ; en ce cas-là on feroit tout ce qu'on pourroit pour lui faire entendre raiſon, & ſi enfin on n'y pouvoit pas réüſſir, le plus ancien Sevarobaſte convoqueroit le Conſeil général, & en diroit les cauſes à ce Conſeil demandant l'avis des Conſeillers ; & s'ils ne trouvent pas à propos de demander au Soleil un Tuteur pour ſon Vice-Roy, afin de faire executer ſes Loix & les maintenir dans leur entiére force

&

& autorité selon les Constitions de Sevarias, & de ses Successeurs, les autres répondroient affirmativement: alors tous iroient au Temple, & après avoir offert de l'Encens & fait une priére au Soleil ils jetteroient au sort parmi les Sevarobastes, & celuy à qui la figure du Soleil écherroit seroit declaré Tuteur du Viceroy, qui en cette occasion doit être supposé avoir perdu son bon sens. Après cela il ne seroit plus reçû dans le Conseil, on le garderoit dans un Palais à part, où néanmoins il seroit traité avec toute sorte de douceur, & de respect, jusques à ce qu'il plairoit à la Divinité de luy rendre sa raison égarée; & quand il paroîtroit qu'il voudroit faire son devoir, il seroit pupliquement remis dans son autorité & dans l'exercice de sa Charge, de la même maniére qu'il en auroit été privé.

C'est là une clause des Loix de Sevarias sur ce sujet, en cas que telle chose arrivât, mais elle n'est pas encore arrivée, ni peut-être n'arrivera-t-elle jamais. La même clause regarde ceux qui en effet seroient hors de leur bon sens, & qui ne voudroient pas volontairement se depouiller de l'Empire.

Sevarias a laissé des Formulaires pour toutes ces choses, comme aussi pour quelques Oraisons qu'on doit faire au Soleil en di-

diverses rencontres, & sur tout celle que nous avons traduite, qui se doit reciter toutes les fois qu'on procede à l'élection d'un Vice-Roy.

Je croi qu'il est maintenant à propos de faire voir comment subsiste ce grand Etat, & de quelle maniére on y fait des Magasins publics, & comment on en dispose.

Nous avons déja dit qu'une des principales maximes du Gouvernement étoit d'ôter la proprieté des biens aux sujets, & de la laisser toute entiére au Souverain. Cela s'est toûjours pratiqué depuis Sevarias, & pour pouvoir entretenir les gens, & les faire vivre chacun à son aise, on a fait des Magasins publics de toutes les choses nécessaires & utiles à la vie. On en a fait aussi de celles qui servent aux honnêtes plaisirs; & c'est de ces Magasins qu'on les tire pour en départir à chaque Osmasie, selon ses besoins. Chaque Osmasie a son Magasin particulier, qui se fournit de tems en tems des Magasins généraux, pour pouvoir distribuer à chacun ce qui luy est nécessaire, tant pour sa subsistance, que pour l'exercice de son Art ou de son Métier. Aux Osmasies de la Campagne on s'attache principalement à la culture des terres, & l'on nourrit le Peuple des fruits qu'on en recüeille. Premiérement,

cha-

chaque Osmasie champêtre prend du bled, du vin, de l'huile, & d'autres fruits tout autant qu'il luy est nécessaire pour continuer l'Agriculture, & pour nourrir toutes les personnes qu'elle contient. Le surplus est envoyé aux Magasins publics. On en fait de même des Bestiaux dans les lieux où l'on en nourrit grand nombre.

On a des Prefects pour la Chasse, pour la Pêche & pour toutes les Manufactures, qui prennent les matiéres necessaires à leurs ouvrages dans les lieux où elles croissent, & les font transporter dans ceux où elles se travaillent. Par exemple, il y a des lieux où l'on fait du Cotton, du Lin, du Chanvre & de la Soye; Ceux qui ont l'Intendance de ces choses en font des amas, & les envoyent aux villes où l'on en fait des étofes; & des villes on envoye ces étofes à tous les lieux de la Campagne où l'on en a besoin. On en fait de même de la Laine, du Cuir, des Métaux & de toutes les autres choses dont on se sert dans la vie. Pour ce qui est des Materiaux dont on bâtit, l'Intendant des Bâtimens en fait faire des Magasins, & en tire tout ce qui luy est necessaire pour la construction des nouveaux Edifices, pour la reparation & l'entretien des anciens. On en fait de même pour les choses destinées aux réjoüissances publi-

ques, aux solemnitez, aux spectacles, & il y a sur toutes ces choses des Intendans, & des Officiers sous eux qui commandent à un certain nombre de personnes destinées à travailler à tous ces ouvrages. Il y a diverses Osmasies où l'on éleve les enfans de l'un & de l'autre sexe, mais chaque sexe à part ; & il y a là dedans des Directeurs & des Precepteurs qui prennent soin d'instruire la jeunesse. Il y en a où on leur enseignedes Arts & des Métiers & chacune de ces Osmasies a ses Magasins particuliers, ses Officiers, & un nombre d'esclaves pour faire les ouvrages les plus sordides. De ces Magasins particuliers on tire ce qui est nécessaire à l'entretien de chaque personne.

Si l'on considere la maniére de vivre des autres Nations, on trouvera que dans le fond on a des Magasins par tout, que les villes tirent de la Campagne, & la Campagne des villes; que les uns travaillent de leurs mains, & les autres de leurs têtes; que les uns sont nez pour obéir, & les autres pour commander; qu'on a des Ecoles pour l'éducation de la jeunesse, & des Maîtres pour leur enseigner des Métiers; que parmi les emplois de la vie il y en a pour la necessité, d'autres pour vivre plus commodément, & enfin d'autres purement pour le plaisir. Les choses sont les

mê-

mêmes dans le fond, mais la maniére de les distribuer est differente. Nous avons parmi nous des gens qui regorgent de biens & de richesses, & d'autres qui manquent de tout. Nous en avons qui passent leur vie dans la faineantise & dans la volupté; & d'autres qui suent incessamment pour gagner leur misarable vie. Nous en avons qui sont élevés en dignité & qui ne sont nullement dignes ni capables d'exercer les charges qu'ils possedent; Et nous en avons enfin, qui ont beaucoup de merite, mais qui manquant des biens de la fortune croupissent miserablement dans la bouë & sont condamnez à une éternelle bassesse.

Mais parmi les Sevarambes personne n'est pauvre, personne ne manque des choses necessaires & utiles à la vie, & chacun a part aux plaisirs & aux divertissemens publics, sans que pour jouïr de tout cela, il ait besoin de se tourmenter le corps & l'ame par un travail dur & accablant. Un exercice moderé de huit heures par jour luy procure tous ces avantages, à luy, à sa famille & à tous ses enfans, quand il en auroit mille. Personne n'a le soin de payer la Taille, ni les Impôts, ni d'amasser des sommes d'argent pour enrichir ses enfans, pour doter ses filles, ni pour acheter des

heritages. Ils sont exempts de tous ces soins, & sont riches dès le berceau. Et si tous ne sont pas élevez aux dignités publiques, du moins ont-ils cette satisfaction de n'y voir que ceux que le merite & l'estime de leurs Concitoyens y ont élevés. Ils sont tous Nobles & tous Roturiers , & nul ne peut reprocher aux autres la bassesse de naissance , ni se glorifier de la splendeur de la sienne. Personne n'a ce déplaisir de voir vivre les autres dans l'oisiveté, pendant qu'il travaille pour nourrir leur orgueil & leur vanité; Enfin, si l'on considere le bonheur de ce Peuple, on trouvera qu'il est aussi parfait qu'il le puisse être en ce monde, & que toutes les autres Nations sont très-malheureuses au prix de celle-là.

Si l'on compare aussi le bonheur des Roys, des Princes & des autres Souverains, avec celuy du Vice-Roy du Soleil, on y trouvera des differences notables. Ceux-là ont ordinairement de la peine pour tirer les subsides necessaires au soutien de leur Etat, & sont souvent contraints d'user de force & de cruauté pour venir à leurs fins. Celuy ci ne se sert point de tous ces moyens. Il est déja le Maître absolu de tous les biens de la Nation, & nul de ses Sujets ne peut luy refuser l'obéïssance

qui

qui luy eſt deuë, ni pretendre aucun privilège particulier. Il donne & ôte quand il luy plaît; il fait la paix & la guerre quand il le trouve à propos; tout le monde luy obeït, & nul n'oſeroit reſiſter à ſa volonté. Il n'eſt pas expoſé aux rebellions & aux ſoûlevemens des Peuples; perſonne ne doute de ſon autorité, & tout le monde s'y ſoumet, il ne la doit à perſonne, & perſonne n'oſe entreprendre de la luy ôter. Car qui ſeroit ſi temeraire que de ſe revolter contre le Solel & contre ſes Miniſtres? Qui ſeroit ſi vain que de ſe croire plus digne de commander que ceux que ce Roy lumineux a choiſi pour ſes Lieutenans? Et quand quelqu'un ſeroit aſſés inſenſé pour vouloir uſurper le Gouvernement, comment le pourroit-il faire, & où trouveroit-il des gens qui vouluſſent appuyer ſa folie & devenir eſclaves pour le rendre Souverain? Ajoûtez que la Religion lie fort les Sevarambes à l'obeïſſance de leurs Superieurs, car ils ne reconnoiſſent pas ſeulement le Soleil pour leur Roy, mais ils l'adorent comme leur Dieu, & croyent qu'il eſt la ſource de tous les biens qu'ils poſſedent. De ſorte qu'ils ont une grande veneration pour ſes Loix & pour le Gouverne-

ment qu'ils croyent qu'il a luy-même établi parmi eux par le ministére de Sevarias. D'ailleurs, leur éducation étant si bonne, ils sont accoutumez de si bonne heure à l'obeïssance de ses Loix, qu'elle leur est naturelle, & s'y soumettent d'autant plus volontiers, que plus ils raisonnent & plus ils les trouvent justes & raisonnables.

De l'Education des Sevarambes.

LEur sage Legislateur faisant de si belles Loix pour ses peuples, n'avoit garde de négliger le soin de faire élever la jeunesse, sçachant bien que de leur éducation depend la conservation ou la ruine de ces mêmes Loix, & que la corruption des mœurs produit ordinairement de grandes illusions dans la Politique. Il est bien difficile qu'un homme vicieux & mal élevé soit jamais un habile Ministre ny un bon Sujet. Car d'un côté la violence de ses passions l'entraîne dans le vice, & de l'autre son ignorance ne luy permet pas de faire un juste discernement du bien & du mal, du vray & du faux. Les hommes ont naturellement beaucoup de panchant au vice, & si les bonnes Loix, les bons

bons exemples & la bonne éducation ne les en corrigent, les mauvaises semences qui sont en eux s'accroissent & se fortifient, & le plus souvent elles étouffent les semences de vertu que la nature leur avoit données. Alors ils s'abandonnent à leurs apetits déréglés, laissant l'empire de leur raison à leurs passions impetueuses & farouches il n'y a point de maux où elles ne les précipitent. De là viennent les violences & les rapines, l'envie, la haine, l'orgüeil & le desir de dominer; les rebellions, les guerres, les massacres, les incendies, les sacrileges, & tous les autres maux dont les hommes sont ordinairement affligez.

Une bonne éducation corrige le plus souvent & même quelquefois étoufe les semences vicieuses qu'ont les hommes & cultive celles qu'ils ont pour la vertu.

C'est ce que comprit fort bien le grand Sevarias, & c'est pour cette raison qu'il fit plusieurs Ordonnances pour l'éducation des enfans. Car premiérement ayant reconnu que leurs peres & leurs meres les gâtent le plus souvent, par une folle indulgence, ou par une trop grande sévérité, il ne voulut pas laisser ces jeunes plantes entre les mains de personnes si peu capables de les cultiver.

Pour cet effet il institua des Ecoles publiques pour les y faire élever en commun, & sous la conduite de personnes choisies & habiles, qui n'étant preoccupées ni d'amour ni de haine, instruiroient indifferemment tous les enfans par préceptes, par corrections & par exemples, pour les porter à la haine du vice & à l'amour de la vertu. Mais afin que les Parens ne pussent les contrarier dans l'exercice de leurs charges, il voulut qu'après qu'ils auroient rendu à leurs enfans les premiers soins paternels & qu'ils auroient temoigné leurs premiéres tendresses à ces precieux fruits de leur amour; il voulut, dis-je, qu'ils se dépoüillassent de leur autorité paternelle pour en révêtir l'Etat & le Magistrat, qui sont les Peres politiques de la Patrie.

Selon cette Ordonnance, dès que les enfans ont atteint leur septiéme année, à de certain jours reglez & quatre fois tous les ans le pere & la mere sont obligez de les mener au Temple du Soleil, où après qu'on les a dépouillez des habits blancs qu'ils portoient depuis leur naissance, on les lave, on leur rase la tête, on les oint d'huile, on leur donne une robe jaune, & puis on les con-

consacre à la Divinité. Le pere & la mere se démettent entiérement de l'empire que la nature leur avoit donné sur eux, ne se reservant que l'amour & le respect, & dès ce moment ils deviennent enfans de l'Etat. Incontinent après on les envoye à des Ecoles publiques où pendant quatre ans entiers on les accoutume à l'obeissance des Loix, on leur enseigne à lire & à écrire, on les forme à la dance, & à l'exercice des Armes.

Quand ils ont ainsi demeuré quatre ans dans ces écoles & que leur corps s'est fortifié, on les envoye à la Campagne, où ils apprennent pendant trois ans à cultiver la terre, à quoy on les fait travailler quatre heures du jour, & on les fait exercer les quatre autres heures aux choses qu'ils avoient déja aprises dans les écoles. On éleve les filles de la même maniére que les garçons, ou sans presque de difference, mais c'est en des lieux separez, car on a des Osmasies pour les deux sexes, & d'ordinaire celles de la Campagne sont éloignées les unes des autres.

Lors qu'ils sont parvenus à leur quatorziéme année, on leur fait changer de de-

meure & d'habit; on leur ôte leurs vêtemens jaunes pour leur en donner de verds & alors on les appelle en langue du Pais *Edirnai*, c'est à dire vivant dans le troisiéme septenaire de leur âge. Ceux du premier septenaire sont appellés *Adirnai*, & ceux du second *Gadirnai*. On les appelle autrement de la couleur de leurs habits *Alistai*, c'est à dire habits blancs, *Erimbai*, c'est à dire habits jaunes, & *Forruai*, c'est à dire verds. Pour les filles on ne fait que changer la terminaison *ai* en *ei*, comme *Adirnei*, *Alistei* & ainsi des autres. Alors on leur enseigne les principes de la Grammaire, & on leur donne le choix d'un métier : quand ils ont fait quelque temps d'épreuve, si l'on void qu'ils y soyent propres, on les donne à des Maîtres, qui ont soin de les leur enseigner, mais s'ils n'y ont pas de fort grandes dispositions on leur donne le choix d'être Laboureurs ou Massons, qui sont les deux plus grands exercices de la Nation.

Pour les filles on les éleve à des Métiers affectés à leur sexe, qui ne sont pas si penibles que ceux des garçons. Elles s'occupent à filer, à coudre, à faire de la toile & à plusieurs autres exercices, où la force du corps n'est pas si nécessaire qu'à ceux des hommes.

Quand

Quand elles ont atteint leur seiziéme année, & les garçons leur dix-neuviéme, il leur est permis de faire l'amour & de songer au mariage, ce qui se fait de la maniére suivante.

Quand ils sont parvenus à cet âge on leur permet de se voir en presence de leurs Conducteurs à la promenade, au bal, à la chasse, aux revües & à toutes les solemnitez publiques. Dans ces occasions les garçons peuvent s'adresser aux filles & leur dire librement je vous aime, & les filles peuvent sans honte recevoir leur declaration. La naissance, les richesses, les charges, ni tous les autres dons de la fortune, ne font point de difference entr'eux, car ils sont tous égaux en cela, & ne different que de sexe, & de trois années d'âge que les garçons ont au dessus des filles: car les mariages inégaux ne sont permis qu'à celles qui ne pouvant trouver de mary particulier, sont obligées de choisir un homme public pour les tirer d'entre les Vierges. S'il y en a que quelque infirmité naturelle, ou quelque accident, exempte de l'obligation de se marier, on les envoye en Sporombe; car on ne veut pas souffrir de telles gens en Sevarambe. Dans les assemblées des filles &

des

des garçons, l'amour joüe son rôle & fait de grandes conquêtes sur les cœurs. Chacun tâche de se faire aimer, par la beauté de son visage, & par les charmes de son esprit. Ceux en qui l'on en void briller beaucoup & qui y ioignent de la probité & de la vertu, sont le plus souvent preferés aux autres, & les filles prudentes voyent bien qu'ils parviendront facilement aux charges, & qu'ainsi elles auront part aux honneurs & aux dignitez de leurs maris : Mais il s'en trouve dont la prudence est toute contraire ; car de peur qu'un homme de mérite parvenant aux emplois, n'ait en même temps le Privilege dû à sa charge, qui est d'avoir plus d'une femme, s'il le veut, elles aiment mieux épouser une personne sans merite, que de s'attacher à un homme, qui s'élevant dans la fortune pourroit partager un cœur qu'elles voudroient posseder tout entier. Ainsi chacun accommode sa politique à son inclination ; les uns aiment les plaisirs, les autres les honneurs & chacun a son penchant particulier.

Comme les Sevarambes ont naturellement de l'esprit & qu'ils sont bien élevés & polis, les Amans ne manquent pas dans

les

les rencontres de mettre en usage les presens de fleurs & de fruits, les ris, les chansons & les discours éloquens, pour témoigner leur passion à leurs maitresses. Tout cela leur est permis & personne n'y trouve à redire : au contraire on méprise ceux qu'on ne void pas touchez d'amour, on les regarde comme des gens de mechant naturel, comme des Citoyens indignes des faveurs de la Patrie.

Mais dans toutes ces occasions on ne s'écarte que rarement des regles de la modestie, & l'on ne fait, ny ne dit rien qui puisse choquer la pudeur; car cela est expressément défendu, & les plus impudens même n'oseroient rien faire contre la bienseance, parce qu'ils ne parlent aux Filles, qu'en public, & devant leurs Gouvernantes.

Pendant dixhuit mois les Filles à marier qu'on appelle *Enibei*, & les Garçons *Sparai* ont le loisir de se voir, de se connoître, & de s'aimer sans rien conclurre, mais ce temps-là expiré, c'est la coutume de tomber d'accord & de se donner la foy, après quoy les rivaux rejettez se retirent, & la Fille ne reçoit que l'Amant qui lui a promis mariage. Quand le tems de l'Osparenibon, c'est à dire, des Solenni-

nitez du Marige est venu, ils vont au Temple & sont mariez comme nous en avons fait la description dans la premiére Partie de cette Histoire.

Lors qu'ils sont mariez on donne des habits bleus aux garçons, à cause de leur vingt-&-uniéme année, & aux filles aussi parce qu'elles leur sont jointes; mais pour marquer que la Fille n'est pas encore parvenuë à sa quatriéme Dirnemis, c'est à dire, au-delà de vingt-&-un an, elle porte des manches vertes sur son habit bleu, jusques à ce qu'elle ait vingt-&-un an complets; alors elle prend un voile sur la tête, & cache ses cheveux, qu'elle laisse voir à découvért avant cet âge-là.

Le soir de la nôce on leur fait un festin, où se trouve un grand nombre de gens de tous âges & des deux sexes, & où la Musique & la Dance ne manquent pas. Cela se fait dans une des sales de l'Osmasie où ils doivent demeurer & dans laquelle on leur a préparé deux Chambres de plein-pied, dont l'une regarde sur la ruë, & l'autre sur la cour, & c'est là qu'ils consomment leur mariage; mais on ne leur permet de coucher ensemble que de trois nuits une, pendant les trois premiéres années de leur union, & puis de deux nuits.

nuits une jusques à leur vingt-huitiéme année ; après quoy ils sont libres, & peuvent coucher ensemble quand il leur plaît. Le plus grand honneur des femmes est d'aimer leurs maris, & d'élever elles mêmes plusieurs enfans à la Patrie. Entre les femmes des particuliers celles qui en ont le plus sont le plus honorées, mais parmy les femmes des Magistrats on regarde le mary. Les femmes steriles sont fort méprisées, & lors qu'un homme en a gardé une cinq ans il lui est permis d'épouser quelque veuve ou quelque fille qui ne trouve point de mary, ou de tenir une esclave en qualité de concubine. L'unique moyen qu'ont les femmes stériles d'effacer leur opprobre est de servir les malades, ou si elles sont habiles, de s'emploier à l'éducation de la Jeunesse. Chaque mere est obligée d'allaiter son enfant, à moins qu'elle ne fût si foible que de ne pouvoir pas le nourrir sans trop hazarder sa santé. Car en ce cas-là on luy donne une autre Nourrice de celles qui ont perdu leurs enfans, qui sont fort estimées quand au defaut de leur propre fruit, elles nourrissent celuy d'un autre, & élevent un enfant à la Patrie.

Voilà quelle est la maniére ordinaire d'é-

d'élever & de conduire la Jeuneſſe parmy les Sevarambes. Mais ceux de leurs enfans qui ont un génie extraordinaire, & qui ſont propres aux belles Sciences & aux Arts liberaux, ne ſont pas élevez de même; car on les exempte des travaux du corps pour les employer à ceux de l'eſprit. Pour cet effet il y a des Colleges faits tout exprès pour leur éducation, & c'eſt du nombre de ceux-cy qu'on prend de ſept en ſept ans, des gens pour voyager dans nôtre Continent, & pour y apprendre tout ce que nous avons de particulier; ce qu'ils ont pratiqué depuis que Sevariſtas en rétablit le commerce & ordonna ces ſortes de voiages. Ceux-cy ne peuvent ſortir du Païs ſans y laiſſer du moins trois enfans pour aſſurance de leur retour; je ne ſçay ſi c'eſt la raiſon pourquoi ils ne manquent jamais s'ils le peuvent, de retourner chez eux; mais je n'ay pas oüi dire que depuis que cette coûtume eſt établie; il s'en ſoit trouvé un ſeul qui ait deſerté ſa Patrie, pour demeurer ailleurs, & que ceux qui ne ſont pas morts dans leurs voyages, ayent manqué d'y retourner.

Ces voyages ſont cauſe qu'il y a pluſieurs perſonnes à Sevarinde & aux villes d'alentour qui ſavent parler diverſes Langues.